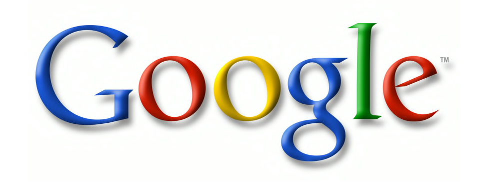
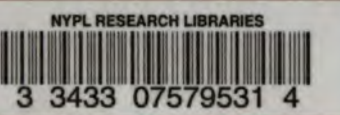
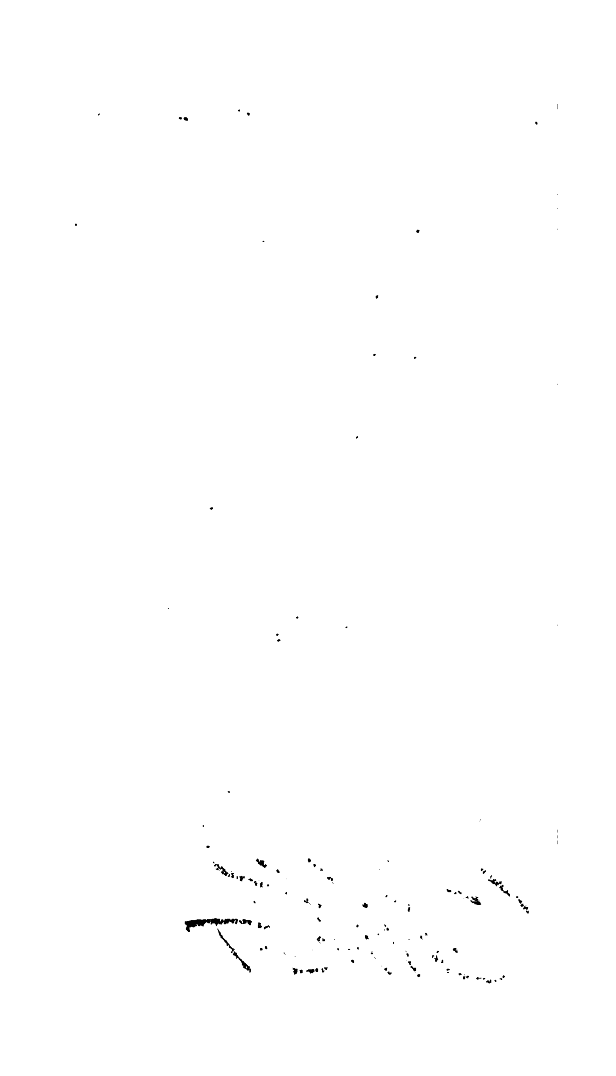



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07579531 4



PETITE

BIBLIOTHEQUE

DES

THÉATRES.

1788

[Tome 10]

AVIS.

C'EST actuellement chez les sieurs Bélin, Libraire, rue Saint-Jacques, et Brunet, Libraire, Place du Théatre Italien, que l'on souscrit pour la *Petite Bibliotheque des Théatres*.

Les personnes qui auront quelque chose de particulier à communiquer aux Rédacteurs de cette Collection Dramatique, sont priées de l'adresser, port franc, au Directeur et l'un des Rédacteurs, rue-Neuve des Petits-Champs, n°. 10, près la rue de Richelieu.

PETITE
BIBLIOTHEQUE
DES
THÉATRES,

CONTENANT un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique et Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.

A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien. }

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation, et Privilége du Roi.

TABLE

De ce qui est contenu dans ce Volume.

THÉATRE FRANÇOIS, COMÉDIES,

Tome vingt-quatrieme.

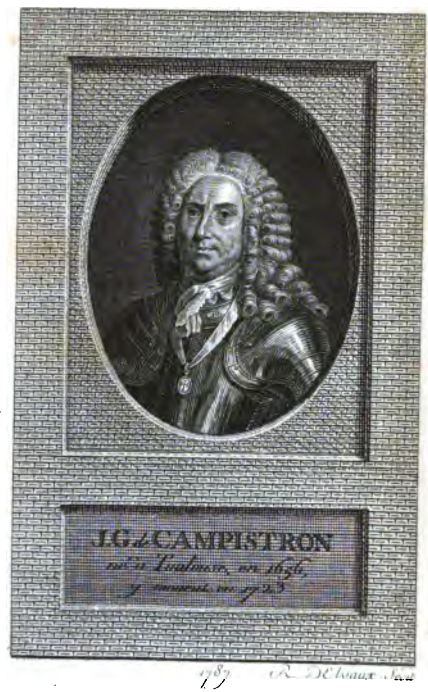
CHEF-D'ŒUVRES
DE
CAMPISTRON.



A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves, BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVIII.


J.G. de CAMPISTRON
né à Toulouse, en 1656,
y mourut en 1723
1787
R. Delvaux

VIE DE CAMPISTRON.

JEAN GALBERT DE CAMPISTRON naquit à Toulouse, l'an 1656, d'une famille noble, sortie du pays d'Armagnac, qui, depuis près de deux siecles, avoit occupé les premieres Charges de cette Ville.

L'Auteur des *Mémoires de sa Vie*, imprimés à la tête de ses Œuvres, et publiés auparavant par l'Abbé Desfontaines, dans ses *Observations sur les Ecrits modernes*, tome troisieme, établit ainsi sa généalogie. « Arnaud de Campistron fut fait Capitoul en 1584 ; Léonard de Campistron fut fils d'Arnaud ; Louis de Campistron, fils de Léonard, fut pere de Jean Galbert ; l'ayeul et le pere de celui-ci remplirent les fonctions de Procureur-Général des Eaux et Forêts, près le Parlement de Toulouse. Bernard de Campistron,

frere du Poëte*, étoit encore en possession de cette Charge en 1750. »

Jean Galbert DE CAMPISTRON reçut une éducation conforme à sa naissance. A l'aide d'un esprit vif et pénétrant, il eut bientôt perfectionné ses premieres études. En lisant ses Tragédies pleines de sentimens tendres et passionnés, on conçoit aisément que la sensibilité de son ame dut se manifester de bonne-heure. Aussi dès sa premiere jeunesse aima-t-il éperduement une Demoiselle de sa condition, qu'il se proposa d'épouser. Nous ne savons s'il faut attribuer à quelque rivalité une blessure dangereuse qu'il reçut dans un combat singulier ; mais soit que ses parens voulussent l'éloigner du pays, pour éviter les suites de cette affaire, soit qu'ils blâmassent le projet de son établissement, dans un âge si peu avancé, soit enfin la crainte des réprimandes que son aventure ou son inclination pouvoient lui attirer de leur part, il quitta sa Patrie et prit le chemin de la Capitale du Royaume.

CAMPISTRON ne tarda gueres à y faire société avec les Poëtes admirables qui renouvelloient en France le spectacle que la Grece et

l'Italie avoient eu sous Alexandre et sous Auguste. Une noble émulation s'empara de lui et développa tout-à-coup le germe de son talent. *Virginie* fut son coup d'essai ; et le succès de cette Piece, quoique médiocre, comme il prend soin lui-même de nous l'apprendre dans sa Préface qu'il a mise au-devant, ne lui donna pas lieu de se rebuter du Théatre. Cependant elle eut quinze représentations. Si ce nombre ne suffisoit pas, dans un siecle si éclairé, pour fonder la réputation d'un Ouvrage dramatique, que conclure de la plupart de nos Tragédies modernes ?

Peu de tems après *Virginie*, CAMPISTRON donna *Arminius*, et le dédia à la Duchesse de Bouillon, par une Epître en vers. Cette Dame, qui par la délicatesse de son goût et la supériorité de son esprit, influoit sur le sort des Pieces de Théatre, accorda sa bienveillance à l'Auteur, et fut d'autant plus flattée de son hommage, que la Tragédie d'*Arminius* obtint un grand succès. Il est bon d'observer que CAMPISTRON n'avoit encore atteint que sa vingt-huitieme année, et que peu d'Auteurs jusqu'alors avoient été si loin dès leur second Ouvrage.

Le nouvel essor que prit sa Muse fut encore plus élevé, et offrit, en même tems, une preuve éclatante de la fécondité de son imagination. *Andronic* et *Alcibiade* suivirent de près *Arminius*. Ces deux Pieces furent représentées la même année, et le couvrirent de gloire. *Andronic*, surtout, fit les délices de Paris, et n'excita pas moins de sensation à la Cour. La premiere fois que cette Piece y fut représentée le Duc de Villeroy et trois autres Seigneurs porterent, pour ainsi dire, CAMPISTRON à la loge de Madame la Dauphine, qui souhaitoit de le voir. Cette illustre Princesse accepta la dédicace de ces deux Tragédies, honora l'Auteur de sa protection, et se fit un plaisir de l'admettre au nombre des personnes qui, par leur mérite ou leur rang, étoient assez heureuses pour s'attirer sa bienveillance.

Le Prince de Conti fut jaloux de l'attacher à sa personne, et le nomma Secrétaire de ses Commandemens; mais CAMPISTRON ne trouva dans cette place qu'une apparence de fortune. Le Prince mourut la même année, de la petite vérole.

Cette perte fut promptement réparée par le Duc de Vendôme, qui se déclara le Protecteur de CAMPISTRON. Rendre compte de l'heureux événement qui le fit connoître de ce Prince, c'est faire l'éloge du cœur de Racine.

Le Duc de Vendôme avoit prié l'illustre Auteur de *Phedre* de lui composer des vers, pour les mêler à une fête qu'il faisoit préparer, en 1686, à Anet, et dont le Dauphin étoit l'objet. Racine se dispensa de remplir cette tâche honorable; mais il engagea le Prince à la confier à CAMPISTRON, comme étant l'homme qui lui paroissoit le plus propre à seconder ses vues. Le succès justifia la bonne opinion que Racine avoit fait concevoir de son ami, et l'Opera d'*Acis et Galathée* fit le principal ornement de cette superbe fête.

Le Prince fut si satisfait de l'Ouvrage qu'il envoya mille écus à CAMPISTRON, qui eut la générosité de les refuser. Quelques Historiens Littéraires ont prétendu qu'il ne s'étoit porté à ce refus qu'avec répugnance et d'après le conseil des Comédiens, Champmêlé et Raisin, qui regardoient cette récompense comme très-inférieure à celle qu'il avoit droit d'attendre d'un Prince

si magnifique. Nous sommes fâchés qu'on se soit permis de hasarder cette supposition qui paroît être gratuite. Alléguer de pareils faits sans fondement, c'est manquer au respect dû à la profession des Lettres. L'homme vraiement digne de les cultiver ne sacrifie point à l'or, mais uniquement à la gloire, et CAMPISTRON a prouvé qu'elle seule avoit droit à ses hommages.

Le Duc de Vendôme, flatté de son désintéressement, résolut de le fixer auprès de lui. Il le fit d'abord Secrétaire de ses Commandemens, et lui confia ensuite la Charge de Secrétaire-Général des Galeres, qui étoit à sa nomination, comme Sur-Intendant de la Marine de France.

« Le cœur des Princes, dit M. Ranchin de la Vergne, dans son Éloge de CAMPISTRON, composé pour l'Académie des Jeux Floraux, ne résiste gueres au vrai mérite, lorsque leur discernement le découvre. Le grand Vendôme, frappé des excellentes qualités de ce Poëte, touché de son attachement inviolable, l'honora de toute son amitié, et lui confia ses secrets les plus intimes. »

« Ce Prince qui, seul et sans secours, pouvoit

s'assurer du succès de ses plus hautes entreprises, lui communiqua toutes ses pensées, comme s'il avoit eu besoin de ses conseils. Il le regardoit moins comme un homme à qui il avoit droit de commander que comme un ami qu'il se croyoit obligé de rendre le dépositaire de toutes ses vues. »

Ce digne favori fut toujours le témoin des travaux de son maître, de ses combats, de ses victoires : il partageoit même ses périls. Dans l'horrible feu de Steinkerque, en 1692, le Duc de Vendôme, qui faisoit des prodiges de valeur, voyant CAMPISTRON à ses côtés, lui demanda avec surprise : *Que faites-vous ici ?* Le Poëte lui répondit froidement : *Monseigneur, voulez-vous vous en aller ?* Le Prince goûta cette réponse, et en badina souvent dans la suite.

CAMPISTRON pouvoit tirer de sa place des gains considérables, et même légitimes ; mais il pensoit noblement et ne témoigna jamais qu'il fût sensible à l'appât des richesses. Sa négligence à répondre aux Lettres qu'on lui écrivoit est le seul reproche qu'on ait pu lui faire. Palaprat nous apprend, dans son Discours sur la Comédie de

L'Important, de son ami, l'Abbé de Brueys; que « CAMPISTRON avoit là-dessus une réputation si bien établie, qu'un jour qu'il brûloit un tas immense de Lettres, le Duc de Vendôme, lui voyant faire cette expédition, dit, en présence de plusieurs personnes : *Le voilà tout occupé à faire ses réponses.* » Palaprat remarque, au même endroit, « que le caractere de CAMPISTRON étoit presque indéchiffrable. »

Au reste, le Duc de Vendôme, bien différent de la plupart des Grands, se faisoit un plaisir de répandre des bienfaits sur tous ceux qui entouroient sa personne, et CAMPISTRON en sentit les heureux effets. Ce fut à sa recommandation que le Roi d'Espagne, Philippe V, honora le Poëte, aux champs de Luzara, après la bataille, de l'Ordre de Saint-Jacques de l'épée. Il ajouta à ce don la Commanderie de Ximenès, avec une bague de grand prix. CAMPISTRON reçut, dans le même tems, une faveur non moins glorieuse; le Duc de Mantoue lui fit présent de son portrait, orné de diamans, et lui donna le Marquisat de Penango, dans le Mont-Ferrat. Le Roi de Sicile, après avoir reconquis ensuite

toutes ses terres sur le Duc de Mantoue, rendit à CAMPISTRON son Marquisat qui en faisoit partie, et ordonna qu'on lui en payât tous les arrérages des revenus. Enfin CAMPISTRON reçut du Pape même, Innocent XII, une riche médaille d'or.

La fortune et les honneurs ont été souvent l'écueil des talens. CAMPISTRON, au contraire, fut toujours fidele aux Muses. Il continua d'entretenir commerce avec elles parmi le bruit des armées, au milieu de la Cour et même dans les plaisirs d'Anet; dans ces fêtes magnifiques où son Héros alloit se délasser des fatigues militaires. Peut-être faut-il attribuer au tumulte et à la dissipation inséparables de ces fêtes la foiblesse de style qu'on lui a reprochée. Il l'a même sentie, puisque son dessein étoit de retoucher tous ses Ouvrages. Dans l'état où ils sont restés, on est encore obligé d'adopter le sentiment qu'ont exprimé les freres Parfaict dans leur *Histoire du Théatre François*, lorsqu'ils disent que « CAMPISTRON étoit né avec un génie décidé et des talens supérieurs pour le genre dramatique.

Personne n'a possédé plus que lui l'intelligence et l'économie du Théatre. La disposition de ses Pieces est admirable : c'est sur-tout dans cette partie essentielle qu'il faut avouer qu'il égale les plus grands maîtres. On voit encore que ses situations sont ménagées avec un art et une entente infinis. »

M. Palissot, que l'on n'accusera certainement point de flatterie, en avouant les défauts de CAMPISTRON, convient que « l'ordonnance de ses Pieces est sage et réguliere. Il pense que *Tiridate* et *Andronic* doivent incontestablement occuper le premier rang parmi nos Tragédies modernes, si l'on en excepte celles de Voltaire et de Crébillon, la *Didon* de Le Franc, le *Manlius* de La Fosse, et la Tragédie de *Warvick*, de M. de La Harpe. »

Voltaire, lui-même, s'exprime en ces termes sur CAMPISTRON, dans son siecle de Louis XIV, à la liste des Ecrivains de ce tems. « Il y a des choses touchantes dans ses Pieces. Elles sont foiblement écrites ; mais, au moins, le langage est assez pur, et après lui on a telle-

ment

ment négligé la langue dans les Pieces de Théatre qu'on a fini par écrire d'un style entiérement barbare. »

Comblé de biens et de gloire, il ne manquoit plus, à CAMPISTRON, qu'une place à l'Académie Françoise, et il l'obtint en 1701, après la mort de Segrais. Le choix qu'on fit de lui en cette occasion lui fut d'autant plus honorable que cette illustre Compagnie viola en sa faveur la regle qu'elle avoit jusques-là observée de ne recevoir personne qui n'eût auparavant sollicité son admission.

Ce fut vers cette époque que CAMPISTRON retourna dans sa patrie, après avoir demandé sa retraite au Duc de Vendôme, auquel il avoit consacré trente années de sa vie. Les parties de plaisir continuelles, dans lesquelles il étoit obligé d'accompagner son Mécene, avoient altéré considérablement sa santé, et il n'étoit plus en état de s'y livrer, sans danger pour ses jours. Ce motif le justifie assez du reproche d'ingratitude qu'on a voulu lui faire de n'avoir point suivi son bienfaiteur en Espagne.

Rendu à Toulouse, CAMPISTRON y mena

une vie agréable et tranquille. Il y fut fait Capitoul, et se concilia l'estime et l'amitié des personnes les plus qualifiées. Enfin, au mois de Novembre 1710, il contracta une alliance illustre, en épousant Mademoiselle de Maniban Casaubon, sœur de l'Archevêque de Bordeaux et cousine germaine de M. de Maniban, qui étoit alors Premier Président au Parlement de Toulouse.

Six enfans naquirent de son mariage, dont trois garçons et trois filles. Son fils aîné devint Capitaine au Régiment de Condé, et fit les campagnes d'Italie, pendant la guerre de 1734; le second servit d'abord dans la Compagnie des Mousquetaires noirs, fut ensuite fait Capitaine au Régiment d'Agenois, se retira du service et se maria, et le troisieme mourut fort jeune. Des trois filles, l'aînée épousa M. Ginglins de Cane, de Montconseil, Commandant d'un bataillon du Régiment de la Marine; la seconde épousa un Conseiller au Parlement de Toulouse, et la troisieme ne s'est point mariée.

Rien ne paroît moins vrai que les détails de la mort de CAMPISTRON, rapportés par le Pere

Niceron, dans ses *Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes illustres*. Après avoir dit que l'Archevêque de Toulouse ramena un soir, de Balma, sa maison de plaisance, à la ville, CAMPISTRON qu'il y avoit mené pour dîner, le Pere Niceron ajoute que « CAMPISTRON voulut prendre des porteurs de chaise, sur la place Saint-Étienne, pour s'en retourner chez lui; mais que, comme ils faisoient quelque difficulté de le porter, à cause de sa pesanteur et de l'éloignement de sa maison, il se mit en colere et leur donna des coups de canne; que cette colere, jointe à la réplétion que lui causoit le grand repas qu'il avoit fait chez l'Archevêque, le fit aussi-tôt tomber en apoplexie, et qu'on le porta chez un Chirurgien, qui le saigna, et de-là chez lui, où il mourut quelques heures après. »

Le dernier Éditeur des Œuvres de CAMPISTRON, (1) mieux instruit des faits, rejette toutes

(1) M. De Bonneval, ami intime de M. Gourdon de Bacq, parent de Campistron, et qui s'étoit chargé de donner l'édition des Œuvres de ce Poëte. La mort surprit M. Gourdon de Bacq, vers la fin de 1749, au moment où il alloit s'occuper de ce travail, qu'il remit

ces circonsrances comme fausses. Il assure que CAMPISTRON, à son retour de la campagne de l'Archevêque, avec lequel il avoit en effet dîné, mourut, presque subitement, d'un abcès au poumon, le 11 Mai 1723, âgé de soixante-sept ans. « Mais CAMPISTRON, dit-il, sentoit, depuis long-tems, les approches de ce mal. La querelle avec les porteurs de chaise, sa grosseur, qui n'étoit assurément pas énorme, les coups de canne, on ne lui en a jamais vu porter ; tout cela paroît être une fable, assez mal-à-propos imaginée pour égayer ce triste événement. »

La place de CAMPISTRON à l'Académie Françoise fut remplie par un Poëte illustre, Néricault Destouches, qui, dans son Discours de réception, fit ainsi l'éloge de son prédécesseur. « M. de CAMPISTRON s'étoit rendu célebre avant que de parvenir à voir ses travaux couronnés par l'Académie, quoiqu'elle mette le comble à la gloire des plus grands hommes. Il s'étoit ac-

---

à son ami, M. De Bonneval. Celui-ci s'en est acquitté, avec plaisir, et d'une maniere distinguée. Son édition, qui est la plus complette qu'on ait des Œuvres de Campistron, fut publiée, à Paris, en 1750, en trois volumes *in*-8°.

quis des honneurs immortels, en osant courir la vaste et périlleuse carriere où les Corneilles et les Racines s'étoient surchargés de lauriers. Et dans quel tems encore entreprit-il de marcher sur les traces de ces hommes si renommés ? Lorsque nous étions tout remplis de leurs chef-d'œuvres; lorsque nous ne nous lassions point de voir, d'applaudir, d'admirer les uns, de nous laisser toucher, attendrir, enlever par les autres; lorsque justement prévenus en faveur des grands maîtres qui les avoient produits, nous désespérions qu'il s'élevât jamais sur la scene françoise aucun génie digne d'avoir part au tribut de louanges que nous nous étions engagés à leur payer sans cesse. Cependant, mon illustre prédécesseur prétendit partager avec eux les applaudissemens, et il sut obtenir ce partage glorieux, en dépit de la critique et de l'envie. »

Fontenelle, dans sa réponse à Destouches, dit, en parlant également de CAMPISTRON: « Quoiqu'il ne soit venu qu'après des hommes qui avoient porté la Tragédie au plus haut degré de perfection, et qui avoient été l'honneur de leur siecle, à un point qu'ils devoient être le

désespoir des siecles suivans, il a été souvent honoré d'un aussi grand nombre d'acclamations, et a recueilli autant de larmes. »

L'Académie des Jeux Floraux, dont CAMPISTRON éroit Membre, publia son éloge funebre, qu'elle fit composer pour elle; distinction qu'elle n'avoit encore accordée à personne. Ce fut M. Ranchin de Lavergne qui se chargea de faire cet éloge, dont nous avons déja rapporté, plus haut, un passage, et dans lequel il dit encore, en parlant des talens dramatiques de CAMPISTRON : « On croyoit les sujets tragiques, les grands caracteres, les sentimens pathétiques épuisés. M. de CAMPISTRON détrompa bientôt le Public d'une idée qui faisoit tort à la nation. *Andronic*, *Alcibiade*, *Tiridate* parurent nouveaux. Ils charmerent les esprits et les cœurs, et firent couler des larmes des mêmes yeux qui avoient pleuré aux *Horaces*, aux *Pompées*, aux *Phedres*, aux *Britannicus*. Heureux génie! esprit aisé! on voyoit le fruit de son travail, sans s'appercevoir du tems qu'il employoit à travailler. »

« L'éclat de sa fortune ne l'éblouit jamais. Content de posséder le cœur de son Prince, il

n'usa de sa faveur auprès de lui que pour les autres, (1) et sur-tout pour ses compatriotes, qu'il protégea toujours et qu'il prévint dans leurs besoins. »

« Il étoit bon citoyen, bon ami, obligeant, honnête homme, attaché à tous ses devoirs. Il n'eut jamais cette vanité fastueuse, qui s'empare d'un Poëte applaudi. Tranquille au milieu des

---

(1) Campistron passant par le Duché de Parme fut attaqué par des voleurs, qui lui enleverent jusqu'à ses habits. Il gagna, à demi nud, le village le plus voisin ; c'étoit celui où l'Abbé Albéroni étoit Curé. Campistron trouva du secours dans la générosité de cet Ecclésiastique : il en reçut des habits et de l'argent pour continuer son voyage. Quelques années après, ayant suivi le Duc de Vendôme dans les guerres d'Italie, il se trouva aux environs de la Paroisse de son bienfaiteur. Comme ce Prince avoit besoin d'un homme du pays qui pût lui découvrir où les habitans avoient leurs grains cachés, le Poëte saisit cette occasion de lui parler d'Albéroni. On fit venir le Curé, qui soutint parfaitement l'idée que Campistron avoit donnée de lui. Le Prince en fit son Aumônier. Tel est le principe de la haute fortune de cet Ecclésiastique, qui fut depuis Cardinal et premier Ministre d'Espagne.

acclamations, on ne voyoit en lui qu'un renouvellement de modestie, qui ne lui faisoit pas moins d'honneur que le succès de ses Ouvrages. Il en parloit rarement, et il en avouoit les défauts. Mémoire qui rappelloit tout à propos, savoir immense, critique fine et sans chagrin, politesse sans flatterie, connoissance exacte de tout ce qui se passoit dans le monde Littéraire, vivacité ingénieuse et charmante ; qu'on s'étonne si, avec ces qualités acquises et naturelles, il a mérité la louange si délicate, pour parler avec Horace, d'avoir plu aux Grands.

Principibus placuisse viris, non ultima laus est. »

La ville de Toulouse a fait faire le buste de CAMPISTRON, en marbre, et l'a placé dans une des salles de son Hôtel municipal, qu'on appelle la galerie des Hommes illustres. On lit au-dessous de ce buste ces vers latins, qui sont de l'Auteur du *Prædium rusticum*, le fameux Poëte Vaniere.

Hic tragicis peperit decus immortale camœnis.
Sed tamen illa fuit laudum postrema, virique

Qui mores novere probos, pietatis et æqui
Pectus amans, rerumque capax, et ad omnia promptum
Officia ingenium, vix laudavere Poetam.

C'est d'après ce buste, dont M. le Baron de Puymaurin, Syndic Général des États de la Province de Languedoc, a bien voulu nous faire faire et nous envoyer un dessin, et d'après un tableau, appartenant à l'Académie Françoise, et qu'elle nous a permis de prendre pour modele, que nous avons fait faire la gravure que nous donnons ici, la premiere qu'on ait encore faite du Portrait de CAMPISTRON.

CATALOGUE DES PIECES DE CAMPISTRON.

VIRGINIE, Tragédie, en cinq actes, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 12 Février 1683; imprimée, avec une Épître dédicatoire, adressée au Président Fieubet, et une Préface, à Paris, la même année, chez Étienne Lucas, *in-12*, et, depuis, dans toutes les éditions des Œuvres de l'Auteur.

Appius, Décemvir, aime éperduement Virginie, et l'a fait arracher des autels, où elle étoit prête à épouser Icile, Chevalier Romain. Pour voiler le mystere de cette odieuse entreprise, il répand le bruit que Virginie n'est point du noble sang dont elle porte le nom, mais qu'elle est née d'une esclave de Clodius, et qu'il l'a fait enlever pour la rendre à son véritable maître. En vain il cherche à persuader ce mensonge à Plautie. Celle-ci, qui est mere de Virginie, ne con-

sulte que la nature, et redemande sa fille. Appius, toujours sous le même prétexte, la tient enfermée dans son Palais. Enfin il lui déclare sa passion et l'engage à accepter sa main. Virginie la refuse et fait part de la proposition à Plautie et à Icile, qui vont implorer en sa faveur l'assistance de Rome. Plusieurs amis dévoués à Icile sont déja rassemblés pour le venger. Appius en est instruit et le fait arrêter. Il menace de le faire périr si Virginie ne cede point à ses vœux; mais cette fille courageuse se montre inébranlable, ainsi que son amant. Le Décemvir ordonne la mort d'Icile. Son supplice est près de commencer, lorsque ses amis brisent les portes de sa prison et lui rendent la liberté. Dans le premier mouvement de sa fureur, Icile attaque son rival et le tue. Il va délivrer ensuite Plautie, qu'on avoit détenue prisonniere, pour empêcher l'effet de ses plaintes. Cependant Appius avoit remis Virginie entre les mains de Clodius. Cet odieux Ministre du tyran, soutenu par ses soldats, la conduisoit en esclavage. Virginius, son pere, qui arrive de l'armée, est informé de l'attentat commis contre sa fille. Il vole à son secours, et prétend seul l'arracher des mains de son ravisseur. Il est désarmé par le nombre. Dans cette extrêmité cruelle, il demande à l'embrasser et obtient cette grace. Ce malheureux pere s'approche de sa fille, qui demande à sauver son honneur aux dépens de sa vie. Égaré, furieux, Virginius voit un couteau, s'en empare, le leve sur sa fille. Comme

il balance à lui percer le sein, cette vertueuse Romaine vole elle-même au-devant du coup et se tue.

« La considération que l'on doit à M. de Campistron, observent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*, et la réputation qu'il s'est acquise avec justice par ses autres Ouvrages, demandent qu'on passe légerement sur celui-ci. Un Poëte qui commence mérite toujours de l'indulgence. On peut, il est vrai, lui reprocher le choix de son sujet... Il fait une époque remarquable dans l'Histoire Romaine, sans cependant avoir cette noblesse nécessaire au genre tragique. Virginie n'intéresse que foiblement, et se trouve même avilie par le soupçon qu'on répand sur sa naissance. Icile, son amant, pleure, gémit, se donne beaucoup de mouvemens, sans rien opérer. Plautie, mere de Virginie, est absolument inutile. A l'égard du personnage d'Appius, il est trop odieux. Il joue également la religion et la probité, et s'autorise des loix les plus sacrées, pour couvrir ses injustices, et Clodius, lâche Ministre de ses volontés, n'est qu'un bas scélérat. Il faut convenir, malgré cela, que la Piece est passablement conduite, et l'on y trouve des situations et quelques endroits qui ont pu faire présumer favorablement de l'Auteur. »

Cet événement, qui fit abolir la puissance des Décemvirs, a fourni le sujet de plusieurs Tragédies. Mairet le traita, sous le même titre, en 1634 ; Dutheil, en 1641, sous le titre de *L'Injustice punie* ; Le Clerc, en

1645,

1645, sous celui de la *Virginie Romaine*; M. de Chabanon, en 1764, fit recevoir au Théatre François une *Virginie*, qui n'a pas encore été représentée; enfin le 11 Juillet 1789 les Comédiens François ont joué, avec succès, une nouvelle *Virginie*, dont l'Auteur a gardé l'anonyme, et la même année, M. Le Blanc en a fait aussi imprimer une, dont il s'occupoit depuis long-tems, et qui, sans la concurrence, étoit destinée au même Théatre.

Arminius, Tragédie, en cinq actes, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 19 Février 1684; imprimée, avec une Épître dédicatoire, en vers, adressée à la Duchesse de Bouillon, et une Préface, à Paris, la même année, chez Pierre Ribou, *in*-12, et, depuis, dans toutes les éditions des Œuvres de l'Auteur.

Ségeste, Prince des Cattes, après une longue guerre, soutenue glorieusement contre les Romains, a conclu un traité avec Varus, nommé par Auguste Gouverneur de la Germanie, et il lui a offert, pour gage de la paix, la main d'Isménie, sa fille, qui a été promise auparavant à Arminius, ennemi déclaré de Rome. Ce Prince, qui commande les Chérus-

ques, a été absent pendant six mois. Il revient enfin trouver Ségeste, pour lui reprocher son alliance avec les Romains et son manque de foi, à l'égard d'Isménie. Comme il réclame en vain ses droits sur elle, il jure de venger cet outrage sur Varus, son rival. Ségeste qui s'attendoit à cette marque de ressentiment, en a prévenu les effets. Sa garde a reçu l'ordre secret d'arrêter Arminius. On s'empare en effet de lui et on l'emprisonne. Polixene, sa sœur, qui est aimée de Sigismond, fils de Ségeste, l'avertit du danger que court son frere. Cet amant, plein de tendresse et de zele, s'empresse de le sauver. Il gagne les gardes, chargés de veiller sur Arminius, fait rendre la liberté à ce Héros, et lui fournit l'occasion de rejoindre son armée, pendant la nuit. Ségeste, apprenant que sa victime lui est échappée, éclate en menaces. Sigismond et Polixene, tour-à-tour, se déclarent auteurs de cette trahison, et consentent à la payer de leur tête. Cependant Arminius s'avance, avec son armée. Varus et Ségeste assemblent leurs troupes. Le combat s'engage, et le sort favorise le Prince des Chérusques. Varus, dangereusement blessé, ne peut survivre à la défaite des Romains, et se donne la mort. Ségeste veut imiter son exemple, mais il médite encore une vengeance terrible; son dessein est d'immoler Sigismond, Isménie et Polixene. Arminius paroît alors, et loin de se montrer offensé des discours injurieux que Ségeste lui adresse, il lui parle en vainqueur généreux. A force de grandeur d'ame, il l'o-

blige à lui pardonner sa victoire, et finit par vouer aux Romains une haine éternelle.

Cette Piece obtint le plus brillant succès. Voici ce qu'en dit De Visé, dans son *Mercure Galant*, de Février 1684. « Les Comédiens François nous ont donné ce mois-ci *Arminius*, de l'Auteur de *Virginie*. Les vers en sont fort beaux et fort aisés, et outre les scenes d'amour qui sont touchantes, elle est remplie de sentimens de fierté contre la grandeur Romaine, qui la rendent digne du succès qu'elle a. »

« Scudéri avoit mis ce sujet sur la scene quarante-deux ans auparavant, et on conçoit sans peine que la rivalité ne pouvoit être dangereuse pour Campistron. »

Cet Auteur nous apprend, dans sa Préface d'*Arminius*, « qu'en 1712 un Gentilhomme de Florence, Académicien della Crusca, traduisit cette Piece en Italien, presque mot pour mot, et en fit un Opera, qui fut représenté, pendant trois mois de suite, devant le grand Duc de Toscane, dans son Palais de Pratolin, avec un applaudissement général. »

L'Amante Amant, Comédie, en cinq actes, en prose, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 2 Août 1684; imprimée dans les Œuvres de l'Auteur, &c.

« Cette Comédie, que l'Auteur a toujours désa-

vouée, parce qu'il la trouvoit trop libre, est une bagatelle ingénieuse, à laquelle des piques assez ordinaires chez les Comédiens donnerent naissance, dit l'Auteur des *Mémoires sur la Vie et les Ouvrages de Campistron.* On avoit joué *La Femme Juge et Partie*, dont une Actrice (1) étoit fâchée de n'avoir pas eu le premier rôle, parce qu'elle se piquoit d'avoir la jambe belle. M. de Campistron, pour la consoler, fit, en moins de quinze jours, *L'Amante Amant*, où cette Comédienne parut en habit de Cavalier. La Piece eut un grand succès. »

Voici quel en est le sujet.

Timandre, absent, depuis dix-huit mois, est de retour à Paris, où il apprend qu'un certain Licidas a pris sa place auprès de Lucinde, sa maîtresse, et lui rend des soins assidus, que Dorimene, sa mere, approuve. Cette nouvelle l'alarme d'autant plus qu'étant cadet de Normandie, il n'a point de fortune, tandis que son rival est fort riche. De son côté, Licidas, amoureux de Lucinde, lui a sacrifié une

---

(1) L'Éditeur des *Œuvres de Campistron*, M. De Bonneval, donne pour un fait certain que cette Actrice étoit la Demoiselle Raisin, et non la Demoiselle Guyot, comme l'ont prétendu les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*.

jeune veuve, fort aimable, appelée Angélique, dont il avoit fait la connoissance à Lyon. Cette veuve qui n'a pu l'oublier, malgré son infidélité, est venue à Paris, et veut tenter un nouvel effort sur le cœur de Licidas. Mais, avant tout, elle desire rompre le projet de son mariage avec Lucinde. Elle imagine, à cet effet, de s'habiller en homme, d'aller visiter Dorimene, qu'elle sait être une vieille coquette, et de gagner sa confiance, en feignant de lui faire la cour. Ce moyen réussit d'autant mieux que Timandre, la prenant pour son frere, qu'il a connu à Lyon, et auquel elle ressemble parfaitement, propose de l'introduire chez Dorimene; ce qui s'exécute. Le faux Cavalier est trouvé charmant par la vieille coquette, qui bientôt en raffole et prétend l'épouser. Angélique profite de cette heureuse disposition pour perdre Licidas dans son esprit, à la faveur d'une entrevue qu'elle a avec lui, et où il la prend pour son frere. Elle dévoile sa trahison à l'égard d'Angélique, en présence de Timandre, de Dorimene et de Lucinde. Ces deux dernieres, sur-tout, blâment fort sa conduite. Licidas, confondu, est obligé de renoncer à Lucinde, et sort dans l'intention de se battre avec l'auteur de sa disgrace. Angélique alors reprend les habits de son sexe. Licidas ne tarde gueres à reparoître, pour se couper la gorge avec le feint Cavalier. Mais quelle est sa surprise, en reconnoissant dans son adversaire Angélique, elle-même, qui lui fait les plus tendres reproches! Pé-

nétré de l'excès de son amour, il convient enfin de ses torts, et demande à les réparer, en tombant à ses genoux. Timandre, Dorimene et Lucinde le surprennent dans cette posture suppliante, qui semble leur prouver une nouvelle inconstance de sa part. Le mystere est bientôt éclairci. Angélique se fait connoître, reçoit la main de son amant, et Dorimene consent volontiers au mariage de Lucinde avec Timandre.

* *Andronic*, Tragédie, en cinq actes, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 8 Février 1685; imprimée, avec une Epître dédicatoire, adressée à Madame la Dauphine, et une Préface, à Paris, en 1715, chez Pierre Ribou, *in*-12, et, depuis, dans toutes les éditions des Œuvres de l'Auteur.

Alcibiade, Tragédie, en cinq actes, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 28 Décembre 1685; imprimée, avec une Epître dédicatoire, adressée à Madame la Dauphine, et une Préface, à Paris, en 1686, chez Thomas Guillain, *in*-12, et, depuis, dans toutes les éditions des Œuvres de l'Auteur.

Alcibiade ayant été banni de la Grece, s'est retiré à la Cour d'Artaxerce, Roi de Perse, qui lui a accordé toute sa confiance. Il n'a pu voir Palmis, sa fille, sans l'aimer; et cette Princesse, elle-même, a partagé ses feux. Cependant le devoir les a empêchés de se déclarer leur passion mutuelle. Artaxerce, qui est en guerre avec les Grecs, desire qu'Alcibiade lui prête contre eux le secours de son bras; et, dans le dessein d'étouffer en lui tout reste d'amour pour sa Patrie, il lui offre la main d'Arthémise, Princesse née de son sang. Alcibiade, uniquement occupé des attraits de Palmis, rejette cette proposition. Arthémise, qui l'aimoit, en secret, veut se venger de l'affront fait à sa naissance, et fortifie encore le ressentiment qu'un tel refus a excité dans le cœur du Roi. Pendant ce tems, des Ambassadeurs Grecs sont venus lui demander la tête d'Alcibiade. Artaxerce se résout à leur livrer la victime. Pharnabaze, favori du Roi et ami d'Alcibiade, l'engage, ainsi que Palmis, à chercher son salut dans la fuite. Il dédaigne d'abord ce moyen qui obscurciroit sa gloire, et finit par l'accepter, en cédant aux vives instances de la Princesse. Au moment où il se prépare à fuir, il est assailli par des Grecs, et n'échappe de leurs mains qu'à l'aide de Pharnabaze et de quelques soldats. Ayant été mortellement blessé dans cette attaque, il se fait conduire en présence d'Artaxerce, lui demande la grace de Pharnabaze, qui l'a sauvé,

Poitiers, pour qui fut bâti le Château d'Anet ; et toutes ces Divinités célebrent les louanges de Louis XIV et du Dauphin, son fils.

Le sujet de la Pastorale est tiré des Métamorphoses d'Ovide. En détachant les accessoires du Poëme, le fonds se réduit à peu de chose.

Acis, Berger, amant de Galathée, a pour rival le Géant Polyphême. Ce Cyclope qui croit être aimé de la Nymphe, lui fait préparer une fête, pendant laquelle il se flatte de recevoir sa main. Acis conseille à Galathée de le suivre au Temple de Junon, pour y célébrer leur hymen, sous les auspices de cette Déesse ; mais à peine approchent-ils du Temple que Polyphême les découvre du haut d'une montagne. Ce Géant furieux lance un rocher sur Acis, et le tue. Galathée invoque Neptune, pour rendre la vie à son amant. Ce Dieu exauce sa priere, et Acis, changé en fleuve, est uni à Galathée.

« Après que Quinault eut entiérement renoncé au Théatre, disent les freres Parfaict, dans leur *Histoire manuscrite de l'Opera*, Lully, qui se voyoit dépourvu de Poëte, mit en musique, à la sollicitation du Duc de Vendôme, le Ballet d'*Acis et Galathée*, que ce Prince fit représenter par l'Académie Royale de Musique, au Château d'Anet, devant M. le Dauphin, à qui il vouloit donner un Spectacle nouveau et magnifique. Voici de quelle maniere la chose se passa. M. le Dauphin partit de Versailles le Vendredi 6 Septembre 1686, à six heures du matin. Sur les

dix heures, il arriva à Anet, qui en est éloigné de treize lieues. Peu de tems après son arrivée, on servit à dîner. Les deux premieres tables étoient pour M. le Dauphin, les Princes et Seigneurs de la Cour; la troisieme fut pour Lully : elle étoit servie avec autant de régularité que les autres, et il y avoit un Maître-d'Hôtel uniquement pour cela. On y voyoit toujours bonne compagnie, tant à manger qu'à faire conversation avec Lully, pendant le repas. La quatrieme table fut servie pour les Demoiselles qui chantoient dans l'Opera, et pour celles qui y dansoient. La cinquieme pour les Chanteurs et Danseurs, et la sixieme pour tous les Instrumens. Sur les sept heures du soir, M. le Dauphin monta dans la Galerie de Diane, pour y voir l'Opera d'*Acis et Galathée*, qui fut représenté avec toute la magnificence possible et très-bien exécuté. Lully reçut mille complimens, et l'on trouva la musique si belle et si simple qu'elle fit oublier la foiblesse du Poëme, à un tel point que Campistron eut part aux applaudissemens. »

« Ce Ballet fut joué ensuite à Anet les 7, 8, 9, 10, 11, 12 et 13 du même mois, après quoi Lully le fit donner à Paris, où il n'eut pas moins de succès. »

« Le 24 de ce mois, Lully alla voir les Ambassadeurs de Siam, qui lui firent l'honneur de le faire manger avec eux. Sur le soir, ils se rendirent à l'Opera, où Lully les alla recevoir à la porte. Comme

on représentoit alors le Ballet d'*Acis et Galathée*, dans lequel il n'y a point de machines, on leur dit, pendant la représentation, que ces sortes de Spectacles étoient ordinairement plus magnifiques, mais que celui qu'ils voyoient ne pouvoit l'être davantage, ayant été composé pour être exécuté dans un lieu qui ne le permettoit pas. L'Interprete leur expliqua ensuite la fête pour laquelle ce divertissement avoit été fait. Un des Ambassadeurs répondit que cet Opera lui faisoit aisément juger de la beauté des autres qu'il n'avoit pas vus. Il marqua pendant la représentation de l'Opera, qu'il en comprenoit le sujet, et dit là-dessus des choses fort galantes. Ce qu'il dit ensuite à Mademoiselle Le Rochois, (chargée du rôle de Galathée) qui alla, après l'Operá, à l'Hôtel des Ambassadeurs, fit bien connoître qu'il l'avoit compris. Il la fit asseoir, avec politesse, et ajouta qu'ils ne pouvoient faire trop d'honneur à la fille du Dieu de la mer, et qu'ils avoient besoin de sa protection, afin qu'elle calmât les flots, et leur fît faire une heureuse navigation. »

Cet Opera a eu sept reprises au Théatre. La premiere le 13 Juin 1702, la seconde le 5 Octobre 1704, la troisieme le 18 Août 1718, la quatrieme le 13 Septembre 1725, la cinquieme le 19 Août 1734, la sixieme le 8 du même mois 1744, et la septieme le 6 Juin 1752. Il eut toujours du succès. Il fut aussi représenté à Versailles, devant le Roi, sur le Théatre des petits appartemens, le 23 Janvier 1749, avec un nouveau

nouveau Prologue, entre Saturne, joué par M. le Duc d'Ayen, et Astrée, jouée par Madame la Duchesse de Brancas.

Dans la Pastorale, M. le Vicomte de Rohan joua Acis, Madame la Marquise de Pompadour, Galathée, M. le Marquis de La Salle, Polyphême, M. le Chevalier de Clermont, Tircis, Berger de la Sicile, amant d'Aminte, et ensuite Neptune, pere de Polyphême; Madame de Marchais, aujourd'hui Madame la Comtesse d'Angiviller, la Bergere Aminte, et ensuite une Nayade, de la suite de Neptune.

Phraate, Tragédie, en cinq actes, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 26 Décembre 1686; non imprimée.

« Le sujet de cette Piece est tiré de l'Histoire des Parthes, disent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François.* Josephe raconte, dans ses *Antiquités Judaïques*, livre quinzieme, que Phraate, douzieme Roi de cette nation, ayant fait la paix avec Auguste, reçut, entre autres présens de cet Empereur, une esclave nommée Thermuse. Cette fille, qui joignoit à une extrême beauté un esprit simple, insinuant et rusé, sut si bien gagner le cœur de Phraate, que ce Prince eut la foiblesse de l'épouser, et de nommer pour successeur à son trône un fils qu'il avoit eu d'elle, appelé Phraatace, au préjudice de ses autres enfans. Phraate fut bien mal payé de

ses bontés, car, sur la fin de ses vieux jours, Phraatace et Thermuse, impatiens de jouir du pouvoir souverain, conspirerent contre ce malheureux Roi, et lui firent perdre la vie. »

« Comme cette Tragédie n'a point été imprimée on ignore de quelle façon elle étoit traitée. On peut seulement conjecturer qu'il y avoit dans l'Ouvrage plusieurs traits un peu trop hardis, qui donnerent lieu à certains censeurs de la Cour de faire de malignes applications. Il fallut le crédit de Madame la Dauphine pour faire cesser les représentations de *Phraate. On ne disoit pas que je faisois mal des vers*, a souvent répété Campistron à l'Auteur des *Mémoires de sa Vie, on disoit que j'étois un imprudent et que je me ferois mettre à la Bastille.* Il y avoit, en effet, dans cette Piece des peintures et des incidens qui ne convenoient point à ces tems-là. Cette Tragédie, qui est absolument perdue, n'eut que trois représentations. »

Achille et Polixene, Tragédie-Lyrique, en cinq actes, avec un Prologue, musique de Lully et Colasse, représentée, pour la premiere fois, par l'Académie Royale de Musique, le 7 Novembre 1687; imprimée, la même année, à Paris, chez Christophe Ballard, *in*-4°., et, ensuite, dans le tome troisieme du *Recueil général des Opera*.

Les personnages du Prologue sont Jupiter, Mercure, Melpomene, Thalie, Terpsichore et une troupe de Génies, de la suite des trois Muses. Toutes ces Divinités chantent les louanges de Louis XIV., et annoncent le sujet de la Tragédie-Lyrique qu'on va représenter.

Voici quel est le sujet de cet Opera, tiré de l'Iliade.

Patrocle ayant succombé sous les coups d'Hector, Achille prend les armes pour venger la mort de son ami, et tue Hector, lui-même. Priam, accompagné d'Andromaque et de Polixene, vient lui redemander le corps de son fils. Le vainqueur est attendri par leurs prieres. Il ne peut sur-tout résister aux larmes de Polixene, et se sent, tout-à-coup, épris pour cette Princesse du plus violent amour. Il consent à lui rendre son frere, mais il brûle, en même tems, de la posséder. Déja ce Héros songe aux moyens de devenir son époux, lorsqu'Agamemnon, flatté du nouvel exploit d'Achille, et oubliant tout ressentiment, lui remet Briséïs, objet de leur ancienne querelle. Mais cette illustre prisonniere, qui avoit d'abord subjugué le cœur de ce Héros, n'en reçoit plus qu'un froid accueil. Cette amante désespérée invoque Junon et la prie de s'opposer au bonheur de sa rivale. La Déesse écoute ses vœux et souleve aussitôt les Divinités de l'enfer contre les Troyens, dont elle est ennemie. Pendant ce tems, Achille a obtenu le consentement de Priam, et l'hymen est préparé.

Au moment où il entre dans le Temple d'Apollon ; pour y recevoir la main de Polixene, Pâris, usant de trahison, porte à ce Héros un coup mortel. Polixene ne peut survivre à son amant, et elle se perce avec le trait même qu'elle avoit retiré de la blessure d'Achille.

« La premiere fois qu'on joua cet Opera, dit De Visé, dans son *Mercure Galant*, de Novembre 1687, il s'y trouva tant de monde que ceux qui n'avoient pas envoyé retenir leurs places dès midi furent obligés de s'en retourner sans le voir. M. le Dauphin y vint de Versailles ; ce qui augmenta encore la foule, joint à cela que plusieurs y étoient attirés par la curiosité de voir si ceux qui s'en sont mêlés cette fois y réussiroient aussi-bien que le fameux Baptiste (Lully) ; mais chacun eut lieu d'en être content, à la réserve du Baron de Lanjamet, ci-devant Officier aux Gardes, sur la tête duquel tomba une planche, dont il manqua d'être tué. Cet accident interrompit le Spectacle pendant quelque tems. »

« Il ne faut pas s'étonner, ajoutent les freres Parfaict, dans leur *Histoire manuscrite de l'Opera*, si cet Ouvrage eut du succès dans sa nouveauté. On y voyoit, tout-à-la-fois, les précieux restes de la musique de Lully (Lully en avoit composé l'ouverture et le premiere acte, et le surplus étoit de Colasse) qu'on venoit de perdre, et le commencement d'un jeune éleve qui donnoit de grandes espérances. Outre cela le jeu des Acteurs contribua beaucoup à la réussite.

Mademoiselle Le Rochois rendit, avec son feu ordinaire, le rôle de Polixene, et ceux d'Achille et de Priam furent remplis au mieux, par Duményy et Beaumavielle. »

« Cet Opera n'a été repris qu'une seule fois, le 11 Octobre 1712, et n'a point eu le même succès. »

Malgré celui que cet Ouvrage avoit eu dans sa nouveauté, on fit contre lui les deux épigrammes suivantes, que cite l'Abbé de La Porte, dans ses *Anecdotes Dramatiques*.

Entre Campistron et Colasse,
Grand débat s'émut au Parnasse
Sur ce que l'Opera n'eut pas un sort heureux.
De son mauvais succès nul ne se croit coupable.
L'un dit que la musique est plate et misérable;
L'autre que la conduite et les vers sont affreux,
Et le grand Apollon, toujours juge équitable,
Trouve qu'ils ont raison tous deux.

Lully, près du trépas, Quinault, sur le retour,
Abjurent l'Opera, renoncent à l'Amour,
Pressés de la frayeur que le remords leur donne
D'avoir gâté de jeunes cœurs,
Avec des vers touchans et des sons enchanteurs.
Colasse et Campistron ne gâteront personne.

Phocion, Tragédie, en cinq actes, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 16 Décembre 1688; imprimée, avec

une Préface, *in*-12, à Paris, en 1690, chez Thomas Guillain, et, ensuite, dans toutes les éditions des Œuvres de l'Auteur.

Phocion, Général d'Athenes, a fait long-tems le bonheur de la République, par sa sagesse et ses exploits. Agnonide, devenu son concurrent, a été ébloui de l'éclat de sa gloire, et a résolu sa perte. A force de calomnies, il est parvenu à le rendre suspect aux Grecs et à le faire enfin proscrire. Ce Héros opprimé a été envoyé chez Cassander, successeur d'Alexandre, contre lequel il avoit tourné ses armes, et ce Roi doit être l'arbitre de son sort. Alcinoüs, fils d'Agnonide, jaloux de sauver ce Général infortuné, pere de Chrisis qu'il adore, l'a suivi dans son exil. Ce jeune Athénien, rempli de vertus, a obtenu sa grace, et le ramene dans sa Patrie. Phocion est exposé, de nouveau, aux persécutions d'Agnonide, qui fait prononcer, par le peuple, l'arrêt de sa mort. Alcinoüs rassemble ses amis et vole à son secours. Il le délivre, en effet, mais trop tard pour sauver sa vie. Ce malheureux vieillard a pris le poison qu'on lui a donné. Alcinoüs, désespéré de n'avoir pu jouir du fruit de sa victoire, court, lui-même, à la mort.

« Cette Tragédie, dont le sujet est pris des *Vies de Plutarque*, ne parut sur la scene que onze fois de suite, dit Campistron, dans la Préface qu'il a mise au-devant, et le Public la reçut avec tant d'in-

différence qu'il ne lui fit pas même l'honneur d'en dire du mal. J'ai toujours imputé son mauvais sort à la pitoyable maniere dont le personnage le plus important fut représenté, » ajoute-t-il.

« En accordant à l'Auteur, observent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*, que « sa Tragédie de *Phocion* est travaillée autant et plus » qu'aucune autre de sa façon, que la versification » est aussi noble et châtiée qu'il lui a été possible de » le faire, que l'intérêt est de ceux qui doivent pro- » duire les mouvemens les plus pathétiques, et qu'enfin » il y a plusieurs situations théatrales, » comme il le prétend, dans sa Préface, on ne pourra cependant trouver rien d'extraordinaire dans la conduite du Public, ni aucun lieu de blâmer l'Acteur qui remplissoit le premier rôle, si l'on veut se donner la peine d'examiner la Piece sans prévention. Elle est triste, froide et vuide d'action. Les deux premiers actes et une partie du suivant se passent en exposition et en récits, qui, malgré tout l'art de l'Auteur, sont ennuyeux. Les caracteres sont peu intéressans. En vain Phocion, Chrisis et Alcinoüs viennent-ils étaler des sentimens héroïques. Leur situation fait plus de peine qu'elle n'excite de compassion. On voit à regret un scélérat tel qu'Agnonide, triompher de Phocion, et que la mort d'Alcinoüs soit en pure perte. Au reste, nous ne convenons pas que les situations soient aussi heureuses, ni qu'elles produisent autant d'effet que M. de Campistron l'a présumé. »

Adrien, Tragédie, en cinq actes, tirée de l'Histoire de l'Eglise, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 11 Janvier 1690; imprimée, avec une Préface, la même année, à Paris, chez Thomas Guillain, *in*-12, et, ensuite, dans toutes les éditions des Œuvres de l'Auteur.

Dioclétien, Empereur de Rome, attend le retour d'Adrien, son favori et le Général de ses armées, pour l'unir à Valérie, sa fille. Cette Princesse, qui aime Adrien, redoute cependant ce mariage, parce qu'il doit être funeste aux Chrétiens, dont elle a secrétement embrassé les maximes. Déja même elle a vu périr Sébaste, Capitaine des Gardes de son pere, pour avoir adopté leur culte. Adrien arrive, enfin, accompagné de la victoire. Valérie tremblante est conduite aux autels et y reçoit sa main. L'Empereur ordonne alors que le meurtre des Chrétiens consacre la fête de leur hymen. Cette Princesse, qui veut les sauver, ou périr avec eux, instruit Adrien, lui-même, de son noble dessein, et l'avertit qu'il ne doit se regarder comme son époux qu'en devenant le libérateur de ce peuple innocent. Elle lui expose, en même-tems, les grandes vérités de la Religion Chrétienne, avec l'éloquence la plus persuasive. Le cœur d'Adrien est frappé, tout-à-coup, d'un trait de lumiere. Il partage la croyance et le zele de Valérie, et vole au secours de ses nouveaux freres; mais, mal-

gré ses efforts, ils sont tous exterminés. Dioclétien indigné de l'abjuration de son gendre résout sa mort et le fait conduire dans l'antre des tigres et des lions. Ces animaux féroces dépouillent leur rage devant Adrien et lui font des caresses. Ce miracle, opéré en sa faveur par une main invisible, ne sert qu'à redoubler le courroux de l'Empereur. Il fait saisir, de nouveau, Adrien et commande à ses soldats de le percer de mille dards. Adrien meurt, mais en Chrétien, qui ambitionne la palme du martyre. Ses propres bourreaux sont touchés de sa résignation. Ils finissent par reconnoître le même Dieu que lui, et vengent son trépas, en abandonnant Dioclétien.

L'Auteur de cette Piece, tirée de l'*Histoire de l'Eglise*, nous apprend, dans la Préface qu'il a mise au-devant, « qu'elle eut un succès assez bizarre. On la loua, on en dit du bien, ajoute-t il; mais elle n'excita point cet empressement vif et général qui fait seul l'heureuse destinée des Pieces de Théatre. »

« Il est vrai, disent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*, que cette Tragédie présente un tableau assez bien fait du caractere d'un des plus brillans siecles de l'Église, le zele héroïque et la sainte ferveur des premiers Chrétiens, et leur constance inébranlable à la vue des plus cruels supplices, que l'aveugle rage de leurs persécuteurs pouvoit inventer; mais cela suffit-il pour faire la fortune d'un Poëme Dramatique, où l'on ne trouve, d'ail-

leurs, ni intérêt ni action ? Les personnages de cette Piece semblent être privés de la faculté d'agir et de raisonner. Rien ne s'y fait que par la volonté déterminée d'une puissance suprême : c'est un miracle perpétuel ; et ce que l'Auteur a changé ou ajouté est encore plus merveilleux que le fonds du sujet. »

* *Tiridate*, Tragédie, en cinq actes, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 12 Février 1691 ; imprimée, avec une Préface, la même année, à Paris, chez la veuve Louis Gontier, *in*-12, et, depuis, avec une nouvelle Préface, dans toutes les éditions des Œuvres de l'Auteur.

Idylle d'Anet, Piece Lyrique, en un acte, mise en musique par Lully, fils aîné, représentée chez le Duc de Vendôme, à Anet, pendant le Carnaval de 1691 ; non imprimée.

On ne connoît cette petite Piece que parce qu'en dit Palaprat, dans sa Préface de la Comédie du *Grondeur*, faite en société avec son ami l'Abbé de Brueys. L'Idylle de Campistron, qui étoit, sans doute, à la louange du Dauphin, auquel le Duc de Vendôme donnoit des fêtes, durant le Carnaval, à son Château d'Anet, fut représentée pendant quatre jours de suite, alternativement avec une Églogue de Palaprat, rela-

tive au même objet. L'Idylle de Campistron a été perdue, et c'est là tout ce que l'on sait sur elle,

Aëtius, Tragédie, en cinq actes et en vers, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 28 Janvier 1693 ; non imprimée.

L'Auteur des *Mémoires sur la Vie et les Ouvrages de Campistron* dit, au sujet de cette Tragédie, « qu'elle fut jouée avec le même succès et eut le même sort que *Phraate*. Nous y remarquons cependant une grande différence, ajoutent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*. *Phraate* fut arrêté après sa premiere représentation et n'en obtint deux autres que long-tems après, et avec bien de la peine ; au lieu que rien n'interrompit le cours d'*Aëtius*. On en donna, de suite, treize représentations, depuis le 28 Janvier jusques et compris le 23 Février. La quatorzieme, le 12 Avril suivant, et le 31 Août de la même année la quinzieme et derniere. Ainsi le sort de ces deux Pieces n'est égal qu'en ce qu'elles n'ont jamais été imprimées ; mais les motifs en sont très-différens. Il n'étoit pas permis à M. de Campistron de faire paroître sa Tragédie de *Phraate*, qui avoit été supprimée par des ordres supérieurs, et l'on peut croire que la raison qui l'empêcha de joindre celle d'*Aëtius* au Recueil de ses Œuvres est qu'il ne l'en jugeoit pas assez digne. »

Au reste, quelques recherches qu'on ait faites sur

cette Tragédie on n'a pu apprendre quel en étoit le sujet, ni comment l'Auteur l'avoit traité.

Alcide, Tragédie-Lyrique, en cinq actes, avec un Prologue, musique de Lully, fils, et de Marais, représentée, pour la premiere fois, par l'Académie Royale de Musique, le 3 Février 1693; imprimée, la même année, à Paris, chez Christophe Ballard, *in*-4°., et, ensuite, dans le tome quatrieme du *Recueil général des Opera*.

La Victoire, accompagnée de plusieurs Peuples, forme le Prologue, qui est tout à la gloire de Louis XIV.

Alcide, devenu amoureux d'Iole, son esclave; Déjanire qui, pour écarter sa rivale et regagner le cœur de son époux, le pare de la dépouille du centaure Nessus; les douleurs cruelles que ce fatal vêtement fait souffrir à Hercule, sa mort sur le mont Æta; Déjanire qui se tue de désespoir, et Iole, unie à Philoctete, son amant, tel est le fonds de ce Poëme, emprunté de la Mythologie, et qui est connu de tout le monde.

« Le sujet de cette Tragédie, observent les freres Parfaict, dans leur *Histoire manuscrite de l'Opera*, est fort triste, mal conduit, et la versification en est peu

peu lyrique; cependant les grands morceaux de musique en ont fait tout le succès. »

« Cet Opera, disent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*, fut remis le 23 Juin 1705, sous le titre de *La Mort d'Hercule*. Le succès de cette reprise engagea l'Académie Royale de Musique à le remettre pendant l'été de 1716, sous le titre de *La Mort d'Alcide*. Il n'eut alors qu'un petit nombre de représentations, et l'on ne croyoit pas que cette Piece pût être remise. Cependant M. Berger, ayant été nommé pour régir l'Académie Royale de Musique, forma le dessein de faire reparoître cette Tragédie, et se flatta même de lui procurer une réussite marquée; mais, malgré ses soins et la dépense considérable qu'il fit, l'Opera de *La Mort d'Alcide* repris le 15 Octobre 1744, eut encore moins de succès, et ne fut joué que quatre fois. »

Cet Opera, dans sa nouveauté, donna lieu à l'épigramme suivante:

A force de forger on devient forgeron.
Il n'en est pas ainsi du pauvre Campistron;
Au lieu d'avancer, il recule:
Voyez Hercule!

* *Le Jaloux désabusé*, Comédie, en cinq actes et en vers, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 13 Décembre 1709; imprimée, la même année, à Paris,

chez Pierre Ribou, *in*-12, et, depuis, dans toutes les éditions des Œuvres de l'Auteur.

Pompeïa, Tragédie, en cinq actes, non représentée; imprimée, avec une Préface, dans l'édition des Œuvres de l'Auteur, donnée à Paris, en 1750, *in*-12.

On a cru long-tems que cette Tragédie avoit été perdue, et c'est pour la premiere fois qu'elle a été imprimée dans la derniere édition des Œuvres de l'Auteur, faite à Paris en 1750. La Préface mise, par l'Éditeur, M. De Bonneval, à la tête de cette Piece, indique, de la maniere suivante, les sources où l'Auteur a puisé son sujet, et les diverses fortunes que *Pompeïa* a éprouvées.

« L'aventure de Clodius et de Pompeïa est si connue, qu'il paroît inutile d'en parler. Ceux qui en voudront apprendre les circonstances, n'ont qu'à lire diverses Lettres de Cicéron à Atticus, Plutarque, dans la vie de Jules-César et Suétone. Nos Romanciers et nos compositeurs d'anecdotes galantes, se sont aussi exercés sur le même sujet. »

« Rien n'est plus simple que le fonds de cette Fable. Clodius introduit chez César, pendant la solemnité des fêtes de la bonne Déesse, Pompeïa, répudiée par César. Voilà, en deux mots, toute la Tragédie. »

« Lorsque feu M. de Campistron la composa, il

sentit tout le comique dont un semblable sujet étoit susceptible ; mais il trouva dans son génie les ressources nécessaires pour faire de cet événement une Tragédie intéressante, noble, remplie des plus grands mouvemens, et enfin ce pathétique qui fait naître la terreur et la compassion. On lui a souvent ouï-dire, en parlant de cet Ouvrage, *Pompeïa aura un grand succès, ou tombera à la premiere représentation : point de milieu.* Il jugeoit de ses Ouvrages sans prévention ; qualité rare dans un Auteur ! »

« M. de Campistron avoit fait cette Piece après avoir fait jouer *Tiridate.* Il l'avoit mise en état d'être donnée au Public. On en a vu la copie au net en 1697. Elle avoit été lue aux grands Juges du tems. Feu M. le Prince de Conti se plaisoit à en réciter certains morceaux dont il avoit été touché. Il accusoit souvent la paresse de l'Auteur, et M. de Campistron promettoit toujours de donner *Pompeïa.* Enfin la guerre, où il falloit suivre feu M. le Duc de Vendôme, ne laissa plus à M. de Campistron le loisir de préparer et de faire jouer la Piece. Il laissa, en partant pour l'Italie, le manuscrit dans un coffre, qu'il trouva perdu à son retour. Il ne songea plus à sa Tragédie. »

« Quelque tems après sa mort, on trouva dans un mauvais sac quelques papiers. Celui qui fit la découverte ayant lu avec peine ces feuilles dispersées, fut charmé d'avoir recouvré une Piece, qu'on croyoit perdue, depuis long-tems. Il fit déchiffrer, du mieux qu'il put, ces feuilles, et les envoya à une personne,

à Paris, qu'il savoit avoir été intimement attachée à feu M. de Campistron, et à qui la mémoire de cet aimable Auteur étoit très-précieuse. Celui-ci a mis dans un ordre convenable ces différens lambeaux; un peu d'application a suffi pour remplir quelques lacunes et pour substituer les liaisons qui pouvoient manquer à quelques scenes. Il demanda ensuite la permission à la veuve de l'Auteur de la donner aux Comédiens. Mademoiselle Le Couvreur, à qui on avoit lu la Piece, témoignoit un empressement extraordinaire pour remplir le rôle de Pompeïa. Peut-être auroit-on succombé à ses sollicitations; mais la mort précipitée de cette grande Actrice dérangea tout, et fit rentrer *Pompeïa* dans les ténebres d'où le hasard l'avoit fait sortir. »

« Elle auroit été à jamais oubliée, sans l'infidélité d'un copiste, qui, en ayant gardé une copie, lorsqu'on lui confia le manuscrit, a été assez imprudent pour la faire voir. Que sait-on? Peut-être a-t-il été assez hardi pour vendre la copie, toute imparfaite qu'elle est, à quelque Libraire. Voilà les raisons qui ont déterminé les personnes intéressées à la gloire de M. de Campistron, à faire imprimer cette Œuvre posthume. »

L'Auteur des *Mémoires de sa Vie* nous apprend que « dans l'intervalle que lui donnoient les maux dont il étoit accablé, sur la fin de ses jours, il se mit à composer encore une Tragédie, intitulée *Juba*. » Il ne l'a point achevée, et l'on n'en connoît que le titre.

LE JALOUX DÉSABUSÉ,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES, EN VERS,

Jean Galbert
DE CAMPISTRON.



A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVIII.

lousie de Dorante est portée au plus haut point ; Célie ouvre enfin les yeux et comprend qu'elle a poussé les choses assez loin. Elle veut tout avouer à son mari et le désabuser ; mais Dorante lui épargne cette peine. Il arrive brusquement, en homme qui a pris son parti. Il dit à Clitandre, amant de sa sœur et cousin de Célie, qu'il consent que l'hymen le rende possesseur de Julie, pour ne laisser à sa femme aucun prétexte de voir du monde. Il dit à cette derniere de se préparer à partir pour la campagne. A ce discours, si peu attendu, Célie et Clitandre éclatent de rire. Dorante n'en est que plus irrité. Mais Célie prend soin d'appaiser son courroux, en lui déclarant que tout ce qui s'est passé n'a été qu'un artifice, imaginé dans le seul dessein de lui faire donner les mains au mariage qu'il est décidé à conclure. Dorante ne sait ce qu'il en doit croire et demande à Dubois, son Secrétaire et son confident, ce qu'il en pense lui-même. Dubois acheve de le désabuser, en lui disant qu'il étoit aussi du complot. Dorante se croit trop heureux d'apprendre le véritable objet de ces assemblées qui n'ont point été fatales à son honneur, et

alors il unit sans peine Julie à Clitandre, au grand contentement de toute la famille, et sur-tout de son nouveau beau-frere et de sa sœur, qui s'aimoient depuis long-tems.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
LE JALOUX DÉSABUSÉ.

« Les personnes qui suivoient le Théatre, disent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*, durent apprendre avec quelque sorte de surprise le nom de l'Auteur de cette Comédie. Non-seulement M. de Campistron avoit adopté le genre Tragique et s'y étoit extrêmement distingué ; mais, de plus, il sembloit avoir abandonné cette carriere, par un silence de dix-huit ans. Cependant, au bout de ce tems, il reparut sur la scene, sous les auspices de Thalie. Mais ce Poëte n'eut pas lieu d'être pleinement satisfait du succès de ce dernier Ouvrage, et il faut avouer qu'on ne lui rendit pas assez de justice. La Piece eut douze représentations ; mais sans attirer beaucoup de monde. »

« Cette Comédie fut reprise le 16 Novembre 1724, et eut neuf représentations, qui furent reçues avec applaudissement. Depuis cette époque, elle est du nombre de celles qu'on joue dans le cours de l'année, et que le Public goûte de plus en plus. »

« Les sieurs Le Grand, fils, La Thorilliere, Dubreuil, Armand et Poisson remplirent les rôles de Dorante, de Clitandre, d'Eraste, de Dubois et de Champagne, et les Demoiselles Lamotte, Quinault, Labatte et du Boccage remplirent ceux de Célie, de Justine, de Julie et de Babet. »

« Voici ce qui donna lieu à faire reparoître cette Piece sur la scene en 1724. Tandis que la Cour étoit à Fontainebleau, les Comédiens qui resterent à Paris n'ayant point alors de Pieces nouvelles résolurent d'en remettre d'anciennes, et *Le Jaloux désabusé* fut du nombre. Le succès qu'eut alors cette Comédie engagea l'Auteur du *Mercure*, du mois de Décembre de la même année, à en donner un extrait, dans lequel il crut devoir insérer quelques réflexions critiques. « Sans cela,

» dit-il, nos extraits seroient tout-à-fait infruc-
» tueux. Nous y ajoutons ce qu'en a pensé le Pu-
» blic, dont nous ne sommes que les échos. »

« Sans pénétrer les intentions de l'Auteur de cette Critique, observent les freres Parfaict, nous allons rapporter ses réflexions, qui nous ont paru très-judicieuses. Au reste, en restituant au Public ce qu'il peut avoir prêté au *Mercure*, nous croyons devoir y ajouter, nous, ce que l'écho peut avoir oublié de répéter. »

« Comme l'Auteur du *Mercure* ne rapporte point de jugement général sur le plan de la Piece, on doit présumer que le Public et lui l'ont trouvé assez régulier ; aussi l'est-il en effet, si l'on en excepte quelques scenes, qui ne servent qu'à remplir les vuides que la simplicité du sujet laisse dans l'Ouvrage. Nous passons donc aux remarques sur les personnages de ce Poëme dramatique. Celui de Célie est le plus vivement critiqué, et, par malheur, cette critique n'est que trop juste. »

« C'est au Lecteur, dit le *Mercure*, à juger si
» le portrait de Célie, fait par Justine, acte pre-
» mier,

» mier, n'est point celui d'une coquette. Au
» troisieme acte, continue-t-il, la coquetterie
» paroît dans tout son jour, tant en récit qu'en
» action. Dorante raconte à Dubois ce qui s'est
» passé pendant le dîner entre Célie et Eraste. Si
» ce récit nous peint une coquette des plus insi-
» gnes, l'action qui suit donne le dernier coup
» au portrait. Dorante, outré de ce qui vient de
» se passer sous ses yeux, dit des injures à Célie,
» qui, loin de faire attention qu'elle a poussé la
» chose un peu trop avant, feint de s'évanouir et
» se fait apporter un fauteuil dans lequel elle se
» jette, pour rendre la chose plus touchante....
» Le pauvre Dorante est si bien la dupe de ce
» manége qu'il demande pardon à sa femme.
» Il fait plus : il la prie, devant son rival, de
» s'aller divertir, avec lui, dans une partie de sou-
» per, à laquelle il est invité; mais il n'y va point,
» dans la peur, sans doute, d'être témoin de
» quelque scene plus cruelle encore pour lui que
» celle du dîner..... Au cinquieme acte, Célie
» ouvre enfin les yeux et comprend qu'elle en a
» trop fait pour une honnête femme, ou, du

» moins, pour une femme raisonnable. Elle veut » tout dire à son mari et le désabuser ; mais son » mari lui épargne la peine d'un aveu si judi» cieux. »

« Les remarques que le Critique fait sur les valets de cette Comédie tendent à prouver qu'ils sont presque inutiles et qu'ils servent peu à l'intrigue. Justine paroît y avoir plus de part, parce qu'on suppose qu'elle conseille Célie. A l'égard de Babet, on peut dire qu'elle n'est employée que dans trois scenes. Dans la premiere du premier acte, Justine, sous prétexte de l'instruire, expose les caracteres des principaux personnages qui doivent paroître sur la scene. Cette exposition étoit nécessaire au Spectateur, et il y a apparence que c'étoit là le seul objet du Poëte. A la seconde scene du quatrieme acte, Babet, qui semble s'ennuyer de jouer un rôle inutile, commence à agir, en achevant de rendre Dorante furieux, par un faux récit qu'elle lui fait de tout ce qui s'est passé au souper à Surene. Enfin elle reparoît à la quatrieme scene de l'acte suivant, pour écouter une déclaration d'amour

que lui fait Champagne ; ce qui, comme l'observe le Critique, est un hors d'œuvre, qui ne mérite pas d'être relevé. »

« Le rôle de Dubois est assez neuf et plaisant. On le donne pour confident à Dorante : on le fait entrer dans l'intrigue ; mais, avec sa bonne volonté, il n'opere presque rien, et Champagne y sert encore moins. Restent Julie, Clitandre, Dorante et Eraste. Nous passons sur les deux premiers qui n'ont rien d'assez singulier. Voyons la réflexion que l'Auteur du *Mercure* fait sur Eraste. « Eraste, dit-il, s'avise, au quatrième » acte, d'être amoureux de Célie. C'est un » nouvel incident auquel les Spectateurs ne s'at» tendoient point du tout. Il en fait confidence » à Justine, qui le renvoie à Célie même. Célie » reçoit cet aveu avec un sang-froid qui glace » Eraste. Elle le renvoie à des objets plus dignes » de ses soins et plus propres à y répondre. Outre » que cet amour vient un peu tard, on l'a trouvé » tout-à-fait inutile. Il y a apparence que l'Au» teur ne l'a placé dans la Piece que pour mettre » un vernis sur le caractere de Célie, qui est » assez équivoque. Mais quelque fin que l'Au-

» teur se soit proposée on n'a pas approuvé le
» chemin qu'il a pris pour y arriver. La Scene
» Françoise est trop épurée pour souffrir une
» déclaration d'amour faite à une personne
» mariée. Moliere l'a osé faire, dans *George Dan-*
» *din;* mais il n'en a pas moins blessé les bonnes
» mœurs et les bienséances théatrales. »

« Il seroit à souhaiter qu'un écho si judicieux eût voulu rapporter quelque chose, en particulier, sur Dorante, qui est le personnage dominant de la Piece. On ne peut nier qu'il ne soutienne parfaitement son caractere de jaloux, jusqu'au dénouement. »

Nous ajouterons ici au sentiment de l'Auteur du *Mercure* et des freres Parfaict, celui des Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*, qui s'expriment de cette maniere sur le *Le Jaloux désabusé*. « Ce sujet, simple et conduit avec art, présente des situations comiques et neuves au Théatre. Les inquiétudes, les défiances, les chagrins, le désespoir, les fureurs, tous les mouvemens de la jalousie y sont peints avec les couleurs les plus fortes et les plus vraies. Celui de Célie nous paroît outré. Est-il naturel qu'une épouse

aussi raisonnable inspire, de gaîté de cœur, une jalousie effrénée à un mari qu'elle aime et qui l'adore, et cela pour le forcer au mariage de sa sœur ? C'est pousser trop loin le desir d'obliger. On trouve dans cette Comédie une critique fine, délicate, judicieuse, soutenue de mille traits ingénieux. »

M. le Chevalier de Cubieres vient de donner au Théâtre François une Comédie, en trois actes, en vers, sous le titre de *La Jeune Epouse*, qui a quelques ressemblances, pour le fonds du sujet, avec *Le Jaloux désabusé*, de Campistron. C'est également, dans les deux Pieces, une jeune et jolie femme entourée d'adorateurs, qu'elle ne souffre auprès d'elle que parce que l'un d'eux la sollicite vivement de lui faire obtenir la main de la sœur de son mari, et que les autres sont de sa société ; qu'elle ne peut, sans manquer aux convenances d'usage, les éloigner d'elle, quoique véritablement leurs fadeurs continuelles la fatiguent et lui déplaisent. Tous ces gens-là excitent, dans les deux Pieces, les soupçons injustes du mari, et les deux Auteurs l'ont fait

désabuser de sa jalousie, à-peu-près, de la même maniere.

La Comédie de M. le Chevalier de Cubieres a été représentée le 4 Juillet de cette année, 1788, et imprimée, à Paris, chez Cailleau, *in*-8°., avec une Epître dédicatoire adressée à l'Académie de Dijon, dont il est Membre.

Au reste, si M. le Chevalier de Cubieres paroît avoir imité, en quelque sorte, *Le Jaloux désabusé*, de Campistron, celui-ci a sûrement profité en composant sa Piece de celle de Hauteroche, intitulée *Les apparences trompeuses*, ou *Les Maris infideles*, en un acte, en vers, jouée au Théatre François, en 1673, et imprimée, à Paris, la même année, chez Pierre Promé, *in*-12, et Hauteroche a visiblement emprunté le même fonds de la Comédie du *Gentilhomme Guespin*, ou *Le Campagnard*, aussi en un acte, en vers, de De Visé, jouée, au même Théatre, en 1670, et imprimée, à Paris, la même année, chez Barbin, même format.

LE JALOUX DÉSABUSÉ,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES, EN VERS,

DE CAMPISTRON;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 13 Décembre 1709.

PERSONNAGES.

DORANTE.

CÉLIE, son épouse.

JULIE, sœur de Dorante.

CLITANDRE, cousin de Célie, et amant de Julie.

ÉRASTE, ami de Dorante et de Clitandre.

DUBOIS, secrétaire de Dorante.

JUSTINE, suivante de Célie.

BABET, suivante de Julie.

CHAMPAGNE, valet de Clitandre.

La Scene est à Paris, dans la maison de Dorante.

LE JALOUX DÉSABUSÉ, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JUSTINE, BABET.

JUSTINE.

Vous voilà donc venue? Approchez; il est tems
Que vous preniez de moi des avis importans.

BABET.

Vraiment, c'est une grace où je n'osois prétendre!

JUSTINE.

Fort bien! Mais avant tout, commencez par m'apprendre
Votre âge et votre nom?

BABET.

Volontiers, j'y consens.
L'on m'appelle Babet: j'aurai bientôt vingt ans.

JUSTINE.

Ah! quel âge charmant! Quel pays est le vôtre ?

BABET.

Paris; et vous et moi n'en connoissons point d'autre.
Par un heureux destin je viens servir ici.

JUSTINE.

Connoissez-vous le train de cette maison-ci ?
De quel air on y vit et quel homme est Dorante ?

BABET.

Je sais qu'il a, du moins, vingt mille écus de rente;
Qu'il est homme de robe.

JUSTINE.

Et, sur ce fondement,
Peut-être pensez-vous qu'il vit obscurément,
Et que de ses pareils l'austere économie
Exerce incessamment toute sa prud'hommie ?
Qu'il excelle dans l'art de vivre à peu de frais ?
Qu'avec le jour naissant il s'enferme au Palais ?
Qu'à ce triste devoir son ame est asservie,
Et qu'à l'amour du bien il immole sa vie ?
Point du tout. C'est un homme amoureux du plaisir,
Ennemi du travail, toujours plein de loisir;
Méprisant ses égaux, et, depuis son enfance,
Nourri dans le repos, dans la magnificence,
Cherchant les Courtisans et les gens du bel air;
Imitant leur exemple, et les traitant de pair.
Il chasse, il court le cerf, est homme de campagne,
Aime le jeu, la table et le vin de Champagne;
Décide et parle haut parmi les beaux-esprits,
Impose, plaît, commande aux Belles de Paris;

D'habits tout galonnés remplit sa garde-robe,
Et n'a rien, en un mot, du métier que la robe.

BABET.

Qu'il porte rarement?

JUSTINE.

On ne le peut pas moins.
Pour sa femme Célie, à qui je rends mes soins....

BABET.

Hé bien?

JUSTINE.

Ses ennemis disent qu'elle est coquette,
Que toujours ses regards tentent quelque défaite.
Cependant, ils ont tort. Mais elle ne hait pas
La louange et l'encens qu'on donne à ses appas;
Elle s'en applaudit dans le fond de son ame:
Elle a de la vertu; mais elle est belle et femme.
Elle aime à plaisanter, à sourire, en passant:
Elle a l'accueil flatteur, le coup-d'œil caressant;
Et croit, lorsque le cœur est, en effet, fidele,
Qu'un souris, qu'un regard n'est qu'une bagatelle.

BABET.

Une femme ainsi faite est un terrible écueil!

JUSTINE.

Ah! que souvent Célie a confondu l'orgueil
De ces héros d'amour remplis de confiance!
J'en ai vu qui, flattés d'une ferme espérance
De trouver ce moment qui couronne l'amour,
Furent après six mois comme le premier jour.

BABET.

J'en suis persuadée.... Et la sœur de Dorante,

Julie, à qui le sort me donne pour suivante,
Quel est son caractere ?

JUSTINE.

Elle a de la douceur,
Des appas.

BABET.

Croyez-vous qu'elle ait donné son cœur ?
Qu'elle aime ?

JUSTINE.

En arrivant c'est vouloir trop apprendre !...
Dame !

BABET.

Beaucoup de gens m'ont parlé de Clitandre.

JUSTINE.

Qu'est-ce qu'on vous a dit ?

BABET.

Qu'il fréquentoit céans,
Et que Julie et lui s'aimoient, depuis deux ans.

JUSTINE.

Mes yeux n'ont point encor découvert ce mystere.

BABET.

Ne vous défendez pas et soyez plus sincere.
Prétendez-vous cacher leur amour à ma foi ?
Dès ce jour, l'un et l'autre auront besoin de moi.

JUSTINE.

Ah ! vous n'en êtes point à votre apprentissage !

BABET.

J'espere par vos soins d'en savoir davantage.

JUSTINE.

Vous n'en savez que trop ! Mais croyez, néanmoins,

Que Clitandre, en effet, est digne de vos soins;
Qu'il est doux, obligeant, généreux, magnifique.

BABET.

J'entends : éloquemment votre éloge s'explique!

JUSTINE.

Éraste, son ami, qui suit toujours ses pas,
Mérite aussi qu'on l'aime et qu'on en fasse cas.
Quand vous les aurez vus, ils vous plairont, sans doute....

(*Voyant que Babet paroît distraite.*)

Mais voici le grand point.... Vous rêvez?

BABET.

Non, j'écoute.

JUSTINE.

Si Dorante jamais va vous interroger;
Si, de gré, si, par force, il veut vous engager
A lui développer les secrets de Madame,
A veiller sur les pas de sa sœur, de sa femme,
Gardez-vous bien, sur tout....

BABET, *l'interrompant.*

Vaine précaution!
Le mensonge est vertu dans cette occasion.
Qui ne sait quel parti doit prendre une suivante,
Dont le premier devoir est d'être confidente?
Ce seroit dans Paris un monstre à faire peur
Qu'une qui trahiroit Madame pour Monsieur!

JUSTINE.

Pardonnez si j'ai fait un discours inutile!
A vous voir, j'ai bien cru que vous étiez habile;

Mais je ne pensois pas que ce fût à ce point !
Vous répondez à tout et ne balancez point....
Mais il est tard ; allez trouver votre maîtresse,
Et pour la bien coëffer redoublez votre adresse.

BABET.

J'y vais.

(*Elle sort.*)

SCENE II.

JUSTINE, *seule.*

QUELLE rusée !... O siecle ! ô tems ! ô mœurs !
Tremblez, hommes, tremblez ! j'approuve vos terreurs ;
La femme la plus simple a l'art de vous surprendre,
Et toujours.... Mais voici le valet de Clitandre.

SCENE III.

CHAMPAGNE, JUSTINE.

CHAMPAGNE.

BON JOUR, Justine.

JUSTINE.

Hé bien, Champagne, que dit-on ?

Ton maître est-il content de notre invention ?
En attend-il l'effet que j'ose me promettre ?

CHAMPAGNE, *tenant une Lettre à la main.*
Je ne sais. Tu pourras l'apprendre par la Lettre
Qu'il écrit à Julie. Est-il jour là-dedans ?

JUSTINE.
Non.

CHAMPAGNE, *lui donnant la Lettre.*
Tiens, tu la rendras quand il en sera tems.
A ne te point mentir, cet amour de mon maître,
Tous ses soins empressés....

JUSTINE, *l'interrompant.*
Te fatiguent, peut-être ?

CHAMPAGNE.
Tu l'as dit. Est-il rien de plus triste, en effet ?
Toujours sans aucun fruit filer l'amour parfait !

JUSTINE.
Julie aime Clitandre, et d'une ardeur fidelle.

CHAMPAGNE.
Eh ! morbleu ! s'il est vrai, que ne l'épouse-t-elle ?

JUSTINE.
Tu parles comme un sot.

CHAMPAGNE.
Grand merci ! Mais pourquoi
Le fait-elle languir sans lui donner sa foi ?

JUSTINE.
Ignores-tu qu'il faut que son frere y consente ?

CHAMPAGNE.
Elle ne fera rien sans l'aveu de Dorante ?
Je la garantis fille encore à soixante ans !

JUSTINE.

D'où vient ?

CHAMPAGNE.

Donnera-t-il quatre cent mille francs ?
On garde avec plaisir une pareille somme !
S'en dépouillera-t-il en faveur d'un autre homme,
S'il en est, comme on dit, le juste possesseur
Jusqu'au jour où l'hymen engagera sa sœur ?

JUSTINE.

Telle fut à la mort la volonté du pere.

CHAMPAGNE.

Ce pere en sentimens ne se connoissoit guere
S'il crut que, l'intérêt cédant à l'amitié,
Dorante de ses biens quitteroit la moitié !

JUSTINE.

Sans doute, à l'y forcer nous aurons de la peine.
Mais ai-je encor formé quelque entreprise vaine ?
Grace au Ciel, mes projets ont toujours réussi,
Et j'aurai le plaisir d'achever celui-ci.
Oui, j'ai juré d'unir Clitandre avec Julie ;
J'ai le secours d'Éraste et celui de Célie.
Je tiendrai ma parole, ou bien je périrai !

SCENE IV.

DUBOIS, JUSTINE, CHAMPAGNE.

DUBOIS, *dans la coulisse, à quelqu'un qu'on ne voit pas.*

QUAND Monsieur sera prêt je vous avertirai.
Voilà pour vous servir tout ce que je puis faire.

CHAMPAGNE.

Avec qui parlez-vous, Monsieur le Secrétaire?

DUBOIS.

Avec un bon Normand, qu'on met au désespoir.
Il poursuit un Arrêt, qu'il ne sauroit avoir.
J'ai honte, en vérité, de le voir tant remettre!

JUSTINE, *bas, à Champagne.*

Songe à l'entretenir: je vais rendre ta Lettre,
Et chercher la réponse.

(Elle sort.)

SCENE V.

DUBOIS, CHAMPAGNE.

DUBOIS.

A ce qu'il me paroît,
Tu t'introduis céans par un fort bon endroit!
Franc messager d'amour, tu prétends....

CHAMPAGNE, *l'interrompant.*

Qu'est-ce à dire?

DUBOIS.

Les gens de ton métier craignent peu la satyre;
Ils vantent leurs talens, au lieu de les cacher.
Va, ne te fâche point.

CHAMPAGNE.

Eh! pourquoi me fâcher?
Ma foi! Monsieur Dubois, mon métier vaut le vôtre!

DUBOIS.

Téméraire! oses-tu comparer l'un à l'autre?

CHAMPAGNE.

Je gagne plus que vous, j'en suis sûr.

DUBOIS.

Je le croi.
Un manœuvre à présent doit gagner plus que moi.

CHAMPAGNE.

D'où vient?

DUBOIS.

DUBOIS.

Notre Patron, morbleu ! ne veut rien faire.
J'attends depuis un an qu'il rapporte une affaire :
Je ne puis l'obtenir.

CHAMPAGNE.

Le travail lui fait peur ?

DUBOIS.

Non, non, je l'ai guéri de la commune erreur.
Je lui dis chaque jour : « Si vous vouliez me croire,
» Que vous auriez, Monsieur, et de bien et de gloire !
» Sans peine, sans travail, sans incommodité,
» Que vous seriez bientôt un Juge redouté !
» Perdez votre air de Cour, quittez ces cotteries,
» Où l'on ne pense rien que des badineries.
» Un air plus sérieux convient à votre état.
» La mine fait souvent le quart d'un Magistrat.
» Réformez votre habit, rendez-le plus modeste ;
» Soyez fier, grave, dur, et je réponds du reste.
» De la main du Greffier je prendrai les procès ;
» Je m'en instruirai seul, j'en ferai les extraits :
» J'aurai le soin, sur-tout, de vous les bien écrire,
» Et vous ne prendrez, vous, que celui de les lire.
» Je ne vous trompe point. Regardez Ariston ;
» On l'estime par-tout, comme un autre Caton :
» La Province le craint, la Cour le considere ;
» Cependant son mérite est dans son Secrétaire. »

CHAMPAGNE.

Que dit-il à cela ?

DUBOIS.

Rien. Il a trop de tort !

CHAMPAGNE.

Ma foi ! vous êtes mal, et je plains votre sort !

DUBOIS.

Ah ! si Monsieur son pere, hélas ! vivoit encore,
Il l'accoutumeroit au travail, qu'il abhorre.
Que Dieu donne à son ame une éternelle paix !

CHAMPAGNE.

C'étoit donc un maître homme ?

DUBOIS.

Il ne dormoit jamais.
Soigneux, entreprenant, avide, infatigable :
Je doute que le Ciel en redonne un semblable.
Le Palais retentit encor de ses exploits :
Il regagna le prix de sa Charge en six mois.

CHAMPAGNE.

Diantre !

DUBOIS.

Aussi laissa-t-il des richesses immenses ;
Et son fils les consume en de folles dépenses.
Hélas ! si le bon-homme eût prévu ce malheur,
Sur l'heure il seroit mort de rage et de douleur....
Mais ainsi va le monde.

CHAMPAGNE.

Un jour viendra, peut-être,
Où vous verrez son fils....

SCENE VI.

JUSTINE, DUBOIS, CHAMPAGNE.

JUSTINE, *à Champagne, en lui donnant un Billet.*

ADIEU. Dis à ton maître
Qu'on n'a de tous ces vers vanté que le Sonnet,
Et qu'on seroit ravi de savoir qui l'a fait.

CHAMPAGNE.

Serviteur.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

JUSTINE, DUBOIS, *se tenant d'abord à quelque distance l'un de l'autre.*

DUBOIS.

LE détour mérite qu'on le loue !
J'en attendois de vous un meilleur, je l'avoue.
C'étoient donc là des vers ? Vous moquez-vous de moi !
Il faut ou plus d'esprit, ou plus de bonne-foi !

JUSTINE, *à part.*

Je voudrois bien gagner ce maudit Secrétaire !

DUBOIS.

Que marmotez-vous là, la belle ?

JUSTINE, *à part.*

Comment faire ?

Secrétaire, Greffier, Procureur, ni Sergent,
N'ont jamais pu, dit-on, tenir contre l'argent.
Seroit-il le premier ?

DUBOIS, *à part.*

Fidelle à sa maîtresse,
Elle a cru m'abuser avec ce tour d'adresse !

JUSTINE, *à part.*

Que rumine-t-il là ?

DUBOIS, *à part.*

Ne pourrai-je jamais
Obtenir d'être admis dans leurs conseils secrets !
Que lui dire ?

JUSTINE, *à part.*

Je veux faire un coup de ma tête.

DUBOIS, *à part.*

Je sens je ne sais quoi qui m'étonne et m'arrête.

JUSTINE, *à part.*

Tout coup vaille ! parlons ; je ne puis reculer.

DUBOIS, *à part.*

Avançons : un grand cœur ne doit jamais trembler !

(*Chacun d'eux s'avance, de son côté, et ils se rencontrent nez à nez.*)

JUSTINE, *feignant d'être rêveuse.*

Ah ! pardon.

DUBOIS.

De quel trouble êtes-vous donc pressée ?

JUSTINE.

Mais vous, sur quel objet portiez-vous la pensée ?
Vous étiez, en secret, puissamment agité !
De grace, contentez ma curiosité ?

DUBOIS.

Je ne pensois qu'à vous.

JUSTINE.

A moi ?

DUBOIS.

Je vous le jure !

JUSTINE.

Je ne pensois qu'à vous aussi, je vous assure !

DUBOIS.

Quelle rencontre !

JUSTINE.

Après quelque réflexion
Sur le malheur du monde et sa confusion ;
Car vous devez savoir que j'excelle en morale ?
« Par quel ordre cruel, par quelle loi fatale,
» Me disois-je, à moi-même, est-il donc arrêté,
» Qu'on ne trouve par-tout que contrariété ?
» Pourquoi des gens sensés que le destin assemble
» Ne s'accordent-ils pas pour vivre heureux ensemble? »

DUBOIS.

Je pensois justement ce que vous avez dit.

JUSTINE.

« Par exemple, Dubois, disois-je, a de l'esprit ;
» Tout le monde connoît ses talens, sa prudence.
» S'il vouloit avec nous être d'intelligence,
» Rien ne troubleroit plus nos innocens plaisirs,
» Et l'on voudroit en vain contraindre nos desirs.

» Cependant, comme il est l'espion de Dorante,
» Que nous craignons ses yeux et sa langue piquante,
» Qu'à nous garder de lui nous travaillons toujours,
» Il empoisonne seul le bonheur de nos jours. »

DUBOIS.

Et moi, je me disois : « Se peut-il que Justine,
» Que l'on vante par-tout et que l'on croit si fine,
» Juge assez mal des gens pour ne pas présumer
» Qu'un homme tel que moi ne doit point l'alarmer ?
» Que mes soins, mes emplois, ma longue expérience
» M'ont acquis dans le monde assez de connoissance
» Pour m'avoir convaincu qu'il faut fermer les yeux,
» Et tirer le rideau sur ce qu'on voit le mieux ;
» Sur-tout lorsqu'il s'agit de la paix d'un ménage,
» Qu'on trouble, sans retour, par le plus foible ombrage! »

JUSTINE.

« Il faut que je lui parle à ce Monsieur Dubois,
» Et que je sache, au moins, s'il entend le François,
» Ai-je dit. Il se plaint qu'il demeure inutile,
» Qu'il meurt dans le loisir d'une charge stérile.
» L'emploi de Secrétaire est mince chez Monsieur ;
» Il ne tiendra qu'à lui d'en avoir un meilleur.
» Je l'en revêtirai ; j'en réponds sur mon ame :
» Il gagnera bien plus à l'être de Madame. »

DUBOIS.

« C'en est trop, ai-je dit ; changeons notre destin :
» Allons trouver Justine ; expliquons-nous, enfin.
» Faisons-lui concevoir qu'un homme de ma sorte
» Sent toujours vers le bien une ardeur qui l'emporte ;

» Que, pour en acquérir et pour la contenter,
» Il n'est aucun emploi qu'il ne veuille accepter;
» Qu'en me formant le Ciel m'inspira cette envie,
» Qui ne peut de mon cœur sortir qu'avec la vie. »

JUSTINE.

Ainsi, sans le savoir, nous nous entretenions?

DUBOIS.

Et voyez, cependant, comment nous raisonnions!

JUSTINE.

On ne peut pas plus juste! et notre intelligence
Me donne désormais une entiere espérance.
Parle; car entre nous il n'est plus de façons.
Monsieur soupçonne-t-il ce que nous lui brassons?
Est-il content de moi, de sa sœur, de sa femme?
Car tu n'ignores rien des secrets de son ame?

DUBOIS.

Oui, toujours avec moi son cœur s'est épanché;
Sur cet article seul il s'est encor caché:
Je ne sais rien.

JUSTINE.

Bon, bon!

DUBOIS.

Non, la peste me tue!
De quelques soins, pourtant, son ame est combattue,
Car depuis quelques jours il fait de grands soupirs,
Et semble avoir perdu son goût pour les plaisirs.
Mais si le mal qu'il sent redouble ses atteintes,
Il me viendra bientôt faire entendre ses plaintes:
Je n'en saurois douter.

JUSTINE.

C'est là que je l'attends;
Et, pour t'instruire à fonds de ce que je prétends,
Il faut que, dès l'instant, sans aucun artifice,
De tout votre entretien ton rapport m'éclaircisse:
Que ce qu'il aura dit je l'apprenne de toi.

DUBOIS.

Mais ne saurai-je pas pourquoi cela?

JUSTINE.

Pourquoi?
Pour choisir là-dessus la route qu'il faut prendre,
Dans le dessein d'unir Julie avec Clitandre,
Et d'obtenir l'aveu de Dorante.

DUBOIS.

Vraiment,
Si tu crois les unir par son consentement,
Tu t'abuses; jamais il n'y voudra souscrire.

JUSTINE.

Promets-moi seulement de te laisser conduire:
Le reste me regarde... Adieu... Mais, à propos,
Il est bon de te dire encore quatre mots.
Clitandre au poids de l'or veut payer tes paroles,
Et les taxe, dit-il, à quatre cents pistoles.

DUBOIS.

C'est parler comme il faut!

JUSTINE.

Sur ce pied-là, je croi
Que, sans trop me flatter, je puis compter sur toi?...
(*Lui présentant sa main.*)
Touche là: jure-moi que tu seras fidele?

DUBOIS, *lui touchant la main.*

Oui, ma foi ! Tu peux tout attendre de mon zele.

JUSTINE.

Va donc. De ton secours puissions-nous profiter !...
Toutefois, sans frayeur je ne puis te quitter.
Je crois voir sur ton front, quand je le considere,
D'un hardi scélérat le parfait caractere.
Doit-on croire aux sermens d'un homme de Palais ?

DUBOIS.

Oui, quand ce qu'il promet flatte ses intérêts.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DUBOIS, *seul.*

C'EST assez, ce me semble, estimer mes paroles
Que d'en fixer le prix à quatre cents pistoles.
Quel métier que celui de servir un amant !
On a fort peu de peine et beaucoup d'agrément !
Que ne l'ai-je suivi dès ma tendre jeunesse !
Je renonce au Palais, qui m'occupoit sans cesse ?
Je ne veux de mes jours voir Greffe, ni Procès...
Mais nos soins seront-ils suivis d'un bon succès ?
Le chagrin de Monsieur à toute heure s'augmente.
Peut-être...

SCENE II.

DORANTE, DUBOIS.

DORANTE, *à part, et paroissant rêver profondément.*

Quel effort faudra-t-il que je tente?

DUBOIS, *à part.*

Je l'entends... Qu'a-t-il dit ?... Qu'il paroît agité !

DORANTE, *à part.*

Déplorable embarras ! fatale extrêmité !
Ciel ! daigne me montrer ce qu'il faut que je fasse...
(*Soupirant amérement.*)
Hélas !

DUBOIS, *à part.*

Qu'il vient de faire une étrange grimace !
Que l'état de son cœur est bien peint dans ses yeux !...
Il ne voit rien ; il croit être seul en ces lieux.
Mais...

DORANTE, *appercevant Dubois.*

Ah ! c'est toi, Dubois ?

DUBOIS.

Oui, Monsieur, c'est moi-même.
Qui sens, je vous le jure, une douleur extrême
Quand je vous vois en proie à ces mortels ennuis !

DORANTE, *à part.*

Dois-je lui confier le désordre où je suis ?

DUBOIS.

Je n'ose pénétrer quel en est le mystere.

DORANTE, *à part.*

Oui, parlons; mon tourment se redouble à le taire.
Il est prudent, discret, ferme en mes intérets...
(*A Dubois.*)
Tu me crois donc en proie à des chagrins secrets?

DUBOIS.

Voudriez-vous, Monsieur, dissimuler encore?

DORANTE.

Non; et c'est dans mes maux tes conseils que j'implore.
Mon pere fit long-tems l'épreuve de ta foi;
Et pour me consoler je ne sache que toi.

DUBOIS, *à part.*

Que diable est tout ceci?

DORANTE.

Tu vois que ma tristesse
A changé mon humeur et m'accable, sans cesse?
Rien de ce que j'aimois ne flatte mes desirs;
Et le sort m'a donné, pour finir mes plaisirs,
Un bourreau de mes jours, un tyran de mon ame.

DUBOIS.

Quel est-il ce tyran, ou ce bourreau?

DORANTE.

Ma femme.

DUBOIS.

Votre femme, Monsieur?

DORANTE.

Tu n'en dois plus douter.
Elle me cause un mal que je ne puis dompter.
Je suis désespéré!

DUBOIS.

DUBOIS.

Vous est-elle odieuse?

DORANTE.

Ah! plût au Ciel! ma vie en seroit plus heureuse.
Mon cœur, pour mon malheur, s'en est laissé charmer,
Et je ne souffre, hélas! que pour la trop aimer!.

DUBOIS.

En seriez-vous jaloux?

DORANTE.

Jusqu'à la frénésie!

DUBOIS.

Vous, Monsieur, vous, frappé de cette fantaisie,
Vous, contre les jaloux déclaré hautement?

DORANTE.

Et c'est de-là que vient mon plus cruel tourment!
Quand j'entrai dans le monde, une pente fatale
M'entraîna dans le cours de la grande cabale.
Ceux qui la composoient m'instruisant tous les jours,
J'eus bientôt attrapé leurs airs et leurs discours.
J'occupai mon esprit de leurs vaines pensées,
Et blâmant du vieux tems les maximes sensées,
J'en plaisantois, sans cesse, et traitois de Bourgeois
Ceux qui suivoient encor les anciennes loix.
« Quel est l'homme, disois-je, en faisant l'agréable,
» Qui garde pour sa femme un amour véritable?
» C'est aux petites gens à nourrir de tels feux.
» Ah! si l'hymen jamais m'enchaîne de ses nœuds,
» Loin que l'on me reproche une pareille flamme,
» Que je voudrai de bien aux amans de ma femme!

» Que ne croirai-je point devoir à leur amour
» S'ils peuvent, loin de moi, l'amuser tout le jour ! »

DUBOIS.

Hé pourquoi teniez-vous cet imprudent langage ?

DORANTE.

Morbleu ! pour imiter les gens du haut étage,
De qui les sentimens, ou faux, ou trop outrés,
De la droite raison sont toujours égarés.
Connu sur ce pied-là, pour plaire à ma famille,
Je m'engage, j'épouse une petite fille,
De qui l'air enfantin et l'ingénuité
Ne prenoient sur mon cœur aucune autorité.
Je crus la voir toujours avec indifférence.
Malheureux ! de ses traits j'ignorois la puissance !
Sa beauté s'est accrue ; et sa possession,
Loin de me dégoûter, a fait ma passion !

DUBOIS.

Vous y voilà donc pris ?

DORANTE.

Je n'ai connu ma flamme,
Qu'aux mouvemens jaloux qui déchirent mon ame.
De ce trouble secret je me suis alarmé,
Et j'ai douté long-tems que mon cœur fût charmé.
Mais enfin j'ai senti toute mon infortune.
Je crains tous mes amis ; leur aspect m'importune.
Je n'aspirois jadis qu'à les avoir chez moi ;
Leur présence aujourd'hui m'y donne de l'effroi...
(*A part.*)
Pourquoi faut-il aussi qu'un ridicule usage
Souffre des étrangers au milieu d'un ménage ?

Sages Italiens, que vous avez raison!...
(*A Dubois.*)
Vingt fainéans sans cesse assiégent ma maison;
Ils content devant moi des douceurs à Célie:
L'un dit qu'elle a bon air, l'autre qu'elle est polie;
Celui-ci, que ses yeux sont faits pour tout charmer,
Que sa grace jamais ne se peut exprimer.
Celui-là de ses dents vante l'ordre agréable.
Enfin, tous, à l'envi, la trouvent adorable;
Et la fin d'un discours qui me perce le cœur,
Est toujours employée à louer mon bonheur!

DUBOIS.

Il est vrai, c'est ainsi que la chose se passe.

DORANTE.

Ils portent bien plus loin leur indiscrette audace!
Ils viennent la chercher au sortir de son lit.
Chacun fait là briller ses soins et son esprit.
Ce ne sont que bons mots, que jeux, que railleries,
Que signes, que coups-d'œil et que minauderies.
Ma femme reçoit tout, d'un esprit fort humain,
Et je vois quelquefois qu'on lui baise la main.

DUBOIS.

On a tort!

DORANTE.

Cependant, il faut que je l'endure,
Et le Public rira si ma bouche en murmure.
Si je montre l'ennui que mon cœur en reçoit,
Les enfans de Paris me montreront au doigt;
Et, traité de bizarre et d'époux indocile,
Je serai le sujet d'un heureux vaudeville...

(*A part.*)

Ah ! François ! qu'à bon droit les autres nations
Regardent en pitié toutes vos actions,
Et, blâmant votre esprit de mode et de cabale,
Condamnent justement votre fausse morale !

DUBOIS.

Belle réflexion !

DORANTE.

Ce n'est pas encor tout,
Et l'on mettra bientôt ma patience à bout
Si je ne vois cesser les manieres d'Éraste.
Il cajole Célie, et le fait avec faste :
Il veut que je le voie ; il paroît l'affecter.
Elle flatte ses vœux, loin de les rejetter.
Ils m'en ont convaincu... Dis-moi, que dois-je faire ?
Parlerai-je à ma femme, ou faudra-t-il me taire !
Quand je veux avec elle entamer ce discours
La honte que je sens m'en empêche toujours.
Je crains de lui montrer mon extrême foiblesse ;
J'en rougis !

DUBOIS.

Vous pensez avec délicatesse,
Et vous êtes, Monsieur, dans un étrange cas !

DORANTE.

Elle ira son chemin si je ne parle pas !

DUBOIS.

C'est sans difficulté !

DORANTE.

Si je parle, au contraire,
Et que, comme un mari ne persuade guere,

Mes leçons dans son cœur ne fassent aucun fruit,
A quelle extrêmité serai-je donc réduit ?
De souffrir un mépris si cruel pour ma flamme ?
Ou bien de maltraiter, ou de quitter ma femme ?

DUBOIS.

J'y trouve comme vous un embárras égal.
Comment donc gouverner un semblable animal ?
N'importe. Expliquez-vous, Monsieur, avec Célie.
La vertu dans son ame est si bien établie,
Je le dis, sans vouloir vous faire compliment,
Que vous n'en recevrez que du contentement.
On obtient quelquefois plus qu'on n'ose prétendre ;
Et pour gagner sa cause il faut la faire entendre.

DORANTE.

Oui, je veux m'éclaircir avec elle aujourd'hui.
C'est cacher trop long-tems ma peine et mon ennui....
C'est ici qu'elle vient sortant de sa toilette...
(*A part.*)
Donne à notre entretien la fin que je souhaite,
(*A Dubois.*)
O Ciel ! ... J'entends du bruit... Je la vois ; laisse-nous.
(*Dubois sort.*)

SCENE III.

CÉLIE, DORANTE.

DORANTE, *à part.*

Qui ne seroit trompé par ce maintien si doux ?
Croiroit-on, à la voir avec un air modeste,
Qu'au repos de mes jours elle fût si funeste !
Cependant ! Dieu le sait... Mais par où commencer ?
Je tremble...

CÉLIE, *à part.*

Mon abord semble l'embarrasser.

DORANTE, *à part.*

Qu'on épouse de soins lorsqu'on prend une femme !...
(*A Célie.*)
Poursuivons toutefois.... Allons... Bon jour, Madame.

CÉLIE.

Bon jour, Monsieur.

DORANTE, *à part.*

Il faut lui cacher mon chagrin...
(*A Célie.*)
Vous vous êtes levée aujourd'hui bien matin ?

CÉLIE.

Un moment après vous je me suis éveillée,
Et, dans le même tems, je me suis habillée.

DORANTE.

Allez-vous sortir ?

CÉLIE.

Non.

DORANTE.

Voudriez-vous donc souffrir
Que mon cœur à vos yeux ose se découvrir ?
Que tous mes sentimens puissent ici paroître ?

CÉLIE.

En pouvez-vous douter ? N'êtes-vous pas le maître ?

DORANTE.

Pendant notre entretien, souvenez-vous, au moins,
Que vous êtes l'objet de mes plus tendres soins,
Que sans cesse pour vous je soupire et je brûle !

CÉLIE, *à part.*

Quelle sera la fin d'un pareil préambule ?

DORANTE.

Non, il n'est point d'époux qui, jusques à ce jour,
Ait senti pour sa femme un si parfait amour !

CÉLIE.

Je le crois. Je vous suis tout-à-fait obligée !

DORANTE.

Mais plus dans cet amour mon ame est engagée,
Plus elle est exposée à des troubles secrets.
Quelquefois l'on se livre à d'éternels regrets
Lorsqu'altérant la paix d'un heureux mariage,
(*A part.*)
On permet... Que je joué un triste personnage !

CÉLIE.

En vérité, Monsieur, je ne vous entends point.

DORANTE.

Les gens les plus sensés s'abusent sur ce point.

On se laisse, à la fin, séduire à l'apparence,
Jusques à condamner la plus pure innocence.
Ainsi lorsqu'une femme a soin de son honneur
C'est peu que sa vertu réponde de son cœur:
Elle agit au-dehors avec tant de sagesse
Qu'elle n'y montre rien dont le Public se blesse;
Et toujours, attentive à ces soins importans,
Brave la calomnie et les discours du tems.

CÉLIE.

Avec tous ces détours que voulez-vous me dire?

DORANTE.

Ce qu'un ardent amour me découvre et m'inspire.
Vous êtes fort aimable, et je vois chaque jour
Mille gens empressés à vous faire la cour.
Ils ne vous quittent point; et leur galanterie,
Puisqu'il faut m'expliquer, passe la raillerie.
Toutes les libertés qu'ils prennent avec vous
Marquent...

CÉLIE, *l'interrompant, en riant.*

Qu'il vous sied mal de faire le jaloux!

DORANTE.

Comment?

CÉLIE, *riant.*

Vous n'avez pas de grace à le paroître!

DORANTE, *au désespoir.*

Quoi! vous ne croyez pas!...

CÉLIE, *l'interrompant, en riant.*

Non; cela ne peut être.

DORANTE.

Mais, je vous dis pourtant la pure vérité.

CÉLIE, *riant toujours.*

Vous avez trop de sens; j'ai trop peu de beauté!

DORANTE.

Je ne m'attendois pas à la plaisanterie.
Morbleu! c'en est assez pour me mettre en furie.
Madame, on ne rit point sur un pareil sujet!

CÉLIE, *avec fierté et en colere.*

Ah! c'est donc tout de bon?... Cependant, qu'ai-je fait
Qui cause, je vous prie, un soupçon qui m'offense?
Voyons?

DORANTE.

Ne sauriez-vous parler sans violence?
Car enfin mon dessein n'est pas de vous fâcher.

CÉLIE.

Mais, encor, qu'est-ce donc qu'on peut me reprocher?

DORANTE.

Les assiduités d'Éraste, de Clitandre,
De Cléon.

CÉLIE.

A vous seul vous devez vous en prendre.
Des trois les deux m'étoient tout-à-fait inconnus,
Et conduits par vous-même ils sont ici venus.

DORANTE.

Il est vrai.

CÉLIE.

Pour Clitandre il en veut à Julie,
Et le sang, dont le nœud l'un et l'autre nous lie,
Fait que, dès le berceau, nous nous aimons tous deux.

DORANTE.

Le cousin le plus proche est le plus dangereux!

En un mot, leurs discours, leurs soins et leurs manieres,
Depuis un certain tems, ne me conviennent gueres...
Ils sont toujours céans, vont vous voir dans le lit.
Est-ce, entre nous, Madame, ainsi qu'on se conduit?
Devriez-vous souffrir de semblables visites?

CÉLIE.

Mais, vous, pensez-vous bien à ce que vous me dites?
Ne vous souvient-il plus avec quelle chaleur
A d'autres sentimens vous disposiez mon cœur,
Quand, dans les premiers jours de notre mariage,
Je n'osois regarder vos amis au visage,
Et que, pour éviter leur vue et leur discours,
Seule en mon cabinet je m'enfermois toujours?...
« Madame, disiez-vous, vivez d'autre maniere :
» Vous êtes trop farouche et trop particuliere.
» Recevez autrement tous les gens que je voi,
» Et n'effarouchez point ceux qui viennent chez moi.
» Rendez à mes amis ma maison agréable ;
» Ou le séjour pour moi n'en est plus supportable. »
En me parlant ainsi vous me les ameniez.
Jusqu'à mon cabinet vous les introduisiez.
« Messieurs, ajoutiez-vous, divertissez Madame :
» Je sors ; excusez-moi. Je vous laisse ma femme... »
Sur cette confiance ils sont venus me voir.
J'ai fait ce que j'ai pu pour les bien recevoir ;
Et, pour vous obéir, j'ai suivi vos maximes.
Si vous vous en plaignez, Monsieur, ce sont vos crimes.

DORANTE, *à part.*

Avec quelle froideur elle voit mon chagrin ! ...
(*A Célie.*)
Madame, j'avois tort. Je le sais; mais enfin
En faut-il moins calmer la douleur qui me presse ?
Écartez ces objets de qui l'aspect me blesse.

CÉLIE.

Mariez votre sœur; c'en est un sûr moyen.
Clitandre l'aime : il a du mérite et du bien.
Pressez leur union. Bientôt cet hyménée
Dispersera les gens dont votre ame est gênée.
Julie est riche et belle : ils veulent l'épouser.
Croyez-moi.

DORANTE.

Ce moyen se peut-il proposer ?
Et ne voyez-vous pas, par l'hymen de Julie,
D'un fort gros revenu ma maison affoiblie ?
Différons ce malheur, gagnons encor du tems.
Que je vous doive enfin le repos que j'attends.
Chassez ces étourdis qui...

CÉLIE, *l'interrompant.*

Chassez-les, vous-même.

DORANTE.

Moi ?

CÉLIE.

Sans doute. D'où vient cette surprise extrême ?

DORANTE.

Moi ! je leur montrerois qu'ils m'ont rendu jaloux ?

CÉLIE.

Eh ! bien donc, j'aurai soin de leur parler pour vous.

DORANTE.

Je ne puis que louer un si prompt sacrifice !

CÉLIE.

Eh ! quoi, ne faut-il pas que je vous obéisse ?

DORANTE.

Oui, mais on ne fait pas toujours ce que l'on doit...
Rien ne vaut le plaisir que mon ame reçoit !

CÉLIE.

Non, non, ne doutez point que je ne vous délivre
De tous ces importuns attachés à me suivre.

DORANTE.

Bon !

CÉLIE.

Je les instruirai de vos intentions.

DORANTE.

Comment ?

CÉLIE.

Ils apprendront vos résolutions.
Je leur déclarerai quel est votre scrupule.

DORANTE.

Vous voulez me charger d'un pareil ridicule?
C'est tout ce que je crains !

CÉLIE.

Comment faire autrement ?

DORANTE.

Prendre sur vous l'éclat de leur bannissement,
Les fuir, les dégoûter, enfin, sans me commettre.

CÉLIE.

Pour cela, c'est un point que je ne puis promettre.

DORANTE.

DORANTE.

D'où vient?

CÉLIE.

Je ne veux point qu'on reproche à mon cœur
L'impertinent défaut d'une bizarre humeur.
Je ne veux point passer pour une extravagante.
J'estime ces Messieurs, et j'en suis trop contente.
Leur entretien me plaît; je les ai bien reçus.
Je ne me saurois pas démentir là-dessus.

DORANTE.

Vous ne le ferez point?

CÉLIE.

Non, je vous le proteste!

DORANTE.

Madame...

CÉLIE, *l'interrompant.*

Hé bien, Monsieur?

DORANTE.

Voyez!

CÉLIE.

Je vois, de reste!

Qu'est-ce?

DORANTE.

Ah! j'ai mal connu votre perfide cœur!
Morbleu!

CÉLIE.

C'est donc ainsi qu'on m'outrage, Monsieur?
Allez... loin de me faire une pareille offense,
Ne devriez-vous pas louer ma complaisance?

Mais, malgré tout cela, je ferai mon devoir :
Comptez que ces Messieurs ne viendront plus me voir..
(Appercevant venir Eraste et Clitandre.)
Les voici... Je leur vais expliquer ce mystere,
Leur dire que vous seul...

DORANTE, *l'interrompant.*

O Ciel ! qu'allez-vous faire ?
Madame, gardez-vous de leur parler de moi.

CÉLIE.

Non, ne m'arrêtez point ; je le veux, je le doi.

DORANTE.

De mon ressentiment vous avez tout à craindre
Si vous parlez.

CÉLIE, *le regardant avec tendresse.*

Eh ! bien, il faut donc me contraindre.
Pour vous plaire, Monsieur, que ne ferois-je pas ?

DORANTE, *à part.*

La traîtresse !

SCENE IV.

ÉRASTE, CLITANDRE, JUSTINE, DORANTE, CÉLIE.

ÉRASTE, *à Dorante, en l'embrassant.*

Chez toi nous courons à grands pas.
Notre ami, l'on ne peut, en quelque part qu'on aille,
Trouver pour le commerce un homme qui te vaille!
Clitandre te dira qu'hier, en vingt endroits,
On loua ta maison d'une commune voix.
Ce n'est qu'ici qu'on goûte un plaisir véritable!

CLITANDRE, *à Dorante.*

Il n'est point dans Paris de lieu plus agréable!

CÉLIE.

Vous nous flattez, Messieurs!

CLITANDRE.

Non, Madame.

ÉRASTE.

Pour moi,
Quand je vous parle ainsi c'est de fort bonne-foi!

DORANTE.

Je vous suis obligé!

ÉRASTE, *lui frappant sur l'épaule.*

Mon ami, tu sais vivre.

Dans le monde tu sais le parti qu'il faut suivre ?...
Je viens de chez Damon.

CLITANDRE.

L'impertinent jaloux !

ÉRASTE, *à Dorante.*

J'ai manqué, je l'avoue, à me mettre en courroux !
Il ne sauroit souffrir qu'on regarde sa femme.
Tous les soins qu'on lui rend le percent jusqu'à l'ame !

JUSTINE.

Le fat !

ÉRASTE.

J'ai pris plaisir à le faire enrager !

JUSTINE.

Que c'est bien fait !

CÉLIE, *à Eraste, en regardant tendrement Dorante.*

Pourquoi ne le pas ménager ?
Il faut avoir pitié du mal qui le dévore !

ÉRASTE.

Il faut, quand on le peut, le redoubler encore !...
(*A Dorante.*)
Je gage que Dorante est de mon sentiment !...
(*Le tirant par le bras.*)
Parle. Ne doit-on pas le faire ?

DORANTE, *avec embarras.*

Assurément....
(*A part.*)
Ciel !

CLITANDRE.

Un mari jaloux est une sotte bête !

DORANTE, *à part.*

J'enrage !

ÉRASTE, *riant.*

Lorsqu'il a ses visions en tête,
Et que l'on est témoin des chagrins qu'il ressent,
C'est de tous les objets le plus divertissant !

DORANTE, *à part.*

Je crêve !

CÉLIE, *à Eraste, en riant.*

Il est certain qu'il donne bien à rire !

DORANTE, *à part.*

La coquine! elle pense à mon secret martyre,
Et rit de tous les maux qu'elle me fait souffrir !

CÉLIE, *à Eraste.*

Mais, Éraste, un jaloux ne peut-il se guérir ?

ÉRASTE.

Oh ! non, la jalousie est un mal incurable,
Et, sans doute, de tous le plus insupportable !

JUSTINE.

Que vous le peignez bien !

DORANTE, *à part.*

Je n'y puis plus tenir !...

(*A Eraste et à Clitandre.*)

Serviteur !

ÉRASTE.

Quoi ! tu sors ?

DORANTE.

Non : je vais revenir.

(*Il s'en va.*)

SCENE V.

CÉLIE, ÉRASTE, CLITANDRE, JUSTINE.

ÉRASTE, *à Célie.*

Où court-il ?... Que penser de cette promptitude ?

CLITANDRE, *à Célie.*

Il m'a paru frappé de quelque inquiétude.

JUSTINE, *à Célie.*

Madame, vous riez ?

CLITANDRE, *à Célie.*

De grace ! expliquez-vous ?

CÉLIE.

Enfin, nous le tenons.

ÉRASTE.

Comment ?

CÉLIE.

Il est jaloux !

Bien loin de pénétrer nos secrets artifices,
Il croit que tous vos soins sont des vrais sacrifices;
Qu'Éraste, que Cléon m'aiment, de bonne foi.
Tout ce qu'il voit enfin lui donne de l'effroi.
Il vient de me montrer les transports de son ame,
Ses soupçons, ses terreurs, son trouble...

JUSTINE, *l'interrompant.*

Hé bien, Madame,
Mes conseils sont-ils bons ? en doit-on faire cas ?

CÉLIE.

Assurément !

JUSTINE.

Allons, ne nous relâchons pas.
Travaillons ; redoublons la soupçonneuse crainte
Dont Monsieur votre époux a déja l'ame atteinte.
Qu'Éraste, sur vos pas attaché chaque jour,
Lui fasse voir pour vous un violent amour.
Paroissez avec lui toujours d'intelligence ;
Employez de vos yeux l'éloquente science.
Soutenez que tous ceux dont Dorante est jaloux
Viennent chercher ici sa sœur, et non pas vous ;
Qu'elle seule est l'objet de leur galanterie,
Et que, pour la chasser, il faut qu'il la marie.
Je garantis dans peu Clitandre satisfait.

CLITANDRE, *à Célie.*

Oui, sans doute, nos soins auront un prompt effet.
Madame, que j'aurai des graces à vous rendre !
Mon sort est en vos mains, mon bonheur...

CÉLIE, *l'interrompant.*

Mais, Clitandre,
L'amitié, que le sang a formée entre nous,
Me fait bien hasarder pour Julie et pour vous !
Car, sans être perfide, enfin, ni criminelle,
Je cause à mon époux une peine mortelle.
Me pardonnera-t-il son trouble, sa douleur ?

JUSTINE.

N'est-il pas trop heureux de n'avoir que la peur ?
Ah ! combien de maris, de la plus haute classe,
Pour les mêmes terreurs voudroient être à sa place !

Quelle sera sa joie au moment qu'il sera
Hautement détrompé sur les soupçons qu'il a ?
Enfin ne doit-on pas punir son avarice,
Et de son procédé corriger l'injustice,
Quand pour jouir d'un bien qui revient à sa sœur
Il empêche un hymen qui feroit son bonheur ?

CÉLIE.

C'est trop !

CLITANDRE.

Trahirez-vous le beau feu qui me brûle ?
Hé d'où peut aujourd'hui vous venir ce scrupule ?
Votre mere et Damis, l'oncle de votre époux,
Dans ce juste dessein sont d'accord avec nous.
Tout parle en ma faveur, et tout contre Dorante !

CÉLIE.

Je crains de l'offenser; mon devoir m'épouvante!
Je tremble à tout moment !

CLITANDRE.

Vous me désespérez !
Prenez pitié des maux qui me sont préparés,
Madame; je mourrai si votre bonté cesse !

CÉLIE.

Eh ! bien, jusqu'à la fin servons votre tendresse...
Allons trouver Julie et lui faire savoir
Que tout semble aujourd'hui répondre à mon espoir.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, JULIE, BABET.

CLITANDRE.

ENFIN, belle Julie, un destin favorable
Se prépare à finir le tourment qui m'accable.
Pour calmer ses soupçons, pour les écarter tous,
Dorante permettra que je sois votre époux.
Quels transports dans mon cœur l'espérance fait naître!
Je ne puis les régler.

JULIE.

Vous vous flattez, peut-être.
L'intérêt pour mon frere est un motif puissant!

CLITANDRE.

Le soin de son repos est encor plus pressant.
Il ne soutiendra point une si rude atteinte.
Madame, espérons tout.

JULIE.

L'amour cause ma crainte.
Pardonnez-la, Clitandre, à mon cœur agité:
J'aime trop pour sentir quelque tranquillité.

CLITANDRE.

Que ne vous dois-je pas après ce témoignage !
A quels soins désormais ce doux aveu m'engage !

JULIE.

Soyez tendre et constant, vous ne me devrez rien :
La constance et l'amour vous acquitteront bien.

BABET.

J'entènds quelqu'un venir.

JULIE.

Seroit-ce point mon frere ?

BABET.

Je ne sais.

JULIE.

Voyez donc.

BABET, *voyant paroître Dubois.*

Non, c'est son Secrétaire.

SCENE II.

DUBOIS, JULIE, CLITANDRE, BABET.

DUBOIS, *à Clitandre.*

Éloignez-vous d'ici, Monsieur vous surprendroit.
Il me suit, et viendra, sans doute, en cet endroit.
Il n'est pas à propos qu'il vous rencontre ensemble.

JULIE, *à Clitandre.*

Allez donc.

(*Clitandre sort.*)

SCENE III.

JULIE, BABET, DUBOIS.

DUBOIS, *à Julie.*

Je commence assez bien, ce me semble?
Et pour être apprentif au métier que je fais
J'y suis grec et rompu quasi comme au Palais.

JULIE.

Vous nous servez fort bien!

DUBOIS.

Quand je vous rends service
Je défends l'innocence et soutiens la justice;
Car, enfin, n'est-ce pas un énorme attentat
De vous faire observer un triste célibat?

JULIE.

Vous êtes fou, je crois!

DUBOIS.

Je suis sage, au contraire,
De vouloir vous venger de votre injuste frere.
Nous en aurons raison, dans peu de tems, je croi.

JULIE.

Tout de bon?

DUBOIS.

(*Voyant entrer Dorante.*)
J'en suis sûr... Mais il vient... Laissez-moi.
(*Julie sort, avec Babet.*)

SCENE IV.

DORANTE, DUBOIS.

DORANTE.

Je n'en puis plus, je souffre une peine effroyable,
Dubois !

DUBOIS.

D'où venez-vous, Monsieur ?

DORANTE.

Je sors de table.
Je viens de la quitter sans avoir rien mangé.

DUBOIS.

Vous trouveriez-vous mal ?

DORANTE.

Je suis pis qu'enragé !
Ma femme m'assassine et met tout en usage
Pour me faire crever, de dépit et de rage !

DUBOIS.

Comment ?

DORANTE.

Je n'ai rien pu gagner sur son esprit :
Elle m'a chicané sur tout ce que j'ai dit ;
Et, s'armant d'artifice, ou de plaisanterie,
N'a traité mes chagrins que de bizarrerie !

DUBOIS.

Diantre !

DORANTE.

DORANTE.

Notre entretien a très-mal réussi !

DUBOIS.

Tant pis !... Mais cependant que faire à tout ceci ?

DORANTE.

Que sais-je ? Ma raison ne me sert plus de guide.
Non, je ne vis jamais une ame plus perfide !
Pendant tout le dîner, que n'a-t-elle point fait ?
Jamais de faire éclat je n'eus tant de sujet !

DUBOIS, *à part.*

(*A Dorante.*)

Tant mieux !... La perfidie est donc considérable ?

DORANTE.

Job se seroit donné cinquante fois au diable !
A moins que de le voir, je n'aurois jamais cru,
Ni même imaginé ce qui m'en a paru ;
Et c'est un de ces faits dont la raison troublée
Pour en pouvoir douter voudroit être aveuglée.
Tout ce qu'une coquette a jamais pratiqué
Lorsqu'elle veut surprendre un cœur qu'elle a manqué,
Soins de plaire affectés, souris, agaceries,
Discours flatteurs, regards, gestes et lorgneries,
Ma femme devant moi vient de le répéter,
Pour engager Éraste, ou bien pour le flatter.

DUBOIS.

Devant vous ?

DORANTE.

A ma barbe, avec une impudence
A lasser d'un martyr toute la patience.

Moins timide qu'Éraste, elle l'embarrassoit,
Et je l'ai vu rougir quand elle le pressoit.

DUBOIS.

Mais, vous, que faisiez-vous pendant ce badinage?

DORANTE.

Je murmurois, tout bas, en dévorant ma rage!
Enfin, puisqu'avec toi je puis trancher le mot,
Je faisois justement la figure d'un sot.

DUBOIS.

Cela n'est pas plaisant!

DORANTE.

J'en suis inconsolable.
J'ai manqué trente fois a renverser la table.
Pour punir l'infidelle et pour me contenter
S'il m'eût été permis de la bien souffletter,
Quelle eût été ma joie!

DUBOIS.

Ah! c'en est trop.

DORANTE.

Ma bile
M'inspiroit cet éclat, flatteur autant qu'utile.
Les mains me démangeoient.... Mais j'ai craint les brocards
Qu'on m'auroit aussi-tôt jetté, de toutes parts....
(*A part.*)
Que vous êtes heureux, vous, en qui la nature
Agit sans aucun art et regne toute pure;
Qui, bravant le Public et le qu'en dira-t-on,
Expliquez vos chagrins à bons coups de bâton,
Et que l'usage, enfin, sans crainte d'aucun blâme,

Autorisa toujours à battre votre femme !
Gens du peuple, artisans, porte-faix et vilains,
Vous, de qui la vengeance est toujours dans vos mains !

DUBOIS.

Parlez-vous tout de bon ?

DORANTE.

Oui, le diable m'emporte !
On se soulage, au moins, en usant de la sorte.

DUBOIS.

Vous vous moquez, je pense, avec de tels propos ?

DORANTE.

Que ne puis-je à ce prix assurer mon repos !....
Mais que dois-je résoudre en cet état funeste ?
Prenons, sans balancer, le parti qui me reste.
Courons chez mon beau-pere ; allons me plaindre à lui.

DUBOIS.

Eh ! croyez-vous par-là soulager votre ennui ?
Ah ! gardez-vous sur-tout de vous plaindre à son pere
Des chagrins que vous cause une femme légere !
Il vous condamnera, s'il est homme d'esprit ;
Et vous n'emporterez que honte et que dépit.
Que gagne Licidas en suivant cette route ?
Il soupire, il se plaint ; personne ne l'écoute.
Il entend publier son histoire en cent lieux.
Que d'exemples, enfin, sont présens à vos yeux !
Acaste hautement dit sa femme infidelle.
Après ce grand éclat il demeure avec elle.
Arcas fait le désordre, et, passant plus avant,
Il menace la sienne et l'enferme au Couvent ;
Mais bientôt, à l'insçu de toute sa famille,

Il va, pour la revoir, sangloter à la grille.
D'abord elle résiste et feint d'être en courroux ;
Elle se rend enfin aux pleurs de son époux,
Et rapporte chez lui, pour venger son absence,
L'orgueil, la tyrannie et l'extrême licence.
Valere par la sienne offensé chaque jour,
Differe à la punir par un excès d'amour,
Et, lorsqu'il ne peut plus soutenir sa conduite,
La rend à ses parens, et la reprend ensuite.
A ces piéges honteux il faut vous dérober :
Le plus sage s'aveugle et s'y laisse tomber.
Il n'est pour s'en parer qu'un moyen salutaire.

DORANTE.

Quel est-il ce moyen ?

DUBOIS.

Endurer et vous taire.

DORANTE.

Quoi ! ma femme aura droit de me faire enrager,
Et je n'oserai, moi, parler, ni me venger ?

DUBOIS.

De son sexe, Monsieur, c'est le grand privilége !

DORANTE.

Je le casse, morbleu ! Sans cela, que ferai-je ?
Entre ma femme et moi les droits seront égaux.

SCENE V.

CÉLIE, DORANTE, DUBOIS.

CÉLIE, *à Dorante, avec un ton agréable.*

Voulez-vous bien, Monsieur, me prêter vos chevaux?
On vient de m'avertir qu'un des miens est malade,
Et je ne voudrois pas perdre la promenade.
On nous donne à Surêne un excellent soupé!

DUBOIS, *à part.*

Ceci sera plaisant, ou je suis fort trompé!

CÉLIE, *à Dorante.*

Vous ne me dites rien?

DORANTE.

Que pourrois-je vous dire.
Dans la rage où je suis, perfide?

CÉLIE.

Est-ce pour rire?

DORANTE.

Non; c'est du meilleur sens dont je parlai jamais....
Je ne vous flatte point: craignez-moi désormais....
Vous perdez, sans retour, toute ma confiance.

CÉLIE.

Comment?

DORANTE.

N'attendez plus aucune complaisance.

Comme vous me forcez à vous mésestimer,
Je ferai mes efforts pour ne vous plus aimer!

CÉLIE, *à Dubois.*

A-t-il perdu l'esprit?

DORANTE.

Je le perdis, Madame,
Lorsque je m'avisai de vous prendre pour femme;
Lorsque je vous aimai!

CÉLIE.

Quels transports! quel courroux!
Quels noms injurieux!

DORANTE.

Ils sont encor trop doux!
Plus mon amour pour vous avoit de violence,
Plus cet amour trahi m'excite à la vengeance.
Rendez grace aux égards qui peuvent m'arrêter
Quand mon ressentiment est tout près d'éclater!
Sans cela...

CÉLIE.

Ciel! qu'entends-je?

DORANTE.

Allez, coquette insigne!
Ce que je viens de voir vous a rendue indigne
De l'estime et du cœur d'un mari tel que moi!
Vous aimez donc Éraste et me manquez de foi?

CÉLIE.

Je l'aime, moi?

DORANTE.

Comment voulez-vous que j'en doute?

J'ai vu les soins honteux que cette ardeur vous coûte...

(*A part.*)

Ventrebleu ! que ne puis-je...

CÉLIE, *l'interrompant.*

Ah ! quel emportement !...

(*A Dubois.*)

Qu'on me donne un fauteuil, Dubois, et promptement.

Je me meurs! ...

(*Dubois avance un fauteuil et Célie tombe dedans, en feignant de s'évanouir.*)

DUBOIS.

Modérez le trouble de votre ame...

Reprenez donc vos sens... M'entendez-vous, Madame?

Hélas ! que votre état m'inspire de frayeur ! ...,

(*A Dorante.*)

Elle ne répond point.... Vous avez tort, Monsieur...

(*A part.*)

Fort bien ! l'on ne peut mieux jouer son personnage...

(*A Dorante.*)

Madame n'en peut plus, et voilà votre ouvrage...

DORANTE.

Il est vrai, je l'avoue, et vois, en ce moment,

Les funestes effets de mon emportement ;

Et quand je la regarde.... ah ! Dubois, qu'elle est belle

Je sens que, malgré moi, mon cœur vole vers elle...

(*A Célie, en se jetant à ses pieds.*)

Madame, ouvrez les yeux et voyez votre époux,

Soumis et repentant, embrasser vos genoux !

CÉLIE, *ouvrant les yeux et les refermant aussi-tôt, en feignant de retomber dans son évanouissement à la vue de Dorante.*

Ah ! quel objet !... Faut-il revenir à la vie
Pour revoir l'ennemi qui me l'avoit ravie ?

DORANTE, *avec tendresse.*

Je suis votre ennemi ?

CÉLIE, *avec dédain.*

De grace, laissez-moi !

DORANTE.

Ah ! ne m'imposez pas cette barbare loi.
Je ne puis obéir !

CÉLIE.

Que je suis malheureuse !
Qu'aux cœurs tels que le mien la honte est doulou-
reuse !

DORANTE.

Madame, au nom du Ciel, modérez ce courroux :
Voyez mon désespoir !

(Il se releve en voyant entrer Justine.)

SCENE VI.

JUSTINE, DORANTE, CÉLIE, DUBOIS.

JUSTINE, *à Célie.*

Hé ! bien, partirons-nous,
Madame ? Profitez de la belle journée :
On vous attend.... Mais, Ciel ! que je suis étonnée !
Que dois-je présumer de ce silence affreux ?
Monsieur est interdit, et vous pleurez, tous deux ?

CÉLIE.

Justine ?

JUSTINE.

Hé bien, Madame ?

CÉLIE.

Ah ! que ne suis-je morte,
Avant que de me voir outrager de la sorte !

JUSTINE, *bas, à Dorante.*

Qu'avez-vous fait, Monsieur ? Vous aurez tout gâté ?

DORANTE, *bas.*

Par un excès d'amour je me suis emporté !

JUSTINE, *bas.*

Vous ?

DORANTE, *bas.*

Je ne saurois plus te cacher ma foiblesse.
Je suis plein de soupçons, de crainte et de tendresse.
J'ai pris, dans ce désordre, un violent parti.

JUSTINE, *bas, à Dubois.*

Ah! Dubois!

DUBOIS, *bas.*

Il est vrai, Monsieur s'est démenti.

CÉLIE.

Me menacer! montrer une fureur extrême!
Contre moi; la douceur et l'innocence même!

JUSTINE, *à part.*

Gagnons sa confiance, excusons ses transports....
(*A Célie.*)
Vous devez pardonner, Madame, à ses remords.
Il vous aime, une fois?

DORANTE.

Je l'adore!

JUSTINE, *à Célie.*

Sa flamme
A produit contre vous ces troubles dans son ame.
Loin d'être injurieux, ils ne sont qu'obligeans.

CÉLIE.

En use-t-on ainsi quand on aime les gens?

JUSTINE.

Oui, l'amour le plus tendre a souvent du caprice.

CÉLIE.

Le véritable amour abhorre l'injustice!

JUSTINE.

Il faut plus d'indulgence entre gens mariés,
Madame, ou chaque jour vous vous étrangleriez.
C'est la premiere loi que le contrat impose
De savoir, tour-à-tour, se passer quelque chose.

DUBOIS, *à Célie.*

C'est connoître le monde, et Justine a raison.

JUSTINE, *à Célie et à Dorante.*

Ce n'est qu'ainsi qu'on met la paix dans la maison;
Autrement la discorde y regne en souveraine....
On vient.... Gardez, tous deux, que l'on ne vous surprenne!

SCENE VII.

ÉRASTE, DORANTE, CÉLIE, JUSTINE, DUBOIS.

ÉRASTE, *à Célie.*

Madame, tout est prêt.

CÉLIE.

Je ne veux plus sortir.

ÉRASTE.

Vous plaisantez, sans doute?

DORANTE, *à Célie.*

Allez vous divertir,
Madame.

CÉLIE.

Vous savez que je suis trop malade?

DORANTE.

C'est un remede sûr qu'un tour de promenade.

CÉLIE.

Je n'en ai pas la force.

JUSTINE.

Elle vous reviendra....

(*A Dorante.*)
Elle fera, Monsieur, tout ce qu'il vous plaira.
J'en réponds.

CÉLIE.

Allons donc, il faut vous satisfaire.

ÉRASTE, *à Dorante.*

Veux-tu venir ?

DORANTE.

Moi ? non.

ERASTE.

As-tu quelqu'autre affaire ?

DORANTE, *affectant un air gai.*

Peut-être.

CÉLIE.

Il trouve ailleurs des plaisirs plus touchans.
Il nous méprise.

DORANTE, *à part.*

(*A Célie.*)

O Ciel !... Chacun cherche ses gens,
Madame ; vous allez où vous serez contente,
Et moi de même.

CÉLIE.

Adieu, Monsieur.

ÉRASTE, *à Dorante.*

Adieu, Dorante.

DORANTE.

Adieu.

(*Célie et Eraste sortent.*)

SCENE VIII.

SCENE VIII.

DORANTE, JUSTINE, DUBOIS.

DORANTE, *à part.*

Que de contrainte et d'affectation!
Qu'il est dur de forcer son inclination !
Je feins de plaisanter quand j'enrage, dans l'ame,
Et je crains de déplaire à l'amant de ma femme !...
C'en est trop, et s'il faut livrer tant de combats,
Je sens bien que mon cœur n'y résistera pas !
(*Il s'en va.*)

DUBOIS, *voulant le suivre.*

Vous suivrai-je, Monsieur ?

DORANTE.

Non.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

DUBOIS, JUSTINE.

JUSTINE, *regardant Dorante qui s'enfuit.*

Je ne sais que dire:
Est ce ce bon esprit que tout le monde admire ?
Ce tranquille mari, ce plaisant dangereux ?...

Qu'un galant homme est sot, quand il est amoureux !
Comme nous le menons !

DUBOIS.

Il n'en peut plus, je gage.

JUSTINE.

N'as-tu pas vu son trouble écrit sur son visage ?
Sa raison va céder à son premier transport.
Encore un nouveau trait, et le bon-homme est mort.

DUBOIS.

Je lui veux, comme on dit, donner le coup de grace !

JUSTINE.

Donne. Par quelle main que la chose se fasse,
Il n'importe. Achevons de lui percer le cœur;
Et nous le contraindrons à marier sa sœur.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, *seul.*

JE sens, quoi que je fasse, une peine secrette.
Malgré tous mes efforts, mon ame est inquiette.
De mes tristes soupçons sans relâche agité,
Je voudrois de mon sort savoir la vérité.
Je la cherche et la crains. Cependant, il n'importe;
L'ardeur de m'éclaircir est toujours la plus forte.
J'attends ici Babet, à qui je veux parler:
Elle me paroît propre à me tout révéler.
Elle est jeune, sans art et sans expérience;
Par elle j'apprendrai... La voici qui s'avance.

SCENE II.

BABET, DORANTE.

BABET, *à part.*

JE vais le régaler d'un plat de mon métier,
Et comme un ennemi le traiter, sans quartier!
Il se repentira de l'essai qu'il veut faire!

DORANTE, *à part.*

Ne vaudroit-il pas mieux ignorer ce mystere ? ...
Non, cela ne se peut.

BABET.

Que vous plaît-il, Monsieur ?

DORANTE.

Babet, je suis ravi que vous serviez ma sœur.
J'ai toujours protégé toute votre famille,
Et vous êtes, dit-on, une fort bonne fille,
Sage, de bonnes mœurs, et d'un esprit fort doux :
Aussi je veux bientôt faire beaucoup pour vous ;
Et sans vous laisser perdre un jour d'un si bel âge,
Fixer votre bonheur par un bon mariage.

BABET.

Vous vous moquez, Monsieur ? Cela n'est pas pressé !

DORANTE.

Un pareil jour jamais ne fut trop avancé !

BABET

Vous pouvez de ce soin vous épargner la peine.

DORANTE.

Suffit. D'où venez-vous de souper ?

BABET.

De Surêne.

DORANTE.

S'est-on bien diverti ?

BABET.

Fort bien, assurément !

DORANTE.

Et l'on s'est promené long-tems, apparemment ?

BABET.

Oui, fort long-tems.

DORANTE.

Clitandre entretenoit Julie?

BABET.

Toujours; tandis qu'Éraste étoit avec Célie.

DORANTE, *à part.*

Ah!...

BABET.

Nous les avons vus marcher de tous côtés.
Ensuite dans le bois ils se sont écartés.
Nous n'avons point ouï ce qu'ils pouvoient se dire;
Mais, presqu'à tous momens, nous les entendions rire.

DORANTE, *à part.*

J'enrage, je l'avoue!

BABET.

Enfin on a servi.
Chacun pour se placer s'empressoit, à l'envi.
Tous vouloient être assis à côté de Madame.

DORANTE.

C'étoit beaucoup d'honneur qu'ils faisoient à ma femme!

BABET.

Elle, sans s'émouvoir, suivant toujours son train,
A pris obligeamment Éraste par la main,
Et l'a mis auprès d'elle.

DORANTE, *à part.*

Ah! quelle circonstance!...

(*A Babet.*)

Et tout après, sans doute, est allé d'importance?

BABET.

Jamais on n'a soupé plus agréablement !
Éraste, en vérité, sait agir galamment :
Il le faut avouer ; et les fêtes qu'il donne
Ont un air de bon goût, que n'attrape personne !

DORANTE.

Oui, c'est un connoisseur !

BABET.

Tout étoit délicat,
Et l'on s'est récrié vingt fois sur chaque plat.
Le fruit délicieux. Pour comble de surprise,
Il a joint à la chere une Musique exquise ;
La fleur de l'Opera !

DORANTE, *d'un air contraint.*

Vous ne m'étonnez pas !

BABET.

On a fort plaisanté pendant tout le repas.

DORANTE.

Sur quoi ?

BABET.

Sur les maris, sur tous leurs ridicules.
On a parlé des bons, des fâcheux, des crédules,
Des jaloux, tous, enfin, ont été sur les rangs,
Et Madame en a fait cent contes différens.

DORANTE.

Fort bien !

BABET.

L'on a passé trois heures de la sorte.

DORANTE, *à part.*

Je crêve, et ma douleur ne fut jamais si forte !...
(*A Babet.*)
Ensuite ?

BABET.

Il a fallu revenir à Paris.

DORANTE, *à part.*

Je me passerois bien d'en avoir tant appris !

BABET, *lui voyant un air soucieux.*

Mais, qu'avez-vous, Monsieur ? Seriez-vous en colere ?
Ce que je vous ai dit pourroit-il vous déplaire ?

DORANTE.

Non.

BABET.

Seriez-vous aussi comme certains époux
Qu'un mot trouble, qu'un rien met d'abord en courroux ?
Qui, des moindres plaisirs perpétuels critiques,
Sont toujours dévorés de chagrins domestiques ?

DORANTE.

Au contraire ; je n'ai jamais tant de plaisir
Que de voir profiter d'un honnête loisir.
J'en fais ma seule étude et j'y porte les autres.

BABET.

Leurs divertissemens alterent bien les vôtres !
Ne feignez plus, Monsieur : je le vois clairement,
Je vous ai chagriné ; mais c'est innocemment.
Pardonnez donc ma faute à mon peu de lumiere ;
Ma langue une autre fois sera plus réguliere.

DORANTE.

Vous me connoissez mal : allez, ne craignez rien....
(*A part.*)
Ah ! que n'ai-je évité ce funeste entretien !

BABET.

Éloignez-vous, Monsieur, ou bien je suis perdue!
Justine, que je vois, peut m'avoir entendue :
On me soupçonnera ; précipitez vos pas...
Fuyez.... Qu'attendez-vous !

DORANTE.

Je me retire, hélas !
(*Il sort.*)

SCENE III.

BABET, *seule.*

JE suis, pour cette fois, contente de moi-même ;
Mon récit a rendu sa jalousie extrême.
S'il y revient encor je le traiterai mieux !

SCENE IV.

JUSTINE, BABET.

BABET.

MA foi ! tout à propos vous venez en ces lieux.
Peste soit des jaloux et de la jalousie !

JUSTINE.

Les hommes sont sujets à cette fantaisie.
Ils ont beau le cacher dans le fond de leur cœur ;
Ce mal les tient toujours. Par exemple, Monsieur...
Mais, qu'en avez-vous fait ?

BABET.

Ce que j'en devois faire;
Et ses soins curieux ont reçu leur salaire.
Allez, je l'ai mené par un fort bon chemin ;
Et s'il n'est pas content, je l'attends à demain !

JUSTINE.

Mais aux intéressés il seroit tems d'apprendre
Par quels moyens Monsieur a voulu vous surprendre.
Allez leur raconter votre entretien.

BABET.

J'y cours.
(Elle sort.)

SCENE V.

JUSTINE, *seule.*

Cette fille et ses soins nous sont d'un grand secours !
Nos amans ont beau jeu ; j'en réponds sur ma tête.
Bientôt de leur hymen nous allons voir la fête.
Puisque Monsieur chancelle, il le faut accabler.
Mais Éraste est un sot, à qui je veux parler.
Il suffit de lui seul pour gâter notre affaire...
Le voici.

SCENE VI.

ÉRASTE, JUSTINE.

JUSTINE.

Dites-moi, quel est donc ce mystere ?
Ne travaillez-vous plus à servir votre ami,
Et pour lui votre zele est-il tout endormi ?

ÉRASTE.

Pourrois-tu le penser ? Ma plus pressante envie
Est de le rendre heureux, aux dépens de ma vie.

JUSTINE.

D'où vient donc la froideur, ou la timidité
Qui détruit le projet entre nous concerté ?
Pourquoi, loin d'augmenter les frayeurs de Dorante,

Ne lui montrez-vous plus qu'une ardeur languissante?
Célie en vain vous lorgne et vous parle cent fois;
Vous ne grouillez non plus qu'une piece de bois.
Pendant tout le dîné, que bravant la colere
D'un mari, qu'un coup d'œil irrite et désespere,
Elle vous regardoit d'un air particulier:
Vous étiez justement comme un jeune écolier.
Que je vous ai maudit!

ÉRASTE.

Ah! ma chere Justine!

JUSTINE.

Rien n'est, à mon avis, si trompeur que la mine!
Ne devroit-on pas croire, à voir cet air de Cour,
Que ce seroit un maître en matiere d'amour?
Mais, à le voir agir, c'est un franc imbécile...
Eh! morbleu! ce métier est-il si difficile?
Et de nos jeunes gens l'exemple et le fracas,
A toute heure, en tous lieux ne vous instruit-il pas?
Ne sauriez-vous, enfin, pour montrer votre flamme,
Dans les regles de l'art assiéger une femme?

ÉRASTE.

Hélas!

JUSTINE.

Que cet hélas est froid et mal placé!
Franchement je vous hais de ce qui s'est passé.
Que vous eût-il coûté, pour alarmer Dorante,
D'affecter pour Célie une ardeur plus pressante?
Il falloit seulement, pour servir nos desseins,
Lui parler à l'oreille et lui prendre les mains;

La louer, l'admirer, soupirer, lui sourire,
Et marquer les transports que la tendresse inspire.

ÉRASTE.

C'est trop long-tems me taire; il faut enfin parler.

JUSTINE.

Quel important secret m'allez-vous révéler ?

ÉRASTE.

Apprends que pour montrer la plus ardente flamme
Je n'ai qu'à laisser voir celle que sent mon ame.
En feignant un amour que je ne sentois pas,
J'ai trop suivi Célie et trop vu ses appas !

JUSTINE.

Comment ?

ÉRASTE

De ses beautés le charme inévitable
M'a fait sentir pour elle un amour véritable.
Ses trompeuses faveurs, ses regards m'ont séduit.

JUSTINE.

Certes, je plains l'état où vous êtes réduit !

ÉRASTE.

Je n'ai pu résister à la douce espérance
D'obtenir un bonheur dont j'avois l'apparence.
Mais plus je m'enflammois, plus j'étois circonspect;
Et l'amour a produit la crainte et le respect.
Ne t'étonne donc plus si tu me vois confondre
Par ces fausses bontés où je n'ose répondre,
Par ces regards flatteurs qui ne sont pas pour moi,
Qui me percent le cœur lorsque je les reçoi.
Veux-tu qu'à badiner un malheureux s'applique ?

JUSTINE.

JUSTINE.

Ma foi! je n'en suis plus; ceci devient tragique!

ÉRASTE.

Justine, c'est à toi d'avoir soin de mon sort.

JUSTINE.

A moi, Monsieur?

ÉRASTE.

Tu peux, par un heureux effort,
Soulager mes tourmens, prévenir ta maîtresse,
Et me faire sentir l'effet de ton adresse.

JUSTINE.

Vous nous connoissez mal, et ma maîtresse et moi.
Je ne puis auprès d'elle accepter cet emploi.
Vous êtes étonné de voir qu'une suivante
Refuse un gain certain que le sort lui présente,
Et puisse résister à la tentation?
Mais je suis un Phénix dans ma profession!
Outre que me chargeant d'une telle ambassade
Je pourrois m'attirer quelque brusque incartade;
Célie est un Dragon quand elle est en courroux.
Je ne vous trompe point, Monsieur. M'en croirez-vous?
Épargnez-vous le soin d'une poursuite vaine;
Modérez les transports dont l'ardeur vous entraîne:
Cachez-les à Célie; ou si, sans m'écouter,
Vous êtes résolu de les faire éclater,
Sans employer personne, expliquez-vous, vous-même.
Qu'est-il besoin d'un tiers pour déclarer qu'on aime?

Pour ne dire qu'un mot faut-il tant de façons ?
Vous êtes assez grand pour conter vos raisons.
D'un cœur bien enflammé l'éloquence est touchante....
Je vois Célie. Adieu : je suis votre servante.

(*Elle sort.*)

SCENE VII.

CÉLIE, ÉRASTE.

ÉRASTE, *à part.*

Elle me laisse.... O Ciel ! que vais-je devenir ?

CÉLIE.

Vous vous êtes lassé de nous entretenir ?
Toute la compagnie en est scandalisée,
Et ne s'attendoit pas de se voir méprisée !
Vous vouliez être seul ; mais on vient vous trouver.

ÉRASTE.

Lorsqu'on est amoureux on se plaît à rêver.

CÉLIE.

Peut-on savoir l'objet dont votre ame est charmée ?

ÉRASTE.

Vous savez que c'est vous qui l'avez enflammée ?
Je vous l'ai dit cent fois ; faut-il le répéter ?

CÉLIE.

Fort bien ! Si mon mari pouvoit nous écouter,
Par ce discours, peut-être, on pourroit le surprendre ;

Mais comme apparemment il ne peut nous entendre,
Ne vous en servez plus.

ÉRASTE.

Eh! quoi, m'enviez-vous
Le bien de vous jurer que je meurs de vos coups?
Rien n'est plus vrai, Madame.

CÉLIE.

Encor? Quittez ce style,
Et ne prodiguez point un serment inutile.

ÉRASTE.

C'est à le bien garder que je mets mon bonheur.

CÉLIE.

Bon, bon!

ÉRASTE.

N'en doutez point, je vous ouvre mon cœur.
J'aime, je vous adore et je ne puis plus vivre,
Accablé des tourmens où cet amour me livre!

CÉLIE.

Vous m'aimez donc, Éraste, et vous me le jurez?
Quels fruits de cet amour avez-vous espérés?

ÉRASTE.

L'honneur de vous servir, le bonheur de vous plaire.

CÉLIE.

Ce ne sont que des mots: l'amour veut un salaire;
Et, puisque vous m'aimez, vous en attendez un.
Vous êtes en cela du sentiment commun.
Mais ne songez-vous pas à quoi ma foi m'engage?
Et combien votre espoir me déplaît et m'outrage?

ÉRASTE.

Madame...

CÉLIE, *l'interrompant.*

J'avoûrai que l'exemple est pour vous,
Et qu'on a peu d'égards pour les droits des époux.
Cependant, par malheur, je ne suis point la mode,
Et crois devoir garder tout une autre méthode.

ÉRASTE.

Quoi! vous pouvez penser ?...

CÉLIE, *l'interrompant.*

Je ne m'étonne pas
Que des femmes du monde on fasse peu de cas.
Leur conduite est peu propre à s'attirer l'estime:
Le mépris, au contraire, est son prix légitime;
Et s'il en est beaucoup, et sur-tout dans Paris,
Que l'on juge en effet dignes de ce mépris,
Soyez persuadé qu'il est aussi des femmes
Qui des folles ardeurs savent garder leurs ames,
Posséder la vertu telle qu'on doit l'avoir
Et vivre dans le monde en faisant leur devoir.

ÉRASTE.

Mais permettez, du moins...

CÉLIE, *l'interrompant.*

Que pouvez-vous me dire?...
Je rougis des transports que l'amour vous inspire.
C'est ma faute d'avoir, pour servir deux amans,
Sans doute, autorisé de pareils sentimens,
Et je ne traite plus ce jeu de bagatelle.
S'il duroit plus long-tems je serois criminelle.
J'agirai désormais avec précaution.
Je vous parle en amie et sans émotion.
Je vous souhaite ailleurs des fortunes heureuses.

De plus belles que moi seront moins scrupuleuses.
Un homme tel que vous n'est pas à négliger ;
On briguera par-tout l'honneur de l'engager.
Adieu.

ÉRASTE.

Quelle froideur et quelle raillerie !
C'en est trop !...

(*Célie sort.*)

SCENE VIII.

DORANTE, ÉRASTE.

DORANTE, *à part, en voyant Eraste.*

Quel objet !... Il me met en furie!
Je ne sais...

ÉRASTE, *à part, en appercevant Dorante.*

C'est Dorante !... Évitons de le voir.
Sa vue, en ce moment, comble mon désespoir !

(*Il sort.*)

SCENE IX.

DORANTE, *seul, et ayant vu Célie s'éloigner d'un côté et Eraste de l'autre.*

C'EN est fait, pour le coup, ma disgrace est certaine.
Elle fuit, l'infidelle! et la honte l'entraîne;
Et, lui-même, confus de me voir en ces lieux,
Quitte la place, et craint de paroître à mes yeux.
Laisser la compagnie et venir, tête à tête,
Se voir et se parler! Non, non, rien ne m'arrête;
Je ne balance plus et je cours me venger!...
Outrageons hardiment qui nous ose outrager!
Je n'ai que trop suivi ma fausse politique...
Mais aussi donnerai-je une scene publique!
Et tombant dans le cas de tant d'autres maris,
Deviendrai-je, comme eux, la fable de Paris?...
Ciel! dans cet embarras daigne éclairer mon ame!
J'aurois plutôt réglé tout l'État que ma femme!

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, *seul.*

JE marche, et je ne sais où s'adressent mes pas:
Dans ma propre maison je ne me connois pas.
Je cours de tous côtés et d'étage en étage,
Sans pouvoir rencontrer l'ingrate qui m'outrage.
Je méconnois sa chambre et son appartement;
L'excès de ma fureur m'ôte le jugement.
Mes sens à leurs erreurs asservissent mon ame.
Ciel! as-tu de fléau plus cruel qu'une femme!
Insensé que je suis de m'être marié!
Mais, encore, avec qui me suis-je apparié?
Prendre une belle-femme!... Ah! c'est mon infortune!
Il est tant de guenons; que n'en ai-je pris une!
Eût-elle en vrai magot tout le corps fagoté,
N'importe; sa laideur feroit ma sûreté!
Comment ai-je oublié qu'une femme fort belle
Du plus sensé mari dérange la cervelle?
Que quand, par un miracle, avec tous leurs appâts,
Les soins de mille amans ne la toucheroient pas,

Quand sa vertu seroit au-dessus de ses charmes,
Son époux n'est jamais à couvert des alarmes,
Et ne peut éviter, dans ce siecle malin,
De paroître au Public, ridicule ou chagrin ?

SCENE II.

CHAMPAGNE, DORANTE.

DORANTE.

Que viens-tu faire ici ?

CHAMPAGNE.

Qui, moi, Monsieur ?

DORANTE.

Toi-même.

CHAMPAGNE.

Comment donc ?

DORANTE.

D'où te vient cette insolence extrême

CHAMPAGNE, *à part.*

Il paroît en fureur, et je ne sais pourquoi.

DORANTE.

Ne me connois-tu pas?

CHAMPAGNE.

Si je vous connois, moi ?
Je vous vois tous les jours; puis-je vous méconnoître ?

DORANTE.

Réponds donc, Que fais-tu céans ?

CHAMPAGNE.

J'attends mon maître.

DORANTE.

Est-il encore ici?

CHAMPAGNE.

Pouvez-vous en douter ?
Nous sommes loin de l'heure où le Coq doit chanter :
On songera peut-être alors à la retraite :
Supposé que du jeu la reprise soit faite,
Et que quelqu'un piqué n'aille pas s'aviser
D'en demander une autre et de la proposer ;
Ou bien que, de concert, la compagnie entiere
Ne veuille pas à fond traiter quelque matiere ;
Ou que, de conte en conte, égayant leurs propos,
Répétant des chansons, des vers et des bons mots,
Et lançant à l'envi les traits de la satyre,
Ils ne se livrent pas au plaisir de médire.
Enfin, depuis deux ans que, sans manquer un jour,
Nous venons tous les soirs faire ici notre cour,
Je n'ai pas une fois vu décamper mon maître,
Sans voir, en même tems, le point du jour paroître.

DORANTE, *à part.*

Ah ! quelle étrange vie !

CHAMPAGNE.

Aussi c'est trop souffrir !
A force de veiller, je suis prêt à mourir.
Mon maître dort le jour, et moi je cours la ville.
Pour sommeiller un peu je cherchois un asyle
Quand je vous ai trouvé, Monsieur, dans ce salon.
Le bruit qu'on fait là-bas ébranle la maison.

Loin de tout ce fracas, dans une bonne chaise,
Je venois en ces lieux dormir tout à mon aise.
Pardonnez-moi, Monsieur, de vous avoir troublé.

DORANTE, *à part.*

Je n'y puis plus tenir; je suis trop accablé !...
Pour sortir d'embarras démêlons quelque route,
Et calmons-nous, enfin, quelque prix qu'il en coûte !
L'on ne résiste point à des tourmens pareils !...
Allons chercher Dubois, et suivons ses conseils.
Risquons tout pour trouver une fin à ma peine.

(*Il sort.*)

SCENE III.

CHAMPAGNE, *seul.*

OU va-t-il ? et pourquoi cette fuite soudaine ?
Pourquoi, dès qu'il m'a vu, s'est-il mis en fureur ?
Mon visage est-il fait pour inspirer l'horreur ?
Cet homme est enragé ! le diable le tourmente !...
Mais Babet vient... Ma foi ! je la trouve charmante !

SCENE IV.

BABET, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Tu me charmes, Babet; je le dis franchement.
Je t'aime.... Tu m'as plû d'abord infiniment!

BABET.

C'est parler sans façon !

CHAMPAGNE.

Faut-il tant de mystere ?
Je ne vois pour tous deux rien de meilleur à faire.
Clitandre aime Julie; ils se vont épouser :
Pour ton époux aussi je me viens proposer.
Aime-moi; nous ferons un double mariage.
Songes-y.

BABET.

Dans quel tems me tiens-tu ce langage !...
N'y pensons plus.

CHAMPAGNE.

Comment?

BABET.

Un scrupule fatal
Renverse nos projets et nous fait bien du mal !
Célie a résolu d'éventer l'artifice.
On ne sait, tout d'un coup, d'où lui vient ce caprice;
Mais elle ne veut plus cacher à son époux
La feinte et le dessein que nous conduisions tous.

Près d'en voir le succès repondre à notre attente,
Elle va, malgré nous, tout conter à Dorante.
Je suis au désespoir !

CHAMPAGNE.

J'enrage comme toi !

BABET.

Tout le monde est saisi de tristesse et d'effroi...
Clitandre veut mourir; j'ai vu pleurer Julie :
Tout gémit. Cependant rien n'ébranle Célie.

CHAMPAGNE.

Une femme d'esprit peut-elle ainsi penser ?
Ah ! c'est pour contredire et pour embarrasser.
On a beau la louer... mais, je me donne au diable,
Elle est femme ; il suffit, elle est déraisonnable...
Elle vient.

BABET.

Nos amans la suivent, pas à pas.

SCENE V.

CÉLIE, JULIE, CLITANDRE, JUSTINE, BABET, CHAMPAGNE.

CLITANDRE, *à Célie.*

Quoi ! Madame, à la fin ne vous rendrez-vous pas ?
Détruirez-vous ainsi toute notre espérance ?...
Ciel !

CÉLIE.

CÉLIE.

Je ne puis garder plus long-tems le silence.
Je partage vos maux, et voudrois, de bon cœur,
En vous donnant mon sang, faire votre bonheur.
Mais cette feinte auroit des suites si terribles
Que j'ai pour la finir des raisons invincibles.
Je prévois ces malheurs que je dois prévenir...
(*A Justine.*)
Éraste viendra-t-il?

JUSTINE.

Madame, il va venir.

JULIE, *à part.*

Hélas!

CLITANDRE, *à part.*

Je suis perdu!

JUSTINE, *à part.*

Je n'en puis plus; je crève,
Et contre son projet tout mon cœur se souleve!

BABET, *à part.*

Étrange contre-tems!

CÉLIE.

Vous me maudissez tous?
Je vous l'ai déja dit, je souffre autant que vous;
Mais mon repos, l'honneur, la bienséance même
S'opposent, tous ensemble, à notre stratagême.
Dorante est furieux... Mais enfin le voici.

SCENE VI.

DORANTE, DUBOIS, CÉLIE, JULIE, CLITANDRE, JUSTINE, BABET, CHAMPAGNE.

DORANTE, *à Dubois.*

Allons, fort à propos je les rencontre ici.
Ils ne s'attendent pas que je viens leur apprendre...

CÉLIE, *l'interrompant.*

Monsieur, je vous cherchois...

DORANTE, *l'interrompant, à son tour.*

Commencez par m'entendre,
Madame, s'il vous plaît; après vous parlerez...
(*A Julie, en lui montrant Clitandre.*)
Ma sœur, Monsieur vous aime, et vous l'épouserez.
J'y consens, de bon cœur; et pour cet hyménée
Prenons, sans différer, cette même journée.
Le plutôt vaut le mieux.

CLITANDRE.

Que ne vous dois-je pas!

DORANTE.

Laissons des complimens l'inutile embarras.
Que l'hymen, s'il se peut, redouble votre flamme...
(*A Célie.*)
Je fais des vœux au Ciel pour cela... Vous, Madame,
Vous ne me direz plus que tous ces jeunes gens,
Ces Messieurs du bel air que je voyois céans,
Y viennent pour ma sœur, et non pour votre compte.

J'en ai beaucoup souffert ; je l'avoué, à ma honte !
J'ai balancé long-tems sans me déterminer :
Je craignois les brocards qu'on pourroit me donner ;
Mais je me rends, enfin, et, quoi qu'on puisse dire,
(Voyant rire Célie.)
Je défends désormais... Qu'avez-vous donc à rire ?
En vérité, ce ris est rare et singulier !...
Cependant, nous vivrons d'un air plus régulier.
Je renonce à Paris et vais à la campagne...
Choisissez seulement la Brie, ou la Champagne.
J'ai là deux bons Châteaux ; c'est à vous de choisir.
Vous y vivrez tranquille et pourrez, à loisir,
Perdre le train maudit d'une façon de vivre
Qu'à des gens vertueux l'on n'a jamais vu suivre....
Mais, quoi ! je vous vois rire encore ?

CÉLIE.

Oui, oui, Monsieur ;
Et même j'avoûrai que je ris de bon cœur !

DORANTE, *voyant rire tout le monde.*

Mais tout le monde rit ! Suis-je si ridicule ?
On se moque de moi, sans crainte et sans scrupule !
Nous verrons, à la fin, si l'on aura raison !

CÉLIE.

Nous vous avons, Monsieur, fait une trahison :
Contre vous tout le monde étoit d'intelligence.
Daignez me pardonner cette légere offense.
Ma mere est du projet ; votre oncle contre vous
M'a seul déterminée, et s'est joint avec nous.
Nous voulions vous résoudre à marier Julie.
Aujourd'hui votre choix à Clitandre la lie,

C'étoit notre dessein : nos soins ont réussi.
Calmez donc votre esprit ; vous êtes éclairci.
J'approuve le parti que vous me faites prendre.
Éraste va venir ; et vous allez entendre
Quels sont mes sentimens.

DORANTE.

Je ne sais où j'en suis !

JUSTINE, *à Clitandre.*

Eh ! bien de mes conseils reconnoissez les fruits.

CLITANDRE.

Nous te devons beaucoup !

BABET, *à Julie.*

Pour mon apprentissage,
Je n'ai pas mal tantôt joué mon personnage ?

JULIE.

Assurément !

DORANTE, *à Dubois.*

Dubois, que dire à tout ceci ?

DUBOIS.

Pardonnez-moi, Monsieur, car j'en étois aussi.

DORANTE.

Quoi ! toi-même es entré dans un tel artifice ?

DUBOIS.

Oui, sans doute ; et j'ai cru vous rendre un grand service.
Dans la réflexion, vous-même, en conviendrez ;
Et j'espere qu'un jour vous m'en remercîrez.

CÉLIE, *à Dorante.*

Hélas ! si vous saviez pour soutenir ma feinte
Ce qu'il m'en a coûté de peine et de contrainte !

Ah ! dans le moment même où vous venez d'entrer
Je courois vous chercher pour vous tout déclarer.
Non, je n'écoutois plus votre sœur, ni Clitandre.
Mon cœur trop inquiet ne pouvoit plus attendre ;
Je sacrifiois tout à votre seul repos...
Mais Éraste paroît... Il vient fort à propos !

SCENE VII et derniere.

ÉRASTE, DORANTE, CÉLIE, JULIE, CLITANDRE, JUSTINE, BABET, DUBOIS, CHAMPAGNE.

CÉLIE, *à Eraste.*

Éraste, de Clitandre enfin l'hymen s'apprête,
Et Julie aujourd'hui doit être sa conquête.
Vous savez pour cela ce que nous avons fait ?
Prenez part au bonheur d'un ami si parfait...
Mais, dans le même tems, évitez ma présence :
Ne me voyez jamais.

ÉRASTE.

O Ciel ! quelle défense !

CÉLIE.

J'ai de fortes raisons pour vous le demander :
Vous me connoissez trop pour ne pas l'accorder...
(*A Dorante.*)
Achevons leur hymen et partons.

DORANTE.

Non, Madame.

Je me sens pénétré jusques au fond de l'ame !
J'admire la vertu que vous me faites voir,
Et croirois faire un crime osant m'en prévaloir.
Demeurez à Paris, vivez à l'ordinaire...

CÉLIE, *l'interrompant.*

Je mourrois mille fois avant que de le faire.
Je rends graces au Ciel de m'avoir, en ce jour,
Montré par vos transports jusqu'où va votre amour.
Cet amour fait, lui seul, le bonheur où j'aspire:
Je veux le ménager, quoi que vous puissiez dire;
Et, me cachant au monde, au moins, pour quelque tems,
Vous prouver qu'avec vous tous mes vœux sont contens.
Puisqu'aujourd'hui j'aurai Clitandre pour beau-frere,
Je partirai demain ; rien ne m'en peut distraire.
Mon devoir m'en prescrit l'indispensable loi;
Et, puisque vous m'aimez, vous viendrez avec moi.

JUSTINE, *à part.*

Elle est jeune, elle est belle et sage !... Ah! quelle femme!
Quel sens, quelle droiture et quelle grandeur d'ame !...
Exemple dans ce siecle et bien rare et bien beau !
Elle va s'enfermer dans le fond d'un château...

(*Au Parterre.*)

Si vous voulez savoir quelle est votre compagne,
Messieurs, proposez-lui de vivre à la campagne.

FIN.

CHEF-D'ŒUVRE

DE

DU VAURE.



A PARIS,

Chez { Bélin, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
Brunet, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien. }

M. DCC. LXXXVIII.

NOTICE

SUR DU VAURE.

ON sait très-peu de chose sur cet Auteur. *La France Littéraire* nous apprend qu'il étoit né dans le Dauphiné, mais elle ne nous dit point quels furent ses parens, dans quel lieu de cette Province il naquit, ni en quelle année. On ne sait rien de ce qui lui arriva jusqu'en 1728, qu'il fit jouer, au Théâtre François, sa Comédie du *Faux Savant*; mais il nous apprend, dans la Préface qu'il a mise au-devant de cette Piece, qu'il servit presque toute sa vie, et l'on sait qu'à-peu-près vers cette époque il étoit dans la Cavalerie, qu'il fut fait Chevalier de Saint-Louis, et Aide de Camp dans l'armée d'Italie, pendant la guerre de 1733, entreprise par la France pour soutenir Stanislas Leczinski sur le trône de Pologne. Vingt-trois ans après, Du Vaure rentra dans la carriere dramatique, et donna au Théatre Italien une Comédie, en un

acte, sous le titre de *L'Imagination*, avec un Divertissement, dont la musique étoit de Blaise. Cette Piece fut jouée le 11 Octobre 1756, et ne réussit point. Du Vaure la retira après la premiere représentation, et ne la fit point imprimer. De sorte que nous ne savons pas quel étoit le sujet qu'il avoit traité sous ce titre vague, ni de quelle maniere il l'avoit traité. Quelques recherches que nous ayions faites sur cela, nous n'avons pu en découvrir la moindre trace. L'Auteur du *Mercure* du mois de Novembre 1756, dit seulement que « le Spectateur impartial a trouvé cette Piece bien écrite ; que plusieurs détails en ont été applaudis, avec justice, et que, si elle avoit été imprimée, elle n'auroit pu que gagner à la lecture. »

Du Vaure fit une autre Comédie, en un acte, intitulée *Le Gentilhomme Campagnard*. Elle fut reçue au Théatre François, mais elle n'a pas encore été jouée, ni imprimée, et on n'en connoît que le titre. Il est mort en 1778, à ce que nous apprend le Chevalier de Mouhy, dans son *Abrégé de l'Histoire de ce Théatre*, sans nous dire en quel lieu, ni à quel âge il mourut.

LE FAUX SAVANT,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES, EN PROSE,

Jacques

PAR DU VAURE.

. . . . Quid rides? Mutato nomine, de te
Fabula narratur.

HORAT.



A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVIII.

C. H.

A SON EXCELLENCE

MILORD,

LE COMTE D'ALBEMARLE,

Vicomte Bury, Baron d'Ashford, Pair de la Grande Bretagne, Chevalier du très-noble Ordre de la Jarretiere, Premier Gentilhomme de la Chambre du Roi, Gouverneur et Capitaine Général de la Virginie, Colonel du second Régiment des Gardes à Pied, Lieutenant-Général des Armées de Sa Majesté, et son Ambassadeur Extraordinaire et Plénipotentiaire auprès de Sa Majesté très-Chrétienne, &c. &c. &c.

MILORD,

L'hommage volontaire que je rends à VOTRE EXCELLENCE *est dû par toutes les Muses à la vertu. Plus elle est réelle, plus*

elle est modeste. Ce motif m'empêchera de m'étendre sur ce goût délicat et universel, sur ce génie brillant, aimable dans la société, profond dans les matieres graves; sur ces connoissances acquises, sur cette urbanité, cette politesse si naturelle à VOTRE EXCELLENCE. *Je ne parlerai, Milord, ni de la générosité soutenue, ni de la grandeur et de la dignité qui accompagnent toutes vos actions, ni de la science militaire et de la valeur inséparable de votre illustre Maison. Je tairai l'assemblage des qualités du cœur et de l'esprit, qui, en vous conciliant l'estime et l'amour d'une nation si fertile en hommes célebres, vous ont acquis la faveur et la confiance d'un grand Roi, et vous ont fait juger digne d'être chargé des intérêts d'une des plus augustes couronnes de l'univers. Je laisse à la Renommée le soin de publier toutes les merveilles de votre vie. Je me borne, Milord, à remercier* VOTRE EXCELLENCE *du suffrage dont elle a honoré mon Ouvrage, et à la sup-*

plier de le recevoir, avec bonté, comme un témoignage public de mon zele, de mon dévouement et de ma vénération.

Je suis, avec le plus profond respect,

MILORD,

DE VOTRE EXCELLENCE,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,
DU VAURE.

PRÉFACE.

SI j'ai tenté une entreprise hardie en assemblant les honnêtes gens, dans le dessein de les faire rire à leurs dépens, ma témérité, sans doute, est excessive, en exposant mon Ouvrage au grand jour de l'impression. Le succès théatral ne me rassure point. Combien d'Auteurs applaudis dans le tumulte de la représentation, ont été sifflés dans le silence du cabinet! Le Lecteur, juge tranquille, mais sévere, ne pardonne rien. L'art des Acteurs ne fait plus illusion. La réflexion découvre des défauts dans les productions des plus grands Maîtres. Jamais crainte ne fut donc mieux fondée que la mienne: moi, qui, né avec des talens si bornés, ai suivi, presque toute ma vie, le métier des armes, trop ordinairement éloigné de l'application aux Sciences. Etre guerrier, ne fut jamais un titre pour être ignorant. Pourquoi un Militaire n'oseroit-il en France se présenter, à visage découvert, dans

la carriere redoutable du Théatre ? Pourquoi certaines gens ont-ils la foiblesse de garder l'*incognito*, en travaillant dans le genre dramatique ?

D'où peut naître ce procédé ? Est-ce la chose, en elle-même ? Est-ce l'incertitude du succès ? Seroit-ce la honte attachée à la chute ? Ne sont-ce point plutôt les fades railleries de quelques mauvais plaisans, especes de faux Petits-Maîtres, aussi étourdis que paresseux et ignorans, qui, manquant de génie, ou de volonté, ont plutôt fait de condamner que de tenter. Ces Auteurs anonymes ne craindroient-ils point de rencontrer ces personnages grossiers, pesans, sans culture, qu'on trouve quelquefois, même dans la bonne compagnie ? Enflés de leurs dignités, ou de leur opulence, ils se croient pleinement vengés de leur stupidité et de leur peu de goût, en se répandant en lieux communs, en bas proverbes contre les Poëtes.

Peut-être dois-je à la force que j'ai eue de m'élever au-dessus de ces inconvéniens l'extrême indulgence dont le Public a honoré ma Comédie.

Les nations les plus sensées, les plus spiri-

tuelles, les plus polies de l'Europe, les Anglois, les Italiens cultivent hautement, honorent, caressent, récompensent, avec profusion, les Sciences et les Arts. Le François, si éclairé en tant de choses, seroit-il le seul qui n'oseroit faire usage de sa raison ?

Pourquoi désapprouvons-nous aussi l'état de Comédien ? Qu'a-t il de déshonorant, de condamnable ? Quoi ! peindre les passions, exciter l'admiration, émouvoir, attendrir, étonner, corriger, instruire son siecle, amuser, divertir les honnêtes gens seroit une bassesse ? Confondrons-nous toujours nos idées ? Distinguons les siecles, les motifs.

Lorsque, dans les premiers tems, on s'est soulevé contre les Spectacles, la Comédie faisoit partie du culte des faux Dieux ; elle perpétuoit l'idolâtrie. Son langage étoit obscene. Les actions des Mimes, des Pantomimes, des Sauteurs, des Bateleurs, confondus mal-à-propos avec les Comédiens, étoient des farces également grossieres et indécentes. Les postures lascives y attiroient la foule. Il devoit conséquemment rejaillir de la honte sur ceux qui don-

noient au peuple ces images de turpitude. Ces mêmes raisons ont autrefois animé nos Législateurs. Mais, aujourd'hui, le Théatre devenu le fléau du ridicule, des folies, des vices, l'école de la vertu, rendons notre estime et notre amitié à ceux et à celles qui se distinguent dans un Art où pour exceller il faut réunir toutes les qualités du corps, de l'esprit et du cœur. Ne voyons-nous pas les personnes les plus augustes, par leur naissance, trouver un plaisir bien vif à représenter sur la scene ? Mais, dit-on, ils s'en amusent; ils n'en reçoivent aucun produit : c'est, au contraire, une dépense pour eux. Si les Comédiens étoient nés avec de la fortune ils agiroient de même. Je demande quelle est la profession dans le monde où le salaire n'est pas joint à la gloire ? Pourquoi donc sera-t-il déshonnête d'être payé en exerçant un Art pénible, utile et glorieux ? La faculté de penser est-t-elle incompatible avec la vivacité Françoise ?

Si je voulois fortifier mon raisonnement par des exemples, la Grece entiere, Athenes, où tout l'esprit attique sembloit s'être retiré, me fourniroient une infinité de gens de qualité, Am-

bassadeurs, Généraux, Magistrats et Comédiens. (1) Quand la forme du Gouvernement de ces fameux Républicains changea, les Rois répandirent à pleines mains les honneurs et les récompenses sur les Acteurs.

Les Romains les chérirent, les enrichirent. (2) Si le Sénat fit quelquefois des décrets contre eux, la dépravation de leurs mœurs les occasionna et non le vice de leur profession. Dans d'autres circonstances les maximes d'Etat les condamnerent, comme ayant eu trop de part à la confidence de certains Empereurs proscrits. La tranquillité rétablie, les Césars abolirent les loix faites contre eux, et en firent de nouvelles en leur faveur.

L'Art de la déclamation étoit si considéré dans Rome que les jeunes gens de la plus haute naissance se mêloient parmi les Comé-

---

(1) Aristodemus fut Ambassadeur, Archias Général, Eschius et Aristonicus, Sénateurs, &c.

(2) Ésope laissa à son fils près de deux millions. Roscius avoit par an 6500 écus. Lucullus donna souvent à tous les Acteurs des robes de pourpre, &c.

diens, récitoient avec eux, devant le Peuple; et ces mêmes peres qui condamnoient à la mort leurs enfans, pour avoir vaincu sans leurs ordres, les accabloient de caresses et de présens quand ils avoient mérité des applaudissemens. Ces graves Romains étoient liés avec les Acteurs d'un commerce étroit. Cicéron, ce pere de la patrie, étant Consul, passoit une partie du tems que ses importantes occupations lui laissoient avec Esope et Roscius, ses amis. Il publie que c'est d'eux qu'il a appris l'Art de parler en Public. Ce même Roscius obtint l'Anneau d'Or et le rang de Chevalier Romain, sans abandonner le Théatre.

Mais devons-nous chercher des exemples dans des siecles éloignés? Le notre en produit de très-dignes d'imitation; les Anglois, que j'ai déja cités. Peut-on trop citer les bons modeles? Cette nation profonde, si respectable, aussi savante que guerriere, fait non-seulement sentir les effets de sa bienveillance et de sa générosité aux Acteurs et aux Actrices célebres pendant leur vie, mais encore après leur mort. Les gens qua-

lifiés les accompagnent au tombeau ; (1) on décore leur sépulture : on les honore de regrets et d'éloges publics.

Regardons un bon Comédien, qui a des mœurs, comme un personnage estimable, aussi agréable que nécessaire à la Société.

Revenons à mon Ouvrage. L'on n'a pas cru devoir retrancher quelques endroits, marqués par des guillemets, et supprimés dans la représentation, pour ne pas refroidir l'action.

On a fait plusieurs objections contre *Le Faux Savant*. Je n'en ai pas dit tout ce qu'on en peut dire ; j'en conviens. Je crois qu'il suffit d'avoir donné à l'homme artificiel, que j'ai organisé, les traits les plus frappans de son caractere. D'ailleurs, malgré mes précautions, et la pureté de mes intentions, dans un siecle aussi malin qu'éclairé, on ne sauroit être trop en garde contre les applications. Des coups de pinceau plus dé-

(1) Le Poële de L'Odefield et de quelques autres Actrices fameuses, fut porté à Londres par plusieurs Ducs.

liés les auroient peut-être occasionnées. J'ai dû être attentif à les éviter. Tout galant homme n'ambitionnera jamais de faire applaudir son esprit, aux dépens de son cœur.

Le dernier acte, ajoute-t-on, n'est pas aussi vif que les deux premiers. J'en conviens encore. Mais, outre que le comique littéraire n'est pas à chaque scene susceptible de cette joie vive, qu'on cherche au Théâtre, quelles sont les Pieces dramatiques également brillantes ? J'ai cru remplacer le comique-saillant par la scene de l'examen du Précepteur, qui, en démasquant Polimatte, acheve de le caractériser. J'ai cru plaire et intéresser par la scene du tableau, que j'ose penser extrêmement théâtrale, et, peut-être, la plus finie de ma Piece.

A l'égard de quelques autres Critiques, elles m'ont paru trop foibles pour y répondre. Je souhaite que les Comédies que je hasarderai à l'avenir sur la mer orageuse du Théâtre m'attirent encore plus de Censeurs. Malheur à l'Auteur qu'on ne critique point !

SUJET DU FAUX SAVANT.

DORIMAN, riche Gentilhomme, veuf, vivant à Paris, a, sans rien savoir, la manie des Sciences et du Bel-esprit, et il s'est attaché un Charlatan dans ce genre, nommé Polimatte, qu'il loge chez lui. Il croit et admire aveuglément tout ce que dit et fait Polimatte ; et il a tant d'amitié et de vénération pour lui qu'il veut lui faire épouser Lucile, sa fille unique. Mais Lucile est aimée du jeune Comte Lisidor, qu'elle paye du plus tendre retour. Araminte, sœur de Doriman, approuve l'inclination de Lucile, et fait tout ce qu'elle peut auprès de Doriman pour le dégoûter de l'alliance de Polimatte. Voyant qu'elle ne peut détruire sa prévention, elle imagine de tenter la cupidité du pédant ; et engageant Lisette, sa suivante, à se vêtir de magnifiques habits de femme de qualité, elle la lui

fait annoncer comme une jeune Vicomtesse, de la Bretagne, veuve, excessivement riche, aimant et cultivant les Sciences et les Lettres, et venant, sur la réputation qu'elle lui dit qu'il s'est acquise, lui offrir sa main et sa fortune. Polimatte, séduit par cette proposition insidieuse, demande un délai à Doriman, qui le presse de devenir son gendre. Pendant ce tems-là, pour s'occuper des moyens de rompre ce mariage, résolu par Doriman, Lisidor est introduit auprès de Lucile, en qualité et sous le costume d'un Précepteur, que procure à un jeune fils de Doriman, Timantoni, Maître de Langue Italienne, qui l'enseigne à Lucile. Mais, de son côté, Araminte met Doriman à portée de s'assurer que Polimatte préfere la fausse Vicomtesse Bretonne à Lucile, et qu'il ne fait pas plus de cas de sa personne que de son alliance; ce qui détermine enfin Doriman à éloigner de lui cet homme, qui se montre tout aussi peu délicat en matiere de procédés qu'il est vraiement peu instruit, en matiere de Sciences et de Littérature. Lucile est donnée à Lisidor; et Lisette épouse Fortuné, qui, d'abord, étant valet de Polimatte, dont il avoit

b ij

beaucoup à se plaindre, et qui n'a pas eu de peine à l'abandonner et à le quitter, est passé, avec Lisette, au service de Lucile et de Lisidor, au succès du mariage desquels il a su se rendre utile, à l'instigation d'Araminte, de Lisette et de Timantoni, qui l'y ont engagé, à force de présens.

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR

LE FAUX SAVANT.

CETTE Comédie n'eut que quatre représentations dans sa nouveauté. Elle étoit alors en cinq actes, et précédée d'un Prologue. L'Auteur resserra son action en trois actes, supprima le Prologue, et elle fut reprise, de cette nouvelle maniere, le 13 Septembre 1749, avec plus de succès.

« C'est une Piece très-bien écrite, dit Fuzelier, dans le *Mercure* de ce même mois, à l'article des *Spectacles*, qu'il rédigeoit alors. Le style en est vif, léger, extrêmement gai, et ce ne sont pas de ces bluettes néologiques, tant frondées par tous les partisans du bon goût. »

L'Auteur du *Mercure* du mois de Novembre suivant s'exprime ainsi sur *Le Faux Savant*.

« Cette Comédie a réussi; il étoit dans l'ordre qu'elle fût critiquée. On s'est plaint de ce que l'intrigue n'étoit pas neuve. Selon quelques Censeurs, les deux derniers actes sont foibles. Le personnage du faux Savant a paru à d'autres mal caractérisé. »

« Sans doute, il y a peu d'invention dans la fable de la Piece; mais on n'a pas coutume d'examiner sévérement sur cet article les Auteurs des Comédies de caracteres. En convenant que le troisieme acte a moins de chaleur que les précédens, nous ne pensons pas sur le second de la même façon que les Critiques, et nous croyons qu'il ne cede en rien au premier. Par rapport au principal personnage, nous ne dirons point qu'il soit peint avec de fausses couleurs; nous accorderons seulement que les touches de son portrait ne sont pas toutes de la même délicatesse. Nous avouerons aussi qu'on est surpris de ne voir Lisidor qu'au troisieme acte, et que le travestissement de cet amant, non-seulement est peu naturel, mais est inutile au dénouement. Du reste, ne craignons point d'avancer que M. Du Vaure, doué d'une imagination vive et gaie, sait faire

parler à la Comédie sa véritable langue ; qu'il a le talent rare de ne montrer presque jamais l'Auteur, et de ne laisser appercevoir, pour l'ordinaire, que ses personnages ; que les plaisanteries qu'il leur prête naissent naturellement des caracteres et des situations, et que les seuls rôles de Lisette, de Timantoni et de Fortuné, suffisent pour mériter à son Ouvrage l'honneur de demeurer au Théatre »

« Des personnes d'esprit n'ont point approuvé que M. Du Vaure, dans sa Préface, ait fait l'apologie de l'état de Comédien. Elles prétendent que l'espece de déshonneur attaché pendant long-tems parmi nous à cette profession ne subsiste plus, et que, par conséquent, notre Auteur s'amuse inutilement à combattre une prévention suffisamment détruite. Nous ne sommes pas de ce sentiment. Il est vrai que plusieurs Amateurs du Théatre ne regardent point comme dégradant un Art dans lequel on ne peut exceller si l'on ne réunit un grand nombre de qualités estimables. Mais cette façon de penser est-elle générale ? A-t-on abrogé les

loix qui ont été portées en conséquence du préjugé contraire ? »

« Après avoir donné à M. Du Vaure les éloges qui lui sont dus, on peut reprocher à cet Ecrivain de n'être pas toujours aussi correct qu'il est amusant. Le style de sa Préface est un peu trop négligé. Même dans sa Comédie nous avons remarqué certaines expressions qui ne sont pas exactes.... »

« Quoique nous critiquions ici quelques fautes de style échappées à M. Du Vaure par inattention, nous ne prétendons point contredire ce que M. Fuzelier a dit, dans l'article des *Spectacles* du *Mercure* de Septembre de cette même année. Il a eu raison d'annoncer que la Piece étoit bien écrite. On doit trouver telle une Comédie aussi remplie que celle-ci de bonnes plaisanteries, et dont le dialogue est par-tout juste, simple et naturel. »

« Elle a eu douze représentations de suite à cette reprise, avec un grand concours de Spectateurs. »

Ce ne fut que dans ce tems que Du Vaure

la fit imprimer, pour la premiere fois, avec l'Epître dédicatoire, adressée à Milord, Comte d'Albemarle, et la Préface, à Paris, chez Sébastien Jorry, *in-12*; et l'on ne sait pas quel étoit le sujet de son Prologue, qu'il a supprimé.

On ne sait pas, non plus, par qui les rôles de la Piece ont été remplis dans sa nouveauté, mais à sa premiere reprise ceux de Doriman, de Lisidor, de Polimatte, de Timantoni et de Fortuné le furent par La Thorilliere, Ribou, Poisson, Armand et Deschamps, et ceux de Lucile, d'Araminte et de Lisette par Mesdemoiselles Grandval, Lavoye et Dangeville.

Armand, qui s'est acquis une grande réputation, dans les rôles de valets, jouoit, d'une maniere tout-à-fait plaisante, ceux qui sont susceptibles de caricatures, tels que le Maître d'Italien Timantoni.

Cet Acteur, dont le vrai nom étoit Armand-François Haquet, étoit né à Richelieu, en Poitou, d'une honnête famille de Bourgeoisie, en 1699. Il fut tenu sur les fonts de baptême au nom du Duc de Richelieu, qui est mort cette

année, 1788, doyen des Maréchaux de France, et qui n'étoit alors gueres plus âgé que lui. On l'éleva sous le nom d'Armand, qui étoit le nom de baptême de son parrain, et qu'il porta seul toute sa vie, par respect pour lui. Il fut placé, dans sa jeunesse, chez un Notaire, à Paris, pour prendre connoissance des affaires; mais le goût du Théatre lui fit bientôt abandonner son étude. Il joua d'abord la Comédie en Société; puis il alla la jouer en Province, et vint ensuite débuter à Paris, au Théatre François, en 1723, par le rôle de Pasquin, dans *L'Homme à bonnes fortunes*. Il est resté quarante-deux ans au Théatre, où il a toujours rempli cet emploi, avec beaucoup de succès, et d'où il s'est retiré, doyen des Comédiens, avec une pension du Roi, peu de tems avant sa mort, arrivée en 1765.

La Comédie du *Faux Savant* a été reprise, pour la seconde fois, en 1778, année de la mort de Du Vaure. Depuis cette époque, elle est restée au courant du répertoire, et on la rejoue de tems en tems.

LE FAUX SAVANT,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES, EN PROSE,

PAR DU VAURE;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 21 Juin 1728.

. . . . Quid rides? Mutato nomine, de te
Fabula narratur.

HORAT.

PERSONNAGES.

DORIMAN, pere de Lucile.

LUCILE, fille de Doriman.

POLIMATTE.

LISIDOR, amant de Lucile.

ARAMINTE, sœur de Doriman.

TIMANTONI, Maître de Langue Italienne.

LISETTE, femme-de-chambre d'Araminte.

FORTUNÉ, valet de Polimatte.

LA FLEUR, laquais de Doriman.

PLUSIEURS DOMESTIQUES de suite.

La Scene est à Paris, dans la maison de Doriman.

LE FAUX SAVANT,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LUCILE, *seule, tout éplorée.*

NON, je n'en puis revenir... Quelle surprise, justes Dieux! A quelle extrémité me vois-je réduite? Ah! Doriman, ne vous montrerez-vous jamais mon pere que par votre autorité? ... Raisons, prieres, larmes, rien n'a pu vous fléchir... Mille projets confus viennent s'offrir à mon esprit, aucun ne me détermine... Tantôt, amante tendre et désespérée, je n'écoute que ma passion; tantôt, victime des bienséances, je ne veux suivre que mon devoir. Que puis-je donc résoudre? Ciel! est-il un combat plus cruel que celui de l'amour et de la vertu? Dois-je...

SCENE II.

TIMANTONI, LUCILE.

TIMANTONI, *mal vêtu, et ayant la prononciation Italienne.*

SERVITOUR très-houmble, Mademiselle. Je vous prie de m'excouser si je viens un po piou tard qu'à

l'ordinario; ma j'ai depouis avant-hier trois nouveaux accoliers, un Milord, una vieilla Duchessa et soñ joune Peroquet à qui j'ai l'honnour d'apprendre aussi l'Italian... Allons, commençons votre leçon. *Parliamo Italiano. Vossignoria hà tradotto...*

LUCILE, *l'interrompant.*

Ah! M. Timantoni, je ne suis point en état de prendre ma leçon; vous me voyez accablée par les réflexions les plus tristes!

TIMANTONI.

Vous, Mademiselle? des réflexions à votre âge, et tristes encor! *Burlaté, Signora, Burlaté!*

LUCILE.

Je parle très-sérieusement, mon pere est de retour.

TIMANTONI.

O caro Padron!... Loui seroit-il arrivé quelque accidenté?

LUCILE.

Non, mais je touche au moment qui va me rendre la plus malheureuse personne du monde!

TIMANTONI.

Comment?

LUCILE, *à part.*

Le danger est pressant, parlons... (*A Timantoni.*) Il veut me forcer d'épouser un homme que je hais à la mort!

TIMANTONI.

Grandes dispositions à devenir sa femme!

LUCILE.

Puissé-je plutôt rester fille toute ma vie!

TIMANTONI.

Rester fille ! y pensez-vous ? *Cara Signora* ! Quel est donc lou disgracié mortel qui vous oblige à faire oun vœu si difficile à remplir ?

LUCILE.

C'est M. Polimatte ; ai-je tort?

TIMANTONI.

Ouì, Mademiselle, avec votre permissione, vous avez tort, et très-grand tort ! Vous ne devez point être si fâchée. Mousou Polimatte n'est point grand, ma sa petite taille lui sied bien ! Il a, avec oune physionomie d'esprit, un air jovial ; bien mis, et pouli, quoique savant : toujours occupé avec des Livres ; quelquefoìs à la Cour, souvent à la Campagne. C'est un demì vouvage. Vous serez piou heureuse que vous ne pensez !

LUCILE.

Que vais-je devenir ? Quel coup pour un amant dont je suis si tendrement aìmée !

TIMANTONI.

Ah ! ah ! vous avez le cour pris ? Votre haine, nì votre chagrin ne me sourprennent piou. Cela est dans l'ordre.

LUCILE.

Voudriez-vous, mon cher M. Timantoni, me rendre un service essentiel, dont je conserverai un éternel souvenir ?

TIMANTONI.

Volontiers ; je m'estimerai trop heuroux de vous

être outile. *Son servitor, ma di sore, signorina;* ordonnez. Quel est stou servitcio?

LUCILE.

Je ne puis m'adresser qu'à vous; je le fais, avec confiance : vous m'avez toujours paru si bon, si obligeant!

TIMANTONI.

Je souis ravi de faire plaisir, quand je lou pouis, et sur-tout aux personnes que j'estime et que je respecte autant que vous, Mademiselle.

LUCILE.

Voici une occasion de me prouver votre zele; vous savez que M. Polimatte loge ici? Il s'y est rendu le maître : tous les domestiques dépendent de lui. Vous connoissez la contrainte où je suis? Le tems presse; oserois-je vous prier d'avertir le Comte Lisidor?

TIMANTONI, *à part.*

L'aventure est plaisante! je le connois... (*A Lucile.*) Comment diantre! Mademiselle, me prenez-vous per un Maître à chanter, ou à danser? Si je voulois les imiter, vous me verriez aussi bien équipé que la plupart de stou Messieurs; j'aurois de biaux habits, montre, tabatiere, canne à pomme d'or; pout-être j'aurois aussi ké... ké... ké... (*Faisant le geste du roulement d'une voiture.*) la petite chaise. Ma je ne me mêle que d'enseigner l'Italian.

LUCILE.

Monsieur..

TIMANTONI, *l'interrompant.*

Il ne sera jamais dit dans le monde que Franchischino

Timantoni se soit amousé à oun commerce iquivoque. Entendez-vous, Mademiselle ! S'adresser à moi, à moi ! me croire capable... Je suis dans une colere !... attaquer ma répoutation !...

LUCILE, *l'interrompant.*

Ne vous fâchez point, Monsieur, écoutez-moi.

TIMANTONI.

Dans notre race, de pere en fils, nous ne sommes pas partagés des biens de la fortoune, à la vérité, ma en échange nous possédons l'honnour, la probité, le désintéressement ; ce sont des vertous de famille.

LUCILE.

Ah ! je n'en doute pas.

TIMANTONI.

N'ai-je pas refousé, il y a houit jours, deux étouis d'oro, de la fille d'oun Banquier, per rendre simplement oun billet à oun Mousquetaire ? Et oun gros Caissier ne vouloit-il pas me donner cinquante louiggi, per loui faciliter oune entrevoue avec la femme d'oun Financier, qui étoit aussi mon accoliere ? Ma tout l'or dou Perou ne me rendroit pas corrouptible !

LUCILE.

Je le crois. Ce que j'ai à vous proposer est différent.

TIMANTONI.

Non, je n'écoute rien. C'est Mousou Polimatte à qui je dois l'avantage honourable de vous enseigner : il me procoure tous les jours des accoliers ; et je pourrois le trahir ! Quel cour assez ingrat, assez bas ?... Oh ! oh ! oh ! il y auroit consciensa !

LUCILE.

Mais je vous promets une récompense si solide !...

TIMANTONI, *l'interrompant.*

Promesses, promesses inoutiles. J'ai une morale incorrouptible, vous dis-je.

LUCILE, *lui présentant une montre.*

Acceptez, je vous prie, cette montre d'or.

TIMANTONI.

Elle est à répétition ?

LUCILE.

Oui, Monsieur; ces sortes de présens ne se refusent pas.

TIMANTONI, *à part, prenant la montre.*

Je n'ai garde!... (*A Lucile.*) Que les Dames persouadent aisément!... Je ne la prends que per me trouver piou assidou à votre houre.

LUCILE.

J'en suis convaincue. Courez vite chez Lisidor.

TIMANTONI.

Ma vous ne songez pas...

LUCILE, *l'interrompant.*

Laissons à part votre délicatesse; je l'achèterai tout ce qu'elle peut valoir.

TIMANTONI.

C'est beaucoup!

LUCILE.

Apprenez-lui que mon pere, à peine arrivé de la Campagne, m'a déclaré le bizarre dessein qu'il a formé, qu'il me l'a annoncé d'un air absolu; que furieux de ma résistance, il m'a quittée, et ne m'a

donné qu'une heure pour me déterminer. Si le Comte m'aime, qu'il agisse, qu'il parle, qu'il se déclare.

TIMANTONI.

Signora, sì!

LUCILE.

Passez ensuite chez ma tante Araminte. Dites-lui que je la conjure de tout employer auprès de mon pere pour le dissuader. Je suis certaine qu'elle lui parlera en ma faveur. Elle hait Polimatte, connoît tout le frivole de son esprit, et m'a dit cent fois que ses intrigues et sa vanité lui tenoient lieu de mérite.

TIMANTONI.

Sì, Signora.

LUCILE.

Que Lisidor sur-tout fasse agir ses amis; que mon pere soit accablé de sollicitations.

TIMANTONI.

Vous aimez fourieusement stou joune homme!

LUCILE.

Ne mérite-t-il pas bien de l'être?

TIMANTONI.

Oui, vraiement! Il a l'air nobile, la jamba bien faite, beau! Il me rassemble oun pou de visage. Il a été mon accolier; et, malgré sa naissance et la profession des armes, il coultive les sciences et les beaux arts. Votre choix ne peut être blâmé. *Lasciaté far a mi.* Je vais de ce pas chez lui. S'il n'y étoit pas, je loui laisserai oune Lettre qui l'informera de tout.

LUCILE.

Que ne devrai-je point à vos soins?

TIMANTONI.

Vous y pouvez compter souremeat. Ce n'est pas per votre montre... Ma, je vois dans votre amour una délicatessa, una franchisa et una vivacita qui me gagnent lou cour; et, per commencer à vous prouver mon zele, souivez cet avis. Paroissez soumise à la volonté de Monsiour Doriman. Faites piou, témoignez de la tendresse à Polimatte.

LUCILE.

Moi, affecter de la tendresse pour lui? Je n'ai point l'art de masquer mes sentimens; je suis née sincere.

TIMANTONI.

Per pou que vous lui fassiez bonne mine, son amour propre fera le reste. Allons, dissimoulez un pou. Cela ne coûte rien aux Dames.

LUCILE.

Quand je pourrois m'y résoudre, à quoi cela aboutiroit-il?

TIMANTONI.

A tout. Vos démarches ne seront point examinées: on ne se méfiera pas de vous; et nous serons à portée de prendre des misoures.

LUCILE.

Je me rends; je suivrai vos conseils. Allez donc, courez, volez, chez Lisidor, et chez Araminte, et que j'aie sur le champ de vos nouvelles.

TIMANTONI, *en s'en allant.*

Basta! Cousi, subitò, subitò! Voilà ouna liçon bien proufitable! *Oh! Natoura! Natoura!*

(*Il sort.*)

SCENE III.

LUCILE, *seule.*

JE ne sais quel heureux pressentiment me flatte, contre toute apparence !... J'entends mon pere.

SCENE IV.

DORIMAN, LUCILE.

DORIMAN.

HÉ, bien, Mademoiselle, quelle est votre résolution ? La mienne est prise, comme vous savez ?

LUCILE.

Mon pere...

DORIMAN, *l'interrompant.*

Quoi ! mon pere ? Vous n'êtes pas déterminée ? Vous avez entendu mes ordres, et je ne manquerai pas de moyens pour les faire suivre.

LUCILE.

Ils seront inutiles, mon pere.

DORIMAN.

Inutiles ? Comment ! vous avez la hardiesse...

LUCILE, *l'interrompant.*

Oui, votre autorité ne vous est plus nécessaire. Mes-

réflexions m'ont changée ; je ne m'écarterai jamais de mon devoir.

DORIMAN.

Je voudrois bien voir le contraire ! Ah ! si vous compreniez l'excès du mérite de M. Polimatte...

LUCILE, *l'interrompant.*

J'en connois toute l'étendue.

DORIMAN.

Cela ne se peut pas. Il n'y a qu'à moi qu'elle ne peut échapper. Préparez-vous à lui faire un accueil digne de lui.

LUCILE.

Je le recevrai le mieux qu'il me sera possible.

DORIMAN.

En ce cas, je veux bien oublier mes sujets de plaintes là-dessus ; je vous pardonne.

LUCILE.

Quelle bonté !

DORIMAN.

Vous en sentirez toujours les effets quand vous serez soumise à mes volontés. Allez, je suis content de vous.

(*Lucile sort.*)

SCENE V.

SCENE V.

DORIMAN, *seul.*

VOILA ce que produit une bonne éducation ! Grace à mon autorité, employée à propos, tous mes desirs sont comblés ! J'aime ma fille ; et je ne puis mieux la convaincre de ma tendresse qu'en l'associant au destin du plus spirituel, du plus savant, du plus parfait des hommes. Suis-je mauvais pere ? Tant que mes enfans suivront mes ordres je ne leur ferai aucune violence... (*Voyant venir Araminte.*) Mais, que me veut ma sœur ? Elle tranche du bel-esprit ; et sa jalousie contre Polimatte lui fait rabaisser les talens de ce grand génie, toutes les fois qu'elle en trouve l'occasion.

SCENE VI.

ARAMINTE, DORIMAN.

ARAMINTE, *à part.*

NON, non, M. Timantoni, ce mariage ne se fera point. Il faudroit que mon frere fût le plus imbécille... le plus... (*A Doriman.*) Ah ! vous voilà, Doriman ? Soyez le bien revenu. Vous vous êtes toujours bien porté ?

DORIMAN.

Fort bien, à votre service! Votre santé me paroît bonne aussi?

ARAMINTE.

Très-bonne! Votre séjour à la campagne a été long! Vous devez vous y être bien ennuyé?

DORIMAN.

Peut-on s'ennuyer un seul instant où est M. Polimatte? Quelles ressources n'a-t-on pas avec un homme si admirable? C'est une Bibliotheque vivante. Il parle de tout en maître: il raisonne de tout; il sait tout.

ARAMINTE.

Permettez-moi de n'être pas de votre sentiment. Eh! mon frere, si la vie d'un homme suffit à peine pour approfondir un art, ou une science, devez-vous croire qu'il y ait quelqu'un qui les possede toutes?

DORIMAN.

Je crois ce que je vois. C'est un génie privilégié; il est universel, vous dis-je. Toutes les sciences semblent être nées avec lui. C'est le Roi des beaux-esprits.

ARAMINTE.

Quelle prévention!

DORIMAN.

Prévention? N'en est-ce pas une horrible de ne pas penser comme moi de l'Auteur illustre de tant d'ouvrages différens? C'est un grand homme! il me dédie des Livres. Son commerce m'instruit, sa conversation est remplie de bons mots, légere, délicate, amusante, enjouée. Il est fort aimable, contre la

coutume de la plupart des Savans, qui apprennent tout, excepté l'art de plaire. Plus je l'approfondis, plus je le trouve au-dessus de sa réputation.

ARAMINTE.

Sa réputation n'est pas si bien établie que vous le pensez. J'ai entendu dire à une infinité de personnes éclairées, dont il est fort connu, qu'il court sans cesse après l'esprit; qu'il est captieux dans ses raisonnemens, recherché, précieux même dans ses expressions, bizarre dans ses idées. Ils soutiennent qu'il se pare des pensées d'autrui; qu'il a plus de manége que de science. Ils veulent que sa présomption et ses airs suffisans soient une preuve certaine de son ignorance.

DORIMAN.

Ces gens, et tous ceux qui raisonnent comme eux, sont, eux-mêmes, des ignorans, des envieux, des extravagans.

ARAMINTE.

Pourrois-je obtenir d'être écoutée sans emportement?

DORIMAN.

Peut-on de sang-froid entendre appliquer à un si galant homme le portrait d'un pédant?

ARAMINTE.

Ne vous y trompez pas; la pédanterie est plus souvent attachée à l'esprit qu'à la profession. Le monde, je dis même le grand monde, en a autant que le Collége; et ce nom me semble dû à ceux qui, décidant toujours avec autorité, prennent l'air de

maîtres dans les conversations. Gens d'un esprit singulier et satyrique, rien ne leur plaît : ils donnent leur goût pour regle ; ils se croient les seuls dispensateurs de la gloire. Enorgueillis d'une teinture superficielle et de quelques termes de l'art, ils prétendent passer pour universels ; ils sont en liaison avec les Savans les plus célebres. Ils connoissent, il est vrai, les noms de tous les Auteurs, la matiere qu'ils ont traitée, les bonnes éditions, le titre de tous les Livres ; mais ils ignorent ce qu'ils contiennent, ou s'ils en savent une partie, ils en font un si mauvais usage qu'on doit, ce me semble, préférer une ignorance modeste et aimable à un savoir orgueilleux et malin.

DORIMAN, *ironiquement.*

On ne doit point appeler de vos décisions ; une Savante telle que vous...

ARAMINTE, *l'interrompant.*

Je serois fâchée qu'on m'accusât de vouloir le paroître : c'est un titre que l'usage interdit à mon sexe ; mais ce même usage ne m'ordonne point d'apprécier plus qu'il ne faut un homme très-médiocre.

DORIMAN.

Allons, ferme, courage, Madame le bel-esprit !

ARAMINTE.

De grace, point d'injures !

DORIMAN.

« Voyons à qui vous accorderiez votre estime ?

ARAMINTE.

» Je l'accorderois à celui dont le savoir seroit utile

» à sa patrie; qui ne s'en serviroit que pour guider » et instruire, de bonne foi, ceux qui auroient re- » cours à lui; qui auroit encore plus étudié le monde » et ses usages que les Livres; qui ne se prévaudroit » point de sa science, et n'emploieroit jamais ses » talens à nuire; qui auroit le cœur droit, le com- » merce aimable et simple. Ce doit être là l'ambi- » tion du vrai sage, et le but de ses études. Votre » homme est le contraste de ce portrait; glorieux, » médisant, satyrique, méchant, envieux, mépri- » sant....

DORIMAN, *l'interrompant.*

Savez-vous bien, Madame, qu'il ne me convient pas d'entendre ainsi parler de quelqu'un qui doit être mon gendre?

ARAMINTE.

Votre gendre?

DORIMAN.

Il le sera, dès demain.

ARAMINTE.

Cela ne se peut pas!

DORIMAN.

Non?

ARAMINTE.

Non, vraiement: son alliance ne vous convient en aucune maniere; et sans parler des autres avantages que vous devez chercher dans l'époux de ma niece, songez que le bien de celui-ci...

DORIMAN, *l'interrompant.*

Ah! c'est où je vous attendois! Comme j'ai †

jours pensé que les riches étoient moins heureux par le bien qu'ils ont que par celui qu'ils peuvent faire, je n'ai jamais senti le prix des richesses si vivement que dans cette occasion !

ARAMINTE.

Ce sentiment est noble ; mais il perd bien de son prix par la personne à qui vous l'appliquez !

DORIMAN.

Brisons là-dessus. Il a ma parole ; rien ne peut m'ébranler.

ARAMINTE.

Quel entêtement ! Je n'ai plus qu'un mot à vous dire. Vous savez que j'aime ma niece, et que je n'ai d'autre dessein que celui de la faire mon héritiere ?

DORIMAN.

Hé bien ?

ARAMINTE.

Vous ne devez plus compter sur ma succession.

DORIMAN.

Hé pourquoi ?

ARAMINTE.

Je ne veux point, en un mot, qu'un gendre si peu estimable la partage.

DORIMAN.

Madame...

ARAMINTE, *l'interrompant.*

Et je me remarîrai, s'il le faut, pour vous en ôter l'espérance... (*A part, en s'en allant.*) Allons préparer notre stratagême.

(*Elle sort.*)

SCENE VII.

DORIMAN, *seul.*

Quel acharnement ! La calomnie et l'envie s'armeront-elles toujours contre le mérite et la vertu ? Pour éviter de nouvelles persécutions, (car elle pourroit tourner l'esprit de ma fille) retournons à la campagne, j'y serai plus paisible... (*Appelant.*) Lucile, Lucile ?

SCENE VIII.

LUCILE, DORIMAN.

LUCILE.

Mon pere ?

DORIMAN.

J'avois oublié de vous dire qu'il faut vous préparer à aller demain à la campagne.

LUCILE, *à part.*

Juste Ciel ! qu'entends-je ?

DORIMAN.

Nous y terminerons votre mariage avec plus de tranquillité.

SCENE IX.

TIMANTONI, *restant d'abord dans le fond du Théatre;* DORIMAN, LUCILE.

DORIMAN, *à Timantoni, qu'il apperçoit dans le fond, n'osant approcher.*

AH! c'est vous, M. Timantoni? Que n'entrez-vous?

TIMANTONI.

Je vous croyois en affaires, Mousou; et la discrétion que je dois à oun Signor aussi respectable!...

DORIMAN, *l'interrompant.*

Voilà qui est fini.

TIMANTONI.

Je souis sourpris, très-agréablement, de vous voir de retour en bonna santé!

DORIMAN.

Fort bonne!

TIMANTONI.

Au moins, Monsou, j'ai été fort assidou; Mademiselle n'a pas perdou son tems. Souhaitez-vous que je lui donne sa liçon en votre présence? Vous verrez....

DORIMAN, *l'interrompant.*

Non, ma fille n'en prendra point. Nous partons demain pour la campagne; et à la veille d'un départ on a des arrangemens....

TIMANTONI, *l'interrompant.*

Elle ne prend point de liçon ?... (*A part.*) Ce n'est pas là mon compte !... (*Bas, à Lucile.*) J'ai à vous parler... (*A part.*) Je ne sais qu'imaginer... (*A Doriman.*) Pourrai-je avoir l'honnour de voir M. Polimatte ?

DORIMAN.

Il n'est pas revenu.

TIMANTONI.

J'en souis fâché ! Je voudrois qu'il fût céans.

DORIMAN.

Pourquoi ?

TIMANTONI.

Per ouna question très-importante !

DORIMAN.

De science, sans doute ?

TIMANTONI.

C'est ouna question fort singouliere !

DORIMAN.

Vous n'aurez qu'à revenir.

TIMANTONI.

Il faut que je reste ; sa décision est nécessaire. Je l'attendrai ici, si vous lou trouvez bon ?

DORIMAN.

Vous êtes le maître... (*A Lucile.*) Ne perdez point de tems ; donnez les ordres pour notre départ.

TIMANTONI.

Avec votre permission, Monsou : Mademiselle, ayant beaucoup d'esprit et oun grand ousage monde, ainsi que vous, Monsou, je souis bi

en attendant Monsou Polimatte, de savoir aussi votre sentiment, à l'oune et à l'autre; voici lou fait. Je sors de chez oun de mes accoliers... (*Bas, à Lucile.*) De chez M. Lisidor... (*Haut.*) où il y avoit bonne et nombrouse compagnie... (*Bas, à Lucile.*) Je l'ai trouvé seul... (*Haut.*) On a mis la conversation sur le retour qu'exigeoit la reconnoissance... Écoutez bien, Mademiselle, la reconnoissance. On soupose que quelqu'oun eût les piou essentielles obligations à oun homme, comme de l'avoir, par sa borsa, mis à son aise.... (*A part.*) Il m'a donné la sienne.... (*Haut.*) l'avoir, par son crédit et par ses soins, tiré de prison... (*A part.*) Je pourrois bien y aller si tout ceci étoit découvert !... (*Haut.*) avoir exposé sa vie per loui et autres cas semblables. On demande si celoui qui a reçout tant de plaisir pour, sans se déshonorer, être médiatour de ses amours; les favoriser, loui faciliter les moyens de voir sa maîtresse, loui dire, en présence des surveillans, qu'elle verra son amant, qu'elle le verra tendre, fidele, prêt à tout entreprendre.. (*Bas, à Lucile.*) Avez-vous compris, Signora ?... (*Haut.*) prêt à tout entreprendre! Voulez-vous que je répete ?

LUCILE.

Il n'en est pas besoin, j'ai tout compris à merveille.

TIMANTONI.

Bon ! marque de grand jugement ! Après donc plusiours discours, fort animés, entre oun vioux Commandour, et oun joune Colonel, ils ont fait ouna

gajoura de deux cents luiggi doro. Lou Commandour soutient ces démarches pou convenables à la probité ; lou Militaire prétend lou contraire. L'assemblée a été si partagée qu'ils s'en sont remis tous les doux à la décision de l'illoustre Monsou Polimatte, et ils m'ont prié de la loui venir demander.

DORIMAN.

Ils ne pouvoient pas mieux s'adresser!

TIMANTONI.

C'est de quoi tout le monde convient... (*A Lucile.*) Quel est voue sentiment là-dessus, Mademiselle ?... (*A Doriman.*) Je demande en premier lieu l'avis de Mademiselle. Perché je le demande ? Perché ? il faut qu'une joune personne s'accoutoume à prendre son parti d'elle-même dans des circonstances aussi délicates... (*A Lucile.*) Ainsi que pensez-vous ?

LUCILE.

Je crois que le motif doit justifier les démarches de cet ami, le faire persévérer, agir vivement ?

TIMANTONI.

Oh ! ché brava, Signora ! . . . (*A Doriman.*) Et vous, Monsou, qu'en dites-vous ?

DORIMAN.

J'imaginerois l'honneur un peu blessé. Mais, vous-même, quel est votre sentiment?

TIMANTONI.

Le mien a été, sans contredit, celui de Mademiselle et dou Colonel. Je hais si fort l'ingratitoude qu'il y a oune personne dans le monde per qui je pousserois

choses piou loin. A l'exemple de ce Romain, je lui céderois ma femme, s'il en étoit amoureux.

DORIMAN.

Ce ne seroit peut-être pas là un service d'ami... (*A Lucile.*) Allez.

TIMANTONI, *à Lucile.*

Mademiselle, n'oubliez pas ce que je vous ai appris. Per cet effet, tradouisez, lisez, rappelez-vous mes liçons; et sur-tout la derniere.

LUCILE.

Je ne négligerai pas vos avis.

(*Elle sort.*)

SCENE X.

DORIMAN, TIMANTONI.

TIMANTONI.

C'EST lou moyen de faire dou progrès. Qui n'avance pas, en bien des choses, recoule. N'est-il pas véritable, Monsou?

DORIMAN.

Oui, rien de plus vrai!

TIMANTONI.

Vous voyez, Monsou, mon attention à remplir mon petit devoir? Il faut toujours s'acquitter avec distinction des choses qu'on nous confie.

DORIMAN.

DORIMAN.

Je sais à quoi m'en tenir. Aussi à notre retour vous commencerez à enseigner mon fils aîné.

TIMANTONI.

Mon zele par lui sera égal, persouadé qu'il me contentera aussi bien que Mademiselle... Mais, à propos, de Monsou votre fils, avez-vous remplacé son préceptour ?

DORIMAN.

Non pas encor. En connoîtriez-vous quelqu'un capable ?

TIMANTONI.

Oui, Monsou, j'en sais oun. Si, par bonheur, il n'étoit pas placé; car trois ou quatre Seigneurs le sollicitent. C'est oun excellent sujet ! il a piou d'un talent : il seroit très-outile à Mademiselle votre fille !

DORIMAN.

A ma fille ? Il ne s'agit point...

TIMANTONI, *l'interrompant.*

Je vous demande pardon, je confondois.

DORIMAN.

Informez-vous-en, sans perdre de tems; vous me ferez plaisir.

TIMANTONI.

Attendant l'arrivée de Monsou Polimatte, je vais passer chez notre homme. S'il n'est pas placé, je vous l'enverrai. Il vous ravira, vous sourprendra !

DORIMAN.

Je souhaite qu'il convienne à notre illustre ami... J'ai quelques ordres à donner. Allez au plutôt.

TIMANTONI, *faisant quelques pas pour sortir.*

J'y vais de ce pas, je vous joure.

DORIMAN, *le rappelant.*

Hé! hé!... Assurez-le que je lui ferai des conditions si avantageuses qu'il me donnera la préférence.

TIMANTONI, *revenant.*

C'est oun virtuoso qui n'agit, comme moi, que per honour et point dou tou per intérêt.

DORIMAN.

N'importe, chacun doit vivre de ses talens.

(*Il sort.*)

SCENE XI.

TIMANTONI, *seul.*

OUI, c'est fort bien dit! chacun doit vivre de ses talens... Allons mettre les nôtres en ousage per servir nos doux amans... (*Voyant paroître Fortuné.*) Je crois voir le valet de M. Polimatte. Sondons adroitemenr ses dispositions per son maître. Il peut nous être outile.

SCENE XII.

FORTUNÉ, *chargé d'une Sphere, d'un Astrolabe, d'une Lunette d'approche, et de Cartes, qu'il pose sur une table;* TIMANTONI.

TIMANTONI.

AH! c'est vous, Monsou Fortouné? Qu'apportez-vous là? Vous êtes bien essoufflé?

FORTUNÉ.

On le seroit à moins! Je porte le monde entier sur mes épaules.

TIMANTONI.

Ah! je vois ce que c'est.

FORTUNÉ.

J'avois peur de trouver mon maître de retour; j'ai fait diligence. Il ne me donne pas un moment de repos. Depuis notre arrivée j'ai couru la moitié de la Ville. Il m'a chargé de vingt commissions. A peine ai-je pu sabler une bouteille de vin, tout seul. Je n'ai pas seulement eu le tems de voir l'objet de ma tendresse. Mon maître connoît tout Paris... Ouf!

TIMANTONI.

C'est un illoustre, fort estimé; oun savant dou premier ordre, qui a beaucoup de puissans amis! Il vous fera parvenir.

FORTUNÉ.

En effet, je m'en apperçois depuis que je suis à son

TIMANTONI.

Et vous serez sour, en le trahissant, douna bona récompense.

FORTUNÉ.

Ce n'est pas là la question ; je le trahirai pour rien, et la récompense sera par-dessus le marché.

TIMANTONI, *à part.*

Il est à nous... (*A Fortuné.*) Voici lou fait. Madame Araminte s'intéresse per oun Comte, bien Gentilhomme, de mes amis, nommé Lisidor, qui est amoureux de Mademiselle Loucile.

FORTUNÉ.

Elle fait fort bien !

TIMANTONI.

Monsou Doriman entêté de ton maître loui vout donner sa fille.

FORTUNÉ.

Il fait fort mal !

TIMANTONI.

Il s'agit, per rompre c'tou mariage, de trouver quelque expédient. Ma, per agir avec plou de soureté, il faut que tou sois des nôtres.

FORTUNÉ.

Il est vrai que je puis vous aider beaucoup !

TIMANTONI.

Pouvons-nous compter sour toi ?

FORTUNÉ.

Oui ; je suis tout à vous, pourvu que Lisette soit à
i.

TIMANTONI, *d'un air important.*

Je te la donne !

FORTUNÉ.

Est-ce vous qui donnez aussi la récompense ?

TIMANTONI.

Non, c'est Monsou Lisidor.

FORTUNÉ.

Ah ! tant mieux, car vous auriez l'air de la garder pour vous. Allons, que faut il faire pour tromper le généreux Polimatte ?

TIMANTONI.

Avertir Mademiselle Loucile que tou es dans nos intérêts ; loui dire qu'elle imagine quelque stratagême per non point partir, car son pere veut la mener à la campagne, dès ce soir. Qu'elle feigne des coliques, des migraines .. des vapours... là... quelqu'ounes de ces maladies qui obéissent aux Dames. Dis loui aussi que sous quelque figoure que paroisse son amant elle ne témoigne point ounc sourprise qui pourroit la trahir.

FORTUNÉ.

Ce sera mon premier soin.

TIMANTONI.

S'il faut porter des Lettres, rendre les réponses...

FORTUNÉ, *l'interrompant.*

Oui ; en faire même ? Je suis votre homme... Mais, à propos de porter des Lettres, vous me paroissez, pour le moins, aussi habile à ce métier-là que moi.

TIMANTONI.

Je ne serai pas toujours à portée d'être outile à ces

jounes gèns ; et toi, tou demoure dans la maison ; tou nous tiendras sour les avis.

FORTUNÉ.

Je vous entends ; je serai comme troupe légere et auxiliaire ?

TIMANTONI.

Sois-nous fidele, tou seras houroux... Je vais avertir Madame Araminte que tou es entré dans notre parti, et qu'elle se prépare à t'accorder Lisette. Va t'acquitter de la commission que je t'ai donnée per Loucile ; et sois sour de ton mariage avec ta belle maîtresse.

(*Il sort.*)

SCENE XIII.

FORTUNÉ, *seul.*

Oui, oui, M. le Maître de Langue, j'y cours ; mais soyez sûr, vous, que vous ne montrerez jamais l'Italien à ma femme, ni à mes filles !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARAMINTE, *seule.*

Oui, la résolution en est prise : je veux servir mon frere, malgré lui-même. Ma niece m'est trop chere pour que je néglige rien de ce qui peut faire sa félicité.

SCENE II.

LISETTE, *vêtue superbement, en Femme de Qualité,* ARAMINTE.

ARAMINTE.

Approchez, Lisette... (*Examinant la parure de Lisette.*) Que vous voilà brillante!

LISETTE.

Vous m'avez ordonné de l'être, Madame; mais je suis moins sensible au plaisir de vous paroître telle qu'à celui de vous obéir.

ARAMINTE.

Le plaisir d'obéir est grand quand il flatte notre

vanité! Vous voilà mise à merveille; et, avec un minois si joli, je doute que Polimatte vous résiste! Vous me frappez, moi-même!

LISETTE.

J'espere de remporter la victoire sur lui, puisque je plais à une personne de mon sexe.

ARAMINTE.

Songez, enfin, que le bonheur de ma niece dépend du succès de notre entreprise. Votre récompense est certaine. J'ai voulu prévenir Lucile sur ce que nous allons faire; mais il ne m'a pas été possible. On m'a dit qu'elle étoit avec son pere. Il faut, en attendant, qu'elle vous cache dans son appartement, jusqu'à ce que vous trouviez l'occasion favorable de vous montrer à Polimatte.

SCENE III.

FORTUNÉ, ARAMINTE, LISETTE.

ARAMINTE, *à Fortuné.*

AH! te voilà Fortuné?

FORTUNÉ.

Vous voyez en moi, Madame, un des Chefs principaux de la conjuration.

ARAMINTE.

M. Timantoni vient de m'assurer que tu nous servirois contre ton maître.

FORTUNÉ.

FORTUNÉ.

Oui, oui, ne doutez point de ma fidélité à le bien trahir... (*Montrant Lisette, qu'il ne reconnoît pas d'abord.*) Mais qui est cette Dame ?

ARAMINTE.

Une Comtesse, arrivée depuis peu de Province. Elle est de mes amies, fort discrette, et nous pouvons tout dire devant elle.

FORTUNÉ, *reconnoissant Lisette.*

Une Comtesse ? Vous vous moquez, c'est Lisette... Ah ! je suis perdu ! elle a fait fortune... (*A Lisette.*) Qui t'a si bien équipée, dis-moi ?

LISETTE, *à Araminte, avec un ton de dignité.*

Quel est cet impertinent, ma chere ?

ARAMINTE.

Il vous prend pour ma Femme-de-chambre. Cela est trop plaisant !

LISETTE.

Pour votre Femme-de-chambre ? Quelle insolence ! Suis-je donc taillée en Soubrette ? Une Dame comme moi, une personne de ma qualité... (*A Fortuné.*) Si j'appelle mes gens, je vous ferai donner cent coups d'étrivieres !

FORTUNÉ.

Apprenez, Madame la Comtesse, si vous l'êtes (car cela me feroit donner au Diable !) apprenez, dis-je, que je vous fais bien de l'honneur en vous prenant pour ce qu'il y a de plus aimable dans le monde !

LISETTE.

Cela étant, je te le pardonne.

FORTUNÉ.

Et que la seule différence qu'il y ait de vous à elle c'est qu'elle a des graces à l'impromptu, et que les vôtres sont étudiées !

LISETTE, *avec son ton ordinaire et un geste familier.*

Tu te trompes, mon cher, je ne suis point affectée.

FORTUNÉ.

Ah ! parlez-moi de ce petit geste-là ! Il vous rapproche de Lisette : elle ne perd plus rien à vous ressembler... Allons, allons, finissons cette mascarade ; reprends tes habits, et regagne ma confiance, que ceux-ci pourroient bien te faire perdre.

ARAMINTE.

Tu la reconnois donc absolument ?

FORTUNÉ.

Voyez, que cela est difficile ! Ceux qui changent d'état et d'habits se méconnoissent souvent, eux-mêmes ; mais ils sont toujours reconnus des autres !

ARAMINTE.

Lisette, mettez-le au fait de ce déguisement.

LISETTE, *à Fortuné.*

On t'a dit que Madame vouloit rompre le mariage de sa niece avec ton maître, et la donner à un jeune homme, riche, aimable, et de condition ?

FORTUNÉ.

Qu'est-ce que ces beaux habits ont de commun avec cela ?

LISETTE.

Je suis une jeune veuve de Province.

FORTUNÉ.

Je te croyois fille ?

LISETTE.

L'animal !

FORTUNÉ.

Allons, c'est la même chose.

ARAMINTE.

Elle a soixante mille livres de rente.

FORTUNÉ.

Cela n'est pas mauvais !

LISETTE.

Et je suis amoureuse de Polimatte.

FORTUNÉ.

Ah ! Coquine !

LISETTE.

Laisse-moi donc achever... Je lui offre ma main.

FORTUNÉ.

Je n'écoute plus rien ! Comment donc ! c'est sur moi que tout cela retombe ? Oh ! je vais y mettre bon ordre !

LISETTE.

Que vas-tu faire ?

FORTUNÉ.

Avertir M. Doriman de tout, afin que mon maître épouse la niece de Madame. Va, infidelle ! tu attendras, du moins, qu'il soit veuf pour l'épouser, lui !

ARAMINTE.

Ne vois-tu pas que c'est un stratagême pour tromper Polimatte ? Il est vain et très-intéressé. Il faut en con-

vaincre mon frere ; lui faire voir que ton maître n'a pour lui qu'une fausse amitié. Nous aurons peut-être d'autres moyens pour le dissuader de sa science. Si nous venons à bout de ces deux choses, Lisidor obtient Lucile, dès ce soir. Je vais chez moi attendre le succès de tout ceci.

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

LISETTE, FORTUNÉ.

LISETTE.

Me croyois-tu capable d'aimer ton maître, tout de bon ?

FORTUNÉ.

Ce ne sera donc qu'une feinte ?

LISETTE.

Vraiment, non. Tu vois que tout ceci n'a que l'ombre de l'infidélité.

FORTUNÉ.

Ah ! ma chere Lisette, je tremble ! L'ombre de l'infidélité se réalise, en passant par l'esprit d'une femme !

LISETTE.

Je te conseille de moraliser ! C'est bien à un homme de ton état que tant de délicatesse est permise !

FORTUNÉ.

Future moitié de moi-même, je vous avertis que je suis très-chatouilleux sur l'article de l'honneur !

LISETTE.

Tes craintes avec moi seroient mal fondées.

FORTUNÉ.

Que je pense là-dessus en petit Bourgeois !

LISETTE, *avec un geste affectueux.*

Va, va, je t'aimerai trop pour te tromper.

FORTUNÉ.

Paroles charmantes !... geste amoureux... (*Il lui baise la main.*) Main aimable !

LISETTE, *retirant sa main.*

Allons finis donc... petit badin...

FORTUNÉ.

Plus je te vois et plus je sens... Ta parure augmentant encore tes charmes... (*Montrant son cœur.*) J'ai là une émotion... le contentement... la joie... un desir violent... Minois friand !... (*Il veut la baiser.*) Que je t'embrasse !

LISETTE.

Petit Bourgeois, vous vous émancipez !

FORTUNÉ.

Pardon, Madame la Comtesse !

LISETTE.

Ne perdez point de tems. Tâche de m'introduire dans le cabinet de Mademoiselle Lucile.

FORTUNÉ.

Ne serois-tu pas mieux dans le mien ?

LISETTE.

Et d'abord que Polimatte sera seul, tu m'annonceras

FORTUNÉ.

Joli emploi !... Je t'écouterai ; au moins, je verrai tout !

LISETTE, *en s'en allant.*

Va, tu ne serois pas le premier jaloux que l'on auroit attrapé en sa présence !

FORTUNÉ, *en reconduisant Lisette.*

Cela est fort heureux !... Bonnes dispositions !

(Ils sortent.)

SCENE V.

TIMANTONI, *seul, et bien vêtu.*

NOTRE Préceptour sera ici dans oune hora. Je viens en avertir Monsou Doriman. Le Signor Lisidor m'a gratifié de cet habit. Je l'ai accepté per lui faire plaisir. Mes accoliers no marchanderont plou avec moi. L'aquipage donne dou poids au mérite. Quand je songe que trois années de peines et de soins ne m'auroient pas valou ce que je viens de gagner en oune quart d'hora d'ambassade amourouse, je ne m'étonne piou si tant d'honnêtes gens font ce métier. Il est fort bon ! tout-à-fait lucratif ! Je me repens de ne m'en être pas mêlé ploutôt. Je tâcherai de réparer le tems perdou ; et, d'abord que je serai riche, je redeviendrai honnête-homme. Les houmains se donneroient tout entiers à la virtou, si elle étoit récompensée. Je leur pardonne presque de s'en éloigner lorsqu'elle ne condouit pas à la fortoune.

SCENE VI.

FORTUNÉ, TIMANTONI.

FORTUNÉ, *sans reconnoître d'abord Timantoni.*

MONSIEUR demande-t-il quelqu'un ici?... (*Le reconnoissant.*) Comment diantre! je ne verrai que des Métamorphoses?

TIMANTONI, *fièrement, en lui présentant une bourse.*

Tiens, mon ami, voilà cinquante pistoles que je te donne, de la part de Monsou Lisidor.

FORTUNÉ, *prenant la bourse.*

Ne vous a-t-il donné que cela?

TIMANTONI.

Non, en conscience!

FORTUNÉ.

Fouillez-vous?

TIMANTONI.

Je souis exact.

FORTUNÉ.

Mais, savez-vous bien que vous voilà déguisé à merveille?

TIMANTONI.

Ce n'est point oun déguisement; c'est ouna paroura. J'avois tantôt mon habit de campagne. Madame la Comtesse est-elle ici?

SCENE VIII.

DORIMAN, FORTUNÉ.

DORIMAN.

QUAND il ne posséderoit que le demi-quart de ces sciences, ce seroit encore un homme très-profond !

FORTUNÉ.

Il ne lui manque plus que de savoir l'Arithmétique et l'Orthographe, comme moi... mais voici mon maître.

SCENE IX.

POLIMATTE, DORIMAN, FORTUNÉ.

DORIMAN, *à Polimatte*.

AH! mon cher ami!...

POLIMATTE, *à la Cantonade, en appercevant Doriman*.

Persécutions en pure perte! La Cour, la Ville, les Étrangers attendront.... Laissez-moi.

DORIMAN, *à part, en allant voir à qui parle Polimatte*.

Qu'est-ce?

POLIMATTE, *à part, mais de maniere à être entendu de Doriman*.

Il part... Que je suis soulagé!

DORIMAN.

A qui en avez-vous ?

POLIMATTE.

Il y a des instans où je voudrois être le plus ignoré, et le plus ignorant des mortels.

DORIMAN.

Pourquoi cela ?

POLIMATTE.

Argante, le tenace Argante....

DORIMAN.

Eh ! bien, Argante ?

POLIMATTE.

Me rencontrer, me prier, me presser, m'obséder, a été même chose. Il veut me graver, malgré moi. Quel acharnement !

FORTUNÉ, *à part.*

Voilà ce que disent tous ceux qui se font graver eux-mêmes... J'ai envie aussi de me faire graver : ma figure est assez curieuse pour...

DORIMAN, *à Polimatte.*

Vous devez cette satisfaction à vos amis ; vous la devez au Public, avide de voir votre portrait à la tête de vos Ouvrages.

POLIMATTE.

Je ne suis point assez décidé.

DORIMAN.

Quelle modestie ! C'est un homme comme vous qu'il faut transmettre à la postérité ; et non pas un nombre infini de gens à talens médiocres, dont les anti-chambres sont tapissées.

POLIMATTE.

Il imagine la chose si sûre qu'il a déja fait faire le dessin de l'estampe, et l'inscription par Silvandre.

DORIMAN.

Par Silvandre? Elle sera fort bien! Il est, après vous, le plus grand Poëte de son siecle.

POLIMATTE.

Il brille à gauche! Son génie est assez poétique; inégal pourtant. Il a quelque savoir; il est d'un bon commerce, poli, doux, généreux; s'il étoit plus honnête homme et moins fou, il seroit accompli.

DORIMAN.

Je veux faire présent de cette estampe à tous mes amis.

POLIMATTE.

Il va m'arriver pis... On me menace d'une Statue.

DORIMAN.

Comment?

POLIMATTE.

Quelques gens en place, et plusieurs Seigneurs ont escamoté ma figure.

DORIMAN.

Qu'est-ce à dire?

POLIMATTE.

Non contens d'avoir fait faire furtivement mon buste, ils ont ordonné ma Statue. Ce tour est cruel, épouvantable!

DORIMAN.

Tant-mieux, morbleu! tant-mieux. Cela prouve leur estime pour vous, et fera honneur à la nation!

POLIMATTE.

POLIMATTE.

Votre amitié vous fait illusion.

DORIMAN.

Ah ! point... Avoir un gendre auquel on éleve des Statues ! Quelle gloire ! Je ne me sens pas d'aise ! Mon cher ami, vous êtes digne de bien d'autres récompenses !

POLIMATTE.

Venons à ce qui me touche de plus près. Vous avez, sans doute, annoncé mon mariage à Mademoiselle Lucile ?

DORIMAN.

Oui, dès que j'ai été de retour.

POLIMATTE.

Comment a-t-elle reçu la proposition ?

DORIMAN.

Comme elle le devoit ; soumise à ma volonté, sensible à votre mérite.

POLIMATTE.

Je n'ai point connu de fille de son âge dont l'esprit fût si éclairé ... (*A Fortuné.*) Que vous a dit mon Imprimeur ?

FORTUNÉ.

Rien, Monsieur, il n'étoit pas chez lui.

POLIMATTE.

Vous y retournerez, et vous lui direz qu'il accélere les épreuves de ma Mythologie Chronologique. Le Colporteur viendra-t-il prendre ces petites brochures imprimées en Hollande ? ... (*A Doriman.*) Pardon !

DORIMAN.

Ah ! faites.

FORTUNÉ, *à Polimate.*

Oui, Monsieur.

POLIMATTE.

Ces deux Auteurs surnuméraires viendront-ils me parler ? J'ai de l'ouvrage à leur donner.

FORTUNÉ.

M. Sommaire viendra ; mais M. Mordican a de petites raisons pour ne point sortir de chez lui.

POLIMATTE.

Comment ?

FORTUNÉ.

Il a eu une dispute vive avec un jeune Officier ; et il garde la chambre.

POLIMATTE.

Sa prudence tyrannise sa valeur. Je reconnois les enfans d'Apollon. Descendez à mon laboratoire.

FORTUNÉ, *voulant sortir.*

J'y cours.

POLIMATTE, *l'arrêtant.*

Demeurez, et écoutez avant d'agir... (*A part.*) Sont-ce des êtres pensans que ces animaux-là ? Homere, ce Dieu des Poëtes, a dit, fort sensément : « Jupiter » a ôté la moitié de la cervelle aux valets. »

FORTUNÉ.

C'est donc Jupiter qui a tort !

POLIMATTE.

Portez-y mon alambic, mes outils. Préparez le fourneau ; nettoyez le creuset... J'ai une expérience chi-

mique à faire, qui exercera furieusement les Physiciens !

DORIMAN.

Je crois vous avoir entendu parler? ...

POLIMATTE, *l'interrompant.*

Oui, vous fûtes témoin d'une conversation avec un Jurisconsulte qui, hors les loix, se pique de tout savoir, et qui ne sait rien. A propos de Jurisconsulte, je gratifierai bientôt le Palais d'une traduction, en vers François, du Code et du Digeste, pour la commodité des Magistrats et des Avocats qui n'entendent pas le Latin, dont le nombre augmente journellement.

DORIMAN.

Vous avez toujours des idées admirables ! Ce travail sera très-utile ! Est-il bien avancé?

POLIMATTE.

Il est presque fini; je n'ai plus qu'environ soixante mille vers. Si j'ai été forcé à la longueur dans cet ouvrage, je suis très-laconique dans un autre en prose, qui est sous presse. C'est l'éloge et le nom des Médecins qui n'ont pas tué leurs malades. Cette brochure ne contient que deux pages.

DORIMAN.

Fort bien ! fort bien !.

POLIMATTE, *à Fortuné.*

Montez cet Astrolabe, cette Sphere, ce globe céleste, et mes grandes lunettes d'approche, au Belvéder.

FORTUNÉ.

Je ne sais pas où il faut...

POLIMATTE, *l'interrompant.*

Quoi ! toujours plus ténébreux ? Depuis que vous êtes à moi votre esprit ne se développe pas ?

FORTUNÉ.

Au contraire, Monsieur ; vous vous servez souvent de certains mots qui m'embrouillent.

POLIMATTE, *à Doriman.*

C'est un Automate !

FORTUNÉ.

Celui-là, par exemple, je ne l'entends pas ; mais je me doute bien que c'est une injure.

DORIMAN.

Automate... Automate... Tenez mon enfant... Automate... c'est une Machine... qui se remue dans les animaux par des ressorts... comme une montre... Ah ! les tourbillons ! ... la matiere subtile... produisent de beaux effets ! ... (*A Polimatte.*) Nous savons un peu la Philosophie de Descartes.

POLIMATTE.

Savez-vous bien que vous devenez habile ?

DORIMAN.

Je m'en apperçois, graces à vos conversations !

POLIMATTE.

Voulez - vous vous rendre profond ? Ayez de fréquens entretiens avec moi. Quand je vous aurai expliqué Aristote et Malebranche, vous comprendrez des choses... des choses qui... ah ! des choses incompréhensibles !

DORIMAN.

Voyons, par exemple...

POLIMATTE, *l'interrompant.*

Avec votre permission, remettons cela à une autre fois... (*A Fortuné.*) Belvéder est un mot analogue à lui-même. C'est le donjon que j'ai fait construire au plus haut de l'hôtel pour mes observations astronomiques. Entendez-vous ?

FORTUNÉ, *voulant sortir.*

Je comprends à l'heure qu'il est.

POLIMATTE.

Non, non, laissez cela. Faites les commissions du dehors. On ne sauroit penser à tout; j'ai promis à Damon de lui faire débiter cent souscriptions de son histoire. Dites-lui de me les envoyer.

DORIMAN.

N'est-ce pas cet Officier qui vient quelquefois ici ?

POLIMATTE.

Oui.

DORIMAN.

Quel jugement portez-vous de son Livre?

POLIMATTE.

Il écrit comme il combat. S'il m'en croyoit, il feroit de ses écrits ce que les Grecs firent de Troye.

DORIMAN.

L'érudition coule de source chez vous... Ce que les Grecs firent de Troye!... Où est cette Troye dont on parle tant ?

POLIMATTE.

Troye est... ou elle étoit... dans l'Afrique.

DORIMAN.

Dans l'Afrique ! En quel endroit s'il vous plaît ?

POLIMATTE.

En quel endroit?... en quel lieu?... Elle étoit où est maintenant Constantinople.

DORIMAN.

On s'instruit toujours avec vous.

POLIMATTE, *à Fortuné.*

Tout de suite, vous irez sur le Quai. Vous direz à Robert que, quelque pressé qu'il soit, je ne puis corriger ses Cartes et son Livre de Géographie de deux mois. Allez; expédiez.

FORTUNÉ, *en s'en allant.*

Allons plutôt épier le moment d'introduire Lisette.

(*Il sort.*)

SCENE X.

DORIMAN, POLIMATTE.

DORIMAN.

A PROPOS, nous repartons incessament pour la Campagne. J'ai fait réflexion que vous seriez accablé de visites, de complimens...

POLIMATTE, *l'interrompant.*

Tenons mon mariage secret pour quelques jours.

DORIMAN.

Il n'est plus tems: il me faisoit trop de plaisir pour le taire!

POLIMATTE.

Tant pis!... (*A part.*) Sa famille pourra s'y opposer... (*A Doriman.*) Eh! bien, partons. Cela m'épargnera la lecture d'un nombre infini d'Épitalames qui vont me pleuvoir de tous côtés. Je vous laisse aller seul chez le dépositaire de la foi publique. En vous attendant, je travaillerai à quelques Dissertations pour toutes les Académies de l'univers; ou plutôt je finirai une Ode qui doit remporter le prix aux Jeux Floraux, et que me demande un Gentilhomme Gascon.

(*Doriman sort.*)

SCENE XI.

POLIMATTE, *seul.*

JE m'abandonne, tout entier, au parti que l'on me propose .. N'est-ce pas s'y livrer avec trop de précipitation? Ce mariage est avantageux; mais est-ce le meilleur que je puisse faire? Puisque Doriman, ce génie borné, a, lui-même, assez de connoissance pour m'acheter d'une partie de son bien, que ne dois-je point attendre d'un esprit plus éclairé que le sien? D'ailleurs, j'apperçois dans Lucile une indifférence... J'entrevois même un éloignement...

SCENE XII.

FORTUNÉ, POLIMATTE.

FORTUNÉ, *à part.*

OUF ! Chienne de commission ! Il faut pourtant la faire !... (*A Polimatte.*) Monsieur, Madame la Vicomtesse de Kerbadin demande à vous voir.

POLIMATTE.

Madame la Vicomtesse de Kerbadin ? Je ne connois personne de ce nom-là.

FORTUNÉ.

C'est une jeune Dame, fort jolie, qui a un carrosse des plus beaux, avec quantité de Laquais.

POLIMATTE, *faisant quelques pas pour aller vers la porte.*

Beaucoup d'honneur !... Je vais au devant d'elle.

FORTUNÉ, *montrant Lisette qui entre, avec une nombreuse suite.*

Il n'est pas nécessaire, la voilà.

POLIMATTE.

Retire-toi.

FORTUNÉ.

Monsieur, je ne suis pas de trop.

POLIMATTE.

M'obéira-t-on ?

FORTUNÉ, *à part, en s'en allant.*

Jarni !

SCENE XIII.

LISETTE, *vêtue en femme de qualité, avec un Ecuyer qui lui donne la main, et suivie de plusieurs Laquais;* POLIMATTE.

LISETTE, *à Polimatte.*

Vous serez, peut-être, étonné de ma visite, Monsieur? Je n'ai pas l'honneur d'être connue de vous?

POLIMATTE.

Madame, la surprise est honorablement flatteuse!

(*Lisette fait signe à ses gens de sortir, et ils sortent.*)

SCENE XIV.

POLIMATTE, LISETTE.

LISETTE, *avec vivacité.*

Je suis Bretonne, très-vive [ma démarche vous le prouve] femme de Condition [mes manieres le persuadent] alliée à tout ce qu'il y a de mieux dans ce Pays [tout le monde le sait] sage, quoique libre, jeune et jolie, [il n'y a qu'une voix là-dessus] fort riche, Dieu merci. Je possede l'art de me bien mettre; j'invente les modes [personne ne me le conteste.] Mon commerce est aimable, mon goût délicat, mon esprit

cultivé [vous en jugerez.] J'ai de la politesse, de l'enjouement, de la vivacité, des graces. Tout cela m'est naturel... Mais on ne doit jamais faire son éloge soi-même; aussi je me garde de parler de tant d'avantages!

POLIMATTE.

Madame...

LISETTE, *l'interrompant.*

L'esprit et la science ont des charmes si puissans pour moi qu'impatiente d'être en liaison avec vous, Monsieur, je franchis les usages pour avoir quelques instans plutôt ce plaisir. Mon premier soin en arrivant de ma Province a été de m'informer où vous étiez. Je vous préfere au jeu, aux spectacles, aux promenades, et à des visites de bienséance.

POLIMATTE.

Madame...

LISETTE, *l'interrompant.*

Oui, Monsieur, vos Ouvrages m'ont fait concevoir de vous une si haute idée qu'ils ont occasionné mon voyage de Paris, où je suis, pour la premiere fois, depuis deux jours. Vous n'avez jamais rien composé qui ne m'ait été envoyé. Je découvre dans tout ce que vous faites une science... un style... des sentimens étonnans, des expressions singulieres, qu'on n'entend point; mais c'est ce qui en fait le mérite.

POLIMATTE.

Quelle pénétration! En effet, y a-t-il quelque gloire à écrire et à parler comme tout le monde? Du neuf, du brillant, des idées, du distingué, du beau, du pi-

quant, des saillies, des traits, des éclairs. On n'acquiert le sublime de la réputation, que par-là.

LISETTE.

Je n'ai point pour les sciences un amour stérile. J'ai produit plusieurs Ouvrages, qui ont fait beaucoup de bruit dans l'Europe. Les Mercures en sont pleins.

POLIMATTE.

Vos lumieres sur ceux des autres forment un préjugé convaincant... Quel genre ?

LISETTE.

Aucun en particulier ; tous en général : Romans, Historiettes, Contes, Fables, Chansons...

POLIMATTE, *l'interrompant.*

S'il est décidé qu'un Auteur se peint, lui-même, dans ses Ouvrages, par une conséquence absolue, vos productions doivent être la perfection même !

LISETTE.

Que d'esprit ! quel fonds de politesse !... Je réussis assez bien dans les Comédies. Je les joue encore mieux que je ne les fais ; c'est mon plaisir dominant, et la seule chose qui puisse me consoler dans mon triste état, et depuis deux ans de veuvage !

POLIMATTE.

Vous êtes veuve, Madame ? depuis deux ans, à votre âge !

LISETTE.

Ah ! ne rappelons point cette idée ! Je tâche à m'en distraire par des plaisirs innocens ; mais le souvenir d'un époux vient toujours à la traverse. Quoique je n'aie été que deux mois avec lui, qu'il fût vieux, goutteux

et toujours malade... C'est quelque chose de bien tyrannique que le pouvoir de l'hymen !

POLIMATTE.

Tant de charmes ne sont point faits pour être infructueusement admirés : il faut changer d'état, Madame, il faut changer d'état au plutôt.

LISETTE.

Moi ! songer à me remarier ? ... Ah ! si vous saviez, Monsieur, les inconvéniens auxquels est exposée une jeune personne, quand elle a le malheur de perdre un époux !

POLIMATTE.

Vous pouvez le prévenir en donnant la main à un jeune homme.

LISETTE.

A qui se fier, Monsieur ? Les jeunes gens aujourd'hui sont si étourdis, si dissipés, si libertins, dit-on, en ce pays... Ah ! je serois trop difficile dans le choix que je pourrois faire. Je voudrois unir les sentimens, la figure, la conduite, la politesse, l'esprit, le bon sens, à une science universelle. Voyez si cet assemblage est aisé ?

POLIMATTE.

Il est des plus rares ! Je connois pourtant un Cavalier, dans l'été de ses jours, à qui ce portrait ne ressemble pas mal.

LISETTE.

Ne me le nommez pas, Monsieur : je le connois peut-être aussi bien que vous-même ; mais je lui cacherai ma foiblesse. Je l'aimerois trop pour l'associer à ma destinée,

née. Seroit-ce avec soixante mille livres de rente que je pourrois faire son bonheur et celui des héritiers que je lui donnerois? On me dira que j'attends d'autres successions. J'ai deux sœurs mariées, à la vérité, mais elles sont si vives, si vives... Je suis la moins sémillante de la famille.

POLIMATTE.

Soixante mille livres de rente? Quel lénitif à la douleur qu'on ne sent point! Vous êtes adorable! on ira pour vous jusqu'à l'idolâtrie!

LISETTE.

Eh! que me serviroient les vœux de tout l'univers? Je ne serois sensible qu'aux transports d'un seul homme: il n'en est qu'un au monde qui pût flatter mon cœur et ma vanité... Mais, que dis-je, ma vanité? folle que je suis, il la rabaisseroit plutôt. Serois-je venue m'offrir, de si loin, aux fers d'un vainqueur? Non pas, non pas, Monsieur! Une passion naissante est aisée à vaincre; on n'a qu'à ne s'y point livrer, l'étourdir, la distraire par des passions opposées. Aidez-moi, vous-même, à la surmonter. Venez souper ce soir chez moi. Vous y trouverez une compagnie choisie, dont vous ferez l'ornement; et si la conversation, par hasard, tombe sur l'amour, servez-vous de tout votre esprit pour le chasser du mien. Réparez, s'il se peut, le mal que vous m'avez fait... Ah! j'en dis trop!

POLIMATTE.

Moi! Madame, je serois assez heureux?... (*A part.*) Je ne puis plus en douter... (*A Lisette.*) Mais, Ma-

LISETTE.

Je ne vous approche que de loin : je suis bornée au comique. Je joue ordinairement les Soubrettes, rarement les amoureuses ; quelquefois je me travestis en femme de condition.

POLIMATTE.

Votre figure noble est taillée exprès pour l'amour!

LISETTE.

Nous essaierons, au premier jour, nos talens. Pour diversifier nos plaisirs, et nous délasser, nous ferons, de tems en tems, quelque partie de chasse; car je monte à cheval avec autant de grace que de hardiesse. De toutes les chasses celle qui me procure le plaisir le plus piquant c'est celle du Renard. C'est un animal bien fin qu'un Renard ! Le dernier que je chassai, dans mes Terres, étoit un des plus rusés qu'on ait jamais vus : Il me donna beaucoup de peine. J'en vins pourtant glorieusement à bout Il donna, à la fin, dans tous les piéges que je lui avois tendus!

POLIMATTE.

Ah! Madame, vous réunissez tout le mérite des deux sexes!

LISETTE.

De retour à la Ville, la table, le jeu, les concerts, la Comédie partageront mon tems. Certains jours de la semaine, assemblée de beaux esprits à la mode. Vous y présiderez.

POLIMATTE.

Ah! divine Sapho! vous avez l'air d'un sentiment!

LISETTE.

Cela est beau!... Comment avez-vous dit, Monsieur?

POLIMATTE.

Je soutiens, Madame, que vous avez l'air d'un sentiment!

LISETTE.

J'ai l'air d'un sentiment!... Apparemment, voilà du neuf, du sublime? Je n'ai point assez d'esprit pour l'entendre; mais je l'admire! Enfin je ne veux me régler que par vos avis; non seulement sur mes Ouvrages, mais encore pour les soins de ma maison. Vous guiderez même ma conduite; et je vous regarderai comme un véritable ami.

POLIMATTE.

Je sens tout le mérite de cette préférence, mais je crains de ne pas conserver long-tems le titre flatteur d'ami dont vous m'honorez!

LISETTE.

Pourquoi, Monsieur?

POLIMATTE.

La preuve en est simple, mais victorieuse: regardez-vous, Madame. Votre miroir vous persuadera que tous vos amis vous sont quelque chose de plus!

LISETTE.

Quelle délicatesse! L'on ne tient point à cela! Ne m'en dites pas davantage: je crains ce plus; ce plus m'alarme... Qu'il est séduisant vis-à-vis de vous! Commerce d'esprit, conversations savantes, amitié, tant qu'il vous plaira; rien au-delà... Les peines de l'a-

mour étouffent ses plaisirs. Vous ne me persuaderez pas le contraire ; votre éloquence est vaine, votre peine inutile... Finissez ... de grace : finissez donc... (*Polimatte fait plusieurs gestes de protestations, pousse plusieurs soupirs, et ses yeux expriment les desirs les plus vifs pendant toute cette tirade de Lisette.*) Quoi ! vos soupirs s'en mêlent ? Ils agissent en vain ; ils n'obtiendront rien ; pas le moindre retour. J'y suis insensible, vous dis-je ; ne les prodiguez pas... Encore ?... Ciel ! vos yeux se mettent de la partie... Ah ! quelle trahison !... Tentative superflue... Je ne suis point faite à ce langage... Regards en pure perte ! je ne les entends point ; je ne veux point les entendre. Non, Monsieur, je ne les entends point ; je ne les entendrai jamais ! Je vous quitte, adieu, Monsieur, adieu !

POLIMATTE, *voulant lui donner la main pour la reconduire.*

Madame, souffrez...

LISETTE, *l'interrompant et le retenant.*

Ne triomphez pas de ma confusion ; ne m'accompagnez point... Songez que je vous attends ce soir à souper.

(*Elle sort.*)

SCENE XV.

POLIMATTE, *seul.*

QUELLE pétulante et gracieuse vivacité ! quelle conquête aimable ! Elle est également frappée de ma personne et de mes écrits... Ménageons, cependant, Doriman et Lucile, jusqu'à la conclusion de mon mariage avec la Vicomtesse; et allons faire tenir un contrat tout prêt pour notre seconde entrevue. Plutus et l'Amour ne sont point aveugles.; ils me comblent de leurs bienfaits !

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORIMAN, ARAMINTE, *tenant un manuscrit à la main.*

ARAMINTE.

Vous ne vous rendez point ? Qu'y a-t-il de plus convaincant, de mieux prouvé ?

DORIMAN.

Je vous le répete : si vous voulez que nous soyions amis, ne continuez pas à me parler sur ce ton. Je me suis expliqué, ce me semble, en termes assez clairs ?

ARAMINTE.

« Mais, encore une fois, doit-on contester lorsque, » d'un côté, on voit les Auteurs originaux, et que, de » l'autre, on lit les vols, à peine déguisés ? De grace ! » jettez, vous-même, les yeux sur cet endroit.

(*Elle lui montre un endroit du manuscrit qu'elle tient.*)

DORIMAN, *à part.*

» Allons donc ; il faut la contenter.

(*Il prend le manuscrit et l'examine.*)

ARAMINTE, *pendant que Doriman lit.*

» Il n'y a pas jusqu'à votre Épître dédicatoire, dont

» les phrases ne soient prises dans Balzac, ou dans » Pline. Peut-on démontrer avec plus de solidité...

DORIMAN, *l'interrompant après avoir lu.*

» Cela me surprend un peu; je l'avoue!

ARAMINTE.

» Grace au Ciel! à la fin... »

DORIMAN, *l'interrompant.*

Quoi qu'il en soit, de pareilles minuties ne me détacheront pas d'un homme essentiel et recommandable par tant d'autres endroits. Je l'ai laissé avec ma fille. Il va bientôt se rendre ici. Examinez-le, je vous prie, avec plus d'attention; et jugez, par vous-même, sans partialité...

ARAMINTE, *l'interrompant*

Une affaire m'appelle ailleurs, mon frere; et il me faudroit trop de tems pour approfondir ses bonnes qualités. Je vous laisse.

(*Elle sort.*)

SCENE II.

DORIMAN, *seul.*

LA prévention est une maladie incurable! Tout est préjugé parmi les hommes. Que je suis heureux d'en être exempt!

SCENE III.

POLIMATTE, DORIMAN.

DORIMAN.

Hé bien, vous avez vu ma fille; êtes-vous content?

POLIMATTE.

On ne peut l'être davantage!

DORIMAN.

Je suis ravi des dispositions où Lucile est pour vous! On travaille au Contrat; nous partirons ce soir. Je suis impatient de vous voir mon gendre!

POLIMATTE.

Je le suis plus que vous, je vous jure! Cependant mon étoile me force à différer mon bonheur de deux ou trois jours.

DORIMAN.

D'où vient?

POLIMATTE.

On se doit à ses amis. La fortune de quelqu'un qui m'est bien cher dépend de ce retardement.

DORIMAN.

Le motif est trop beau! j'y souscris.

POLIMATTE, *à part.*

Tout réussit au gré de mes vœux!

SCENE IV.

FORTUNÉ, LA FLEUR, DORIMAN, POLIMATTE.

LA FLEUR, *à Polimatte, en lui montrant plusieurs Lettres et Billets.*

VOICI des Lettres pour Monsieur.

POLIMATTE, *à Doriman, en prenant les Lettres et les Billets.*

On me sait arrivé. Toujours accablé! Tout me rappelera cette maudite science!

FORTUNÉ, *à Doriman.*

Monsieur, on demande si vous y êtes?

DORIMAN.

Qui est-ce?

FORTUNÉ.

Il n'a pas voulu dire son nom... (*A Polimatte.*) Il a aussi demandé si Monsieur y étoit?

POLIMATTE.

Comment est-il fait?

FORTUNÉ.

C'est une espece d'Abbé.

POLIMATTE.

Un Abbé? Il y en a des légions en ce Pays; on n'y voit autre chose. Ne vous a-t-on pas dit mille fois que je n'y suis jamais pour tout ce qui porte une figure subalterne, un visage d'Auteur? Je ne puis donner audience qu'à mon retour. Dites que je n'y suis pas.

FORTUNÉ.

Monsieur, celui-ci a aussi bonne mine que vous, pour le moins. Il dit qu'il vient de la part de M. Timantoni.

POLIMATTE.

Comment donc ! insolent ?

DORIMAN.

Ah ! je sais. C'est le Précepteur que l'on m'a proposé pour mon fils. On m'en a dit beaucoup de bien. Il pourroit se placer ailleurs. Examinez-le à fond.

POLIMATTE.

Qu'on le fasse entrer.

(*La Fleur et Fortuné sortent.*)

SCENE V.

LISIDOR, *vêtu en Précepteur*; DORIMAN, POLIMATTE.

POLIMATTE, *bas, à Doriman, en appercevant entrer Lisidor.*

Je le vois. Pendant que je parcourrai quelques-unes de ces Lettres, commencez à l'interroger: ... (*A part, en examinant le contenu des Lettres, mais assez haut pour être entendu de Doriman et de Lisidor.*) Eh ! M. l'Ambassadeur, ne sauriez-vous sans moi acheter ce Cabinet de Médailles ?

LISIDOR,

LISIDOR, *à Dorimen.*

Monsieur, le Signor Timantoni me procure l'honneur de vous faire la révérence. Il a eu celui de vous parler de moi pour M. votre fils ?

POLIMATTE, *à part, après avoir lu la premiere des Lettres, et parcourant la seconde, mais de maniere à être entendu.*

Pour le coup, M. le Duc, vous vous rendrez fatigant. Toujours des Lettres !

DORIMAN, *à Lisidor.*

Vous avez, sans doute, été près de quelques enfans ?

LISIDOR.

Non, Monsieur. Ma naissance paroissoit bien éloignée d'un tel métier : aussi puis-je vous protester que vous ne trouverez en moi de Précepteur que l'habit !

DORIMAN.

Comment ! Monsieur ?

LISIDOR.

Je me vois contraint à chercher dans mes talens, de quoi prévenir le malheur que je crains. Heureux, cependant, si je puis vous agréer, Monsieur, puisque par-là je me verrai en état de m'instruire, d'apprendre ce que je ne sais qu'imparfaitement !

DORIMAN.

Oui, vous serez ici à la source de toutes les sciences !

POLIMATTE, *toujours à part, après avoir encore lu quelques Lettres et quelques Billets, mais de maniere à être entendu.*

Des repas, des soupers ! . . . Ils n'ont pas pris date

seulement!... (*Après avoir encore vu d'autres Lettres et quelques Billets.*) Ah! des Lectures de Pieces... Leur tour est bien loin!

LISIDOR, *à Polimatte.*

Monsieur, c'est encore plus par rapport à vous que par ma situation que je me présente à Monsieur, avec empressement; car, sans doute, vous êtes M. Polimatte?

POLIMATTE.

Oui, c'est moi-même.

LISIDOR.

Ah! Monsieur, tout m'obligeoit à le penser: votre air, votre maintien, le feu de vos regards, votre silence; tout annonce en vous un savant, à qui on doit donner le nom de savant par excellence, de Maître savant, de savant... savant!

POLIMATTE, *bas, à Doriman.*

Je lui crois du bon sens!

LISIDOR, *à Polimatte.*

Tous vos écrits vous ont acquis, avec justice, la réputation d'Auteur véritablement extraordinaire!

POLIMATTE, *bas, à Doriman.*

Je suis assez content de lui!

DORIMAN, *bas.*

Je vous avoue qu'il prévient en sa faveur. Voyez ce qu'il sait.

POLIMATTE, *bas.*

Soit. L'examen sera long. Si vous avez quelque affaire, je l'examinerai seul.

DORIMAN, *bas.*

Non, vraiement. D'ailleurs, je ne me lasse jamais de vous entendre!

POLIMATTE.

Vous avez du goût!... (*A Lisidor.*) Possédez-vous vos Auteurs classiques? Cicéron, Virgile, Horace, Perse, Juvénal?

LISIDOR.

Quelques-uns ont des endroits obscurs, difficiles...

POLIMATTE, *l'interrompant.*

C'est-à-dire que vous ne les entendez pas toujours? J'en vais juger sur le champ.

LISIDOR.

Leurs difficultés ont redoublé mes soins; je puis me flatter...

DORIMAN, *à Polimatte.*

Allons dans ma bibliotheque; nous y trouverons tous les Livres qu'il nous faut.

POLIMATTE, *faisant quelques pas pour sortir.*

Allons... (*Revenant.*) Cela n'est pas nécessaire; je les ai tous dans ma tête. Mais se vanteroit-on à moi de ce qu'on ne sait pas?... (*A Lisidor.*) Je vous crois. Etes-vous versé dans le Grec? Voyons.

LISIDOR.

Je l'ai appris, avec beaucoup d'application.

POLIMATTE.

C'est une langue dont je fais grand cas!...Passons... Et l'Italien le savez-vous? Hein?... Il est difficile de m'en imposer!

LISIDOR.

Je m'en apperçois ! ... *Vuole Vossignoria que praviamo a parlar Italiano ?*

POLIMATTE.

Pas mal, pas mal ! ... Bravo ! ... Venons aux talens dont Timantoni a parlé. Quels sont-ils ?

LISIDOR.

Je sais passablement la Musique.

DORIMAN.

Tant mieux ! Vous nous serez utile.

POLIMATTE, *à Lisidor.*

Vous êtes Musicien, comme les autres, machinalement ? N'êtes-vous pas aussi, comme tous les Musiciens, sujet à la bouteille et au dérangement de cervelle ? Ce sont les attributs de la profession.

LISIDOR.

Je n'ai pas l'honneur d'être assez Musicien pour. . .

POLIMATTE.

» Il faut posséder l'harmonie par l'Algebre, comme » moi... Platon dit... Pythagore soutient qu'on » peut par les nombres... J'enrichirai, dans quelque » tems, le Public d'un Traité d'Instrumens oculaires, » ou Musique pour les yeux... Que savez-vous de » plus ?

LISIDOR.

Je m'amuse avec beaucoup de plaisir à manier le pinceau.

DORIMAN.

Vous trouverez céans de quoi vous occuper ; car, de-

puis que nous vivons ensemble, j'ai de tout : par conséquent je me connois à tout.

POLIMATTE, *à Lisidor.*

La peinture est une vérité fausse ; le spectacle historique de l'univers. Pour y réussir, aussi bien que dans l'éloquence et la Poésie, on doit étudier la nature, faire choix de ce qu'elle a de plus beau.

LISIDOR.

C'est où je m'attache ; j'aime la simple et belle nature avec transport !

POLIMATTE.

Écoutez et profitez ! Imitez, sur-tout, le naturel, les graces de Michel-Ange, la fierté, le terrible de l'Albâne !

LISIDOR.

Le terrible de l'Albâne ? Mille pardons, tout le monde pense, au contraire...

POLIMATTE, *l'interrompant.*

Tout le monde pense mal. Je vous trouve assez partagé de connoissances. Monsieur vous reçoit.

LISIDOR.

Ah ! Monsieur votre bonté égale votre savoir !

DORIMAN.

Vous serez content des conditions.

LISIDOR.

Le seul bonheur de vous être attaché...

DORIMAN, *l'interrompant.*

Vous vous louerez de mon fils. Il a plus d'esprit qu'on en a à son âge. Je me flatte que vous lui donnerez tous vos soins ?

LISIDOR.

Ah! Monsieur, je me sens porté, bien plus que je ne puis le dire, à me livrer tout entier à ce qui vous appartient!

POLIMATTE, *à Doriman.*

» Je prétends qu'à quinze ans votre fils sache aussi » bien que moi les Mathématiques ; bien entendu que » je les lui enseignerai, moi-même... (*A Lisidor.*) Les » avez-vous apprises?

LISIDOR, *à part.*

» Feignons pour avancer les instans de voir Lucile... » (*A Polimatte.*) Non, Monsieur.

POLIMATTE.

» Quoi! vous n'avez pas, au moins, quelques no- » tions des Élémens?

LISIDOR.

» N'est pas qui veut universel comme vous! Mon » ignorance est profonde là-dessus.

POLIMATTE.

» J'en suis au désespoir! j'aime à m'en entretenir... » C'est la science des sciences... Je me plais dans les » infiniment petits, les infiniment grands, les Asym- » ptotes, les Cylindres... les infinis-géométriques et » métaphysiques.

DORIMAN.

» J'entends souvent des disputes là-dessus, où je ne » comprends rien. Je voudrois savoir, par exemple, » ce que c'est qu'un infini-géométrique?

POLIMATTE.

» Je vais vous l'apprendre : rien n'est si aisé... (*A*

» *Lisidor.*) Vous m'assurez que vous n'avez aucune
» connoissance des Mathématiques ?

LISIDOR.

» J'ai eu l'honneur de vous dire que je ne les savois
» pas.

POLIMATTE.

» Cela étant, écoutez-moi bien, tous deux... Une
» chose est dite infini-géométrique et métaphysique
» quand la dimension... Retenez bien ceci... l'ana-
» logie étant une contexture... la Trigonométrie...
» Suivez mon raisonnement ; il est profond... La toise
» se mesure par des pieds, les pieds par des pouces, les
» pouces par des lignes... ensorte qu'infini-géométri-
» que est une chose qui ne peut se mesurer. Vous con-
» cevez bien cette définition ?

DORIMAN.

» Non, je ne l'entends point du tout.

POLIMATTE.

» Ce n'est pas ma faute !

LISIDOR.

» En effet, Monsieur s'est expliqué d'une maniere
» très-claire !

POLIMATTE.

» Pour mieux me comprendre, il faudroit être
» éclairé dans la Géométrie, science des démonstra-
» tions.

LISIDOR.

» Quelque borné que je sois là-dessus, je vais, si
» vous me le permettez, tâcher de donner à Monsieur

» une définition, qui pourra lui paroître plus intelli-
» gible. Un infini...

POLIMATTE, *l'interrompant.*

» Voilà le ridicule de la plupart des gens ! ils ont la
» fureur de parler de ce qu'ils n'entendent pas !

DORIMAN.

» Mais je voudrois savoir...

POLIMATTE, *l'interrompant.*

Quand je suis occupé une fois de Littérature j'oublie tout. J'ai des réponses pressées. Je vais les expédier... (*A part, en s'en allant.*) Je n'entends point parler de ma Vicomtesse : mon impatience est sans égale, et je vais au devant d'elle.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

DORIMAN, LISIDOR.

DORIMAN.

Hé ! bien, que dites-vous de M. Polimatte?

LISIDOR.

Je dis qu'on sort de sa conversation très-instruit !

DORIMAN.

C'est un homme rare, singulier !

LISIDOR.

Oui, très-singulier !

DORIMAN.

Il est unique, imaginatif, excellent original !

LISIDOR.

Fort original ! Il y a dans le monde plus d'originaux qu'on ne croit !

DORIMAN.

Ne déguisez point ; qu'en pensez-vous ?

LISIDOR.

Monsieur, puisqu'il faut parler franchement à un galant homme comme vous ; se peut-il que vous vous soyiez laissé éblouir si long-tems par de fausses lueurs ?

DORIMAN.

Comment ! Monsieur ?

LISIDOR.

Monsieur, l'Idée avantageuse que vous avez de lui fait tout son mérite. Ne venez-vous pas de voir, par vous-même, à quel point il est superficiel, hardi, décisif, parlant galimatias sur les choses qu'il a cru que j'ignorois, embarrassé, changeant de discours sur les matieres qu'il a vu que je savois ; caractere ordinaire des demi-Savans ?

DORIMAN.

Ne confondez pas M. Polimatte avec de telles gens, sans quoi je pourrois bien diminuer la bonne opinion que j'avois d'abord conçue de vous. Ce qu'il dit n'est pas à la portée de chacun. Ah ! c'est un génie inimitable en tout ! On rit dans ses Tragédies ; ses Comédies font pleurer, et on trouve le sens commun dans ses Opera.

LISIDOR.

Monsieur, vous avez raison, il aura peu d'imitateurs !

DORIMAN, *appelant.*

Hola ! quelqu'un !

SCENE VII.

LA FLEUR, DORIMAN, LISIDOR.

DORIMAN, *à la Fleur.*

Qu'ON fasse venir mon fils !

LA FLEUR.

Monsieur, il est avec son Maître de Géographie. Il prend sa leçon.

LISIDOR.

Je suis impatient de remplir mon devoir ; permettez-moi d'aller le joindre ?

(*Lisidor fait quelques pas pour sortir.*)

DORIMAN.

Je le veux bien. . . (*A La Fleur.*) Que ma fille descende ici.

(*La Fleur sort.*)

SCENE VIII.

DORIMAN, LISIDOR.

LISIDOR, *revenant sur ses pas, ayant entendu le nouvel ordre que Doriman a donné à La Fleur.*

JE pense que je pourrois distraire Monsieur votre fils, et son Maître auroit à me le reprocher.

DORIMAN.

Oui, vous avez raison ; restez... (*A part.*) Je ne serai pas fâché d'entendre raisonner plus à fonds cet homme-ci !... (*A Lisidor.*) Vous serez étonné des talens de Lucile. Mon systême est que les Dames naissent avec plus de dispositions que nous pour les Belles-Lettres ; aussi, ma fille possede l'Histoire, la Fable, la Géographie. Elle a quelque teinture de Poésie ; elle déclame à merveille ! Je lui ai donné, depuis-peu, un Maître d'Italien fort habile et très honnête-homme. Outre cela, elle peint toutes sortes de sujets, et sait fort bien la Musique.

LISIDOR.

Je suis persuadé qu'elle rassemble toutes les perfections !

DORIMAN.

« Ah ! si mon pere avoit fait pour moi ce que je fais » pour mes enfans, qu'il n'eût rien épargné pour me

» procurer toutes sortes de bons Maîtres, je serois devenu un fort habile homme ! Je suis né avec beaucoup de goût. J'ai eu, dès mon enfance, la louable » ambition de tout savoir... »

SCENE IX.

LUCILE, LA FLEUR, DORIMAN, LISIDOR.

DORIMAN, *à Lisidor.*

VOICI ma fille... (*A Lucile, en lui montrant Lisidor.*) Monsieur vient pour être Précepteur de votre frere.

LUCILE.

Il n'en a pas l'air, mon pere!

LISIDOR.

Quelque heureux qu'il soit pour moi d'avoir l'agrément de Monsieur, je ne sentirai mon bonheur qu'autant que je m'appercevrai que je ne suis point désagréable à Mademoiselle.

LUCILE.

Ce que je sais de vous, Monsieur, et ce que je vois, font beaucoup en votre faveur; et si j'étois consultée...

DORIMAN, *l'interrompant.*

Il se connoît en peinture. Faites-lui voir cette tête, d'après Rimbrand, dont les Connoisseurs sont si contens... A propos, Monsieur jugera mieux de vos talens sur un ouvrage de votre invention... (*A La Fleur.*)

Qu'on

Qu'on apporte le dernier tableau où ma fille travailloit. Il est au-dessus de son Clavecin.

(*La Fleur sort.*)

SCENE X.

DORIMAN, LUCILE, LISIDOR.

LUCILE, *à Doriman.*

MON pere, il n'est pas encore achevé.

DORIMAN.

N'importe : Monsieur jugera de ce que vous pouvez faire par ce que vous avez fait.

LUCILE, *à part.*

Que ce moment est terrible pour moi !

DORIMAN, *à Lisidor.*

Vous lui en direz votre sentiment, avec sincérité ?

LISIDOR.

Ah ! Monsieur, je vous promets de vous obéir, à la lettre. Je dirai à Mademoiselle tout ce que je pense ; pourvu qu'elle ne s'en offense point !

LUCILE.

Bien loin de m'en offenser, je me joins à mon pere pour vous prier de me parler à cœur ouvert. Je suis disposée à profiter de vos avis.... (*A part.*) Je tremble !

LISIDOR.

Mon zele ne vous en donnera jamais...

SCENE XI.

LA FLEUR, *apportant un tableau, qu'il met sur un chevalet;* DORIMAN, LUCILE, LISIDOR.

DORIMAN, *à Lisidor.*

VOICI le tableau. Examinez-le, en détail, avec soin... (*Lisidor regarde le tableau.*) Hé-bien, Monsieur, que vous en semble ?

LISIDOR, *bas, à Lucile, en s'appercevant que le sujet du tableau est une allégorie où Lucile et lui sont placés, selon la situation de leur amour.*

Ciel ! que vois-je, adorable Lucile ? ... (*A Doriman.*) J'y découvre de grandes beautés ! un bon choix de couleurs, de la naïveté, des graces, une vérité qui m'enchante !... (*Bas, à Lucile.*) Quoi ! j'y trouve Lisidor ?

LUCILE, *bas.*

Taisez-vous donc !

DORIMAN, *à Lisidor.*

Parlez naturellement, sans flatterie, Monsieur. Comment vous paroît-il ?

LISIDOR, *examinant de nouveau le tableau.*

Puisque vous m'ordonnez de dire mon sentiment, j'ai quelque peine à démêler ce sujet. Je vois un Amour dont le flambeau est à l'écart, qui a son bandeau sur la bouche, au lieu de l'avoir sur les yeux ; son carquois mêlé de fleurs avec les fleches... une Bergere... le

Tems... l'Hymen... Tout cela me paroît assez difficile à comprendre; et pour mieux juger du tout ensemble il faudroit d'abord connoître le sujet.

DORIMAN, *à Lucile.*

Expliquez-le à Monsieur.

LUCILE, *détaillant le tableau.*

Une vérité qui me frappa, il y a quelque tems, m'en a fourni l'idée. L'Amour, dont vous voyez le bandeau sur la bouche, est un Amour éclairé, qui impose le secret en aimant. Son flambeau à l'écart fait voir que l'éclat ne convient pas aux grandes passions. Son carquois, mêlé de fleches et de roses, prouve que, comme la rose à ses épines, l'Amour a ses peines; et le Tems fait approcher l'Hymen de l'Amour, pour consoler la Bergere assise sur ce gazon: en sorte que tout se réduit à penser que la prudence, le secret et la persévérance surmontent en aimant les plus grands obstacles.

LISIDOR, *examinant le tableau.*

Fort bien! l'imagination en est charmante! Rien n'est plus clair. Je conçois que la réflexion a beaucoup de part à votre ouvrage. Tout m'y paroît délicat... Justesse dans le dessein, ordonnance bien entendue, noblesse dans les figures... des Graces par-tout. L'Amour même semble avoir conduit votre pinceau... Mais, à ne vous rien cacher, je voudrois plus de vivacité, plus d'expression dans le visage de cette Belle. Je ne trouve pas son attitude assez parlante.

DORIMAN, *à Lucile.*

Soyez attentive. Monsieur paroît raisonner fort juste ?

LUCILE.

Je n'en perds pas un mot.

LISIDOR.

Les yeux, sur-tout, les yeux, l'ame de la beauté, sont le miroir de l'amour. Ils ne disent pas, ces beaux yeux, ce qu'ils peuvent dire : ils ne sont pas aussi animés que je m'imagine qu'ils devroient l'être. Non, la satisfaction de la Bergere n'est pas exprimée avec ardeur ; sa joie ne se manifeste pas assez.

DORIMAN, *à Lucile, qui montre de l'embarras.*

Vous voilà toute étonnée, toute distraite ?

LUCILE.

Point du tout... Je suis attentive.

LISIDOR, *à Doriman.*

Vous m'avez ordonné d'être sincere ?

DORIMAN.

Oui, vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir. Dites-lui tout ce que vous pensez.

LISIDOR.

C'est mon dessein, et, pour vous en convaincre, je vais m'expliquer encore plus intelligiblement... sans détour... (*A Lucile.*) Supposons, dans ce moment, que vous êtes cette même Bergere ; et je m'imaginerai, pour un instant aussi, que je suis l'Amour, ou l'amant. Monsieur sera le Juge du degré de tendresse et de l'attitude que vous auriez dû donner à vos figures... Feignons-nous donc les originaux de ce tableau... Penchez, je vous prie, négligemment, mais gracieuse-

ment la tête... (*Lucile prend une tendre attitude, et regarde Lisidor.*) Fort bien !... Arrêtez sur moi vos regards... Fixez-moi, sans crainte; Monsieur le permet... Sans crainte.

DORIMAN, *à Lucile.*

Faites ce que Monsieur vous dit.

LISIDOR.

Les exemples rendent les choses plus touchantes que les discours.

DORIMAN.

Sans doute !

LISIDOR, *à Lucile.*

Ainsi, regardez-moi tendrement... (*Lucile jette un regard expressif sur Lisidor.*) Plus tendrement encore... Plus tendrement, s'il se peut. L'excès en amour est une vertu !... (*Lucile laisse, de plus en plus, sa figure exprimer la plus vive passion.*) Oui, comme cela... Vous y êtes... Vous y voilà... Animez toute votre personne, comme si je venois vous dire... « Non, rien ne me séparera de vous ! » La mort seule peut nous désunir !... » Que répondriez-vous, si vous étiez à la place de cette Bergere ? Voyons.

LUCILE.

A la place de cette Bergere ? Je vous jurerois une fidélité à toute épreuve ; je vous protesterois que, quelque effort...

DORIMAN, *à Lisidor.*

Mais qu'a de commun...

LISIDOR, *l'interrompant.*

La Peinture, comme vous savez, Monsieur, est une imitation de la nature... Quand on a l'imagination bien frappée de son sujet on se transforme en ce

qu'on veut peindre; et voilà ce qui fait que je suis charmé de Mademoiselle. On ne peut avoir une pénétration plus heureuse! Je suis d'un contentement inexprimable!... Vous devez être fort satisfait aussi de ce que vous venez de voir?

(*La Fleur emporte le tableau.*)

SCENE XII.

DORIMAN, LUCILE, LISIDOR.

DORIMAN, *à Lisidor.*

Vous raisonnez principes!... Je n'ai de ma vie entendu parler peinture comme vous!

SCENE XIII.

LA FLEUR, DORIMAN, LUCILE, LISIDOR.

LA FLEUR, *à Doriman.*

Monsieur, Madame votre sœur vous demande.

DORIMAN, *à Lucile.*

Ah! voici quelque nouveauté!... Voyons de quoi il s'agit. Je reviens sur le champ... (*A Lisidor.*) Faites à Lucile, je vous prie, quelques questions sur la Musique.

LISIDOR.

J'agirai avec la même sincérité; et je suis persuadé

que Mademoiselle ne contente pas moins les oreilles que les yeux.

(*Doriman et La Fleur sortent.*)

SCENE XIV.

LUCILE, LISIDOR.

LISIDOR.

ENFIN, graces à mon déguisement, je me trouve seul avec vous, charmante Lucile ! Que ne vous dois-je point ! Que je suis pénétré de ce que je viens de voir ! Quoi ! vos belles mains s'occupent à tracer les traits de Lisidor ! Une passion éternelle pourra-t-elle m'acquitter d'une faveur si précieuse ?

LUCILE.

Je n'ose répondre à vos transports ; mon esprit est si embarrassé, mon cœur si agité qu'à peine ai-je la force de parler... Ah ! que je crains le malheur qui nous menace !

LISIDOR.

Et moi, je me flatte... j'espere beaucoup. On travaille à désabuser M. votre pere. Ma naissance et mon bien lui sont connus. Madame votre tante, Araminte, chez qui j'ai eu le bonheur de vous connoître, se promet tout ; et mon rival est prêt à donner dans le piége qu'on lui a dressé.

LUCILE.

C'est ce que je ne puis croire. Mille accidens peuvent traverser notre projet, hélas !

LISIDOR.

S'il ne réussit pas que deviendrai-je, que deviendrez-vous, vous-même ?

LUCILE.

La seule ressource qui me reste sera de ne plus feindre. On ne sauroit me marier malgré moi. Si mon pere ne se rend pas, je suis résolue à lui apprendre non seulement ma tendresse pour vous, mais encore mon aversion invincible pour Polimatte. Par-là, je m'attirerai toute sa colere ; notre maison ne sera pour moi qu'un enfer domestique : je le sais, mais n'importe, je me conserverai pour vous ; j'attendrai un tems plus heureux.

LISIDOR, *se jettant à ses genoux.*

Ah ! c'en est trop, adorable Lucile ! Quel excès de tendresse ne vous dois-je pas ? Que n'ai-je mille cœurs à vous offrir !

LUCILE.

Levez-vous, j'entends quelqu'un.... C'est Araminte.

SCENE XV.

ARAMINTE, LISIDOR, LUCILE.

LUCILE, *vivement, à Araminte.*

HÉ bien, ma chere tante, mon pere se rend-il? L'avez-vous persuadé?

ARAMINTE.

Pas encore, mais peut-être...

LUCILE, *l'interrompant.*

Agissez, je vous en conjure! ne vous rebutez pas, ma chere tante; priez, pressez...

LISIDOR, *à Araminte.*

Ah! Madame, je vous devrai le bonheur de ma vie!

ARAMINTE.

Mon frere va se rendre ici. Retirez-vous; il ne faut pas qu'il nous trouve ensemble.

LUCILE.

Mais si mon pere....

ARAMINTE, *l'interrompant.*

Encore!... Je l'ai déja ébranlé. Éloignez-vous, vous dis-je. Je l'entends; vous paroîtrez quand il en sera tems.

(*Lucile et Lisidor sortent.*)

SCENE XVI.

ARAMINTE, *seule.*

NON, je n'aurois jamais imaginé que l'entêtement de Doriman pût aller si avant ! Je ne sais par quel charme Polimatte l'a séduit au point de le préférer...

SCENE XVII.

DORIMAN, ARAMINTE.

DORIMAN.

C'EST pour vous confondre, et non pas pour être convaincu que je veux bien me prêter à votre épreuve ridicule. Je sais, par mon expérience, à quoi m'en tenir. La vivacité de son amitié pour moi...

ARAMINTE, *l'interrompant.*

Voici l'heure du rendez-vous que notre fausse Comtesse lui a donné. Vous êtes déja un peu moins prévenu sur sa science ? Dans peu vous connoîtrez jusqu'où va son attachement pour vous.

DORIMAN.

Toutes vos tentatives seront inutiles ! Je connois, à fonds, l'étendue de sa reconnoissance ; il a le cœur excellent ! Ah ! si vous saviez avec quels éloges il parle de moi, dans toutes les occasions...

ARAMINTE, *l'interrompant.*

Vous jugerez bientôt du motif qui le fait agir..:. (*Voyant venir Polimatte et Lisette, toujours vêtue en femme de qualité.*) Je les apperçois... (*Lui montrant un cabinet voisin.*) Entrons dans ce cabinet, d'où nous pourrons tout entendre.

(*Doriman et Araminte se cachent dans le cabinet, dont ils laissent la porte entr'ouverte.*)

SCENE XVIII.

POLIMATTE, LISETTE; DORIMAN ET ARAMINTE, *cachés.*

LISETTE, *à Polimatte.*

Que vous êtes pressant!... Songez-vous que nous n'en sommes qu'à la seconde entrevue?

POLIMATTE.

Ah! Madame, la premiere a décidé de ma destinée! Elle a allumé dans mon cœur une passion, à laquelle on ne peut comparer que l'immensité de vos charmes! Ne pourrai-je obtenir cet aveu favorable?

LISETTE, *feignant de parler à part.*

Je prévoyois le danger, pourquoi m'y suis-je exposée?

POLIMATTE.

Madame, accordez à l'excès de mon amour...

LISETTE, *l'interrompant.*

Attendez... Ma liberté... votre mérite... Quoi! je

balance ?... Ah ! je suis entraînée !... je cede... Votre mérite est le plus fort... Il emporte l'équilibre, la sympathie triomphe. Vous voulez ma main ? Il faudra se rendre !

POLIMATTE.

Ah ! Madame, est-il bien vrai ? Quel comble de joie !

ARAMINTE, *bas, à Dorimax.*

Vous entendez ?

LISETTE, *à Polimatte.*

Oui, je sens que nous sommes faits l'un pour l'autre... Je vous parle ; je travaille à une scene de Comédie des plus frappantes ! Vous m'êtes nécessaire ; je ne saurois la bien finir sans vous. Si vous voulez me seconder, le succès est infaillible. Je touche au dénouement.

POLIMATTE.

Disposez de tout mon esprit ; mais il faut qu'il soit dans une assiette tranquille. Il ne peut l'être que par la possession de votre cœur et de votre main. Ne différez plus ; assurez mon bonheur : courons chez le Notaire.

LISETTE.

Je ne le cache point, je suis plus empressée que vous à terminer tout ceci. Allons... Hélas ! mes yeux se remplissent de pleurs, malgré moi.

POLIMATTE.

Que vois-je ? quelles tristes pensées viennent traverser de si doux momens ?

LISETTE.

Une réflexion, bien naturelle, m'accable ! Je suis informée

informée de vos engagemens avec Lucile; vous deviez l'épouser. Elle est jeune, elle est belle; peut-être l'aimez-vous encore!

POLIMATTE.

Connoissez mieux vos charmes. D'ailleurs, je n'ai jamais rien senti pour elle. Fausse, avec un air d'ingénuité; coquette, sous un maintien modeste; petit esprit superficiel, à qui j'étois indifférent, faute de lumieres. Je l'épousois uniquement par bonté pour Doriman.

DORIMAN, *à part.*

Oui?

LISETTE, *à Polimatte.*

Mais l'estime que vous avez pour lui...

POLIMATTE, *l'interrompant.*

Moi, de l'estime pour lui? J'ai trop de discernement pour la placer si mal!

ARAMINTE, *bas, à Doriman.*

Voilà le prix de vos bienfaits!

POLIMATTE, *à Lisette.*

C'est le plus mince génie! glorieux, comme un riche Bourgeois anobli; sans goût, sans jugement!

LISETTE.

Cependant, il fait tant de cas de vous!

POLIMATTE.

C'est tout ce que je lui connois de bon!

DORIMAN, *à part.*

L'impertinent!

LISETTE, *à Polimatte.*

Tout m'alarme. La reconnoissance pourra vous rapprocher?

POLIMATTE.

De la reconnoissance? c'est lui qui m'en doit, assurément! Mon commerce lui a donné cette lueur d'esprit qui le rend supportable. Que de soins ne m'a-t-il pas coûté? En combien de façons ne m'a-t-il pas ennuyé? J'étois obligé de parler, d'écrire, d'agir, de penser pour lui; car il ne pense non plus que nos jeunes Marquis. Il n'a jamais pensé; ce n'est pas son talent!

DORIMAN, *à Araminte, en quittant le cabinet avec elle.*

C'en est trop!... je n'y puis plus tenir!... (*A Polimatte.*) Pour vous prouver que je sais penser et agir par moi-même...

POLIMATTE, *l'interrompant.*

Je ne vous savois pas si près de moi!

DORIMAN.

Je ne m'abaisserai point à me plaindre de vous. Tout est terminé entre nous.

POLIMATTE.

Je venois me dégager. Nous ne sommes pas faits pour vivre ensemble... (*A Lisette, à laquelle il veut donner la main pour sortir.*) Allons, Madame la Vicomtesse...

SCENE XIX.

FORTUNÉ, DORIMAN, ARAMINTE, POLIMATTE, LISETTE.

FORTUNÉ, *à Polimatte, en l'arrêtant.*

NON pas, s'il vous plaît. Madame la Vicomtesse n'est pas un morceau pour vous... (*A Lisette, en lui prenant la main.*) Viens, ma chere.

POLIMATTE.

A qui parle donc cet impertinent ?

LISETTE.

A moi, Monsieur ; et je me sens plus de goût pour le valet que pour le maître.

FORTUNÉ.

Je le crois bien !

POLIMATTE.

Que signifie...

ARAMINTE, *à Lisette.*

En vérité, Lisette, tu as fait des merveilles!

POLIMATTE, *à part.*

Je ne débrouille point ce problême.

LISETTE, *en lui montrant Araminte.*

Je vais vous l'expliquer. J'ai l'honneur d'être femme-de-chambre de Madame.

POLIMATTE, *à part.*

Ah ! je suis joué !

LISETTE.

Quelle pénétration !

POLIMATTE, *à Fortuné.*

Et toi, maraut ! tu étois donc d'intelligence ? ...

FORTUNÉ, *l'interrompant.*

Point d'invectives, ni d'éclaircissement. En faveur de ma noce, je vous fais présent de mes gages, et je prends mon congé.

POLIMATTE, *à part, en s'en allant.*

Partons. Fixons-nous dans des climats où le mérite connu enchaîne la fortune!

(Il sort.)

SCENE XX.

TIMANTONI, DORIMAN, ARAMINTE, LISETTE, FORTUNÉ.

TIMANTONI, *à Doriman.*

Je vois avec satisfaction la retraite de Polimatte. Si, per le remplacer, vous avez besoin, Monsou, d'un Savant, qui n'est point oun ignorant...

DORIMAN, *l'interrompant.*

Je renonce à eux, pour toute ma vie !

SCENE XXI et derniere.

LUCILE, LISIDOR, DORIMAN, ARAMINTE, TIMANTONI, LISETTE, FORTUNÉ.

LISIDOR, *à Doriman.*

MONSIEUR, j'adore, depuis long-tems, Mademoiselle Lucile, et je vous aurois supplié de me l'accorder, sans la prévention que je vous connoissois pour Polimatte.

DORIMAN.

Ah! ah! Monsieur le Précepteur...

LISIDOR, *l'interrompant.*

Pardonnez-moi ce stratagême! L'amour fait tout entreprendre.

TIMANTONI, *à Doriman.*

Voyez oun pou la rouse!

LUCILE, *à Doriman.*

Mon pere, de grace, faites notre bonheur!

LISIDOR, *à Doriman.*

Monsieur, je vous en conjure! ...

TIMANTONI, *à Doriman.*

Si je croyois que mes souplications...

ARAMINTE, *à Doriman.*

Ne balancez plus, mon frere. J'assure par ce mariage, après moi, tout mon bien à ma niece.

DORIMAN, *à Lisidor.*

Soyez heureux, Monsieur; ma fille est à vous.

LISIDOR.

Ah! Monsieur, quelle reconnoissance!...

DORIMAN, *l'interrompant.*

Vous me la témoignerez mieux après que le contrat sera signé... Entrons.

LISIDOR, *à Lisette.*

Suis-moi, Lisette. Tu as contribué à mon bonheur; je veux faire le tien.

FORTUNÉ.

Il est tout fait, puisque je l'épouse!

LISETTE, *à Lisidor.*

Ce que Monsieur y ajoutera, ne gâtera rien.

FORTUNÉ.

Plus de Comtesse, au moins!

TIMANTONI.

Enfin, per mon savoir faire, nos amans sont satisfaits. Je lé souis aussi; ma tou lou monde l'est-il? Ce doute trouble ma joie; je n'ose l'approfondir... (*Au Parterre.*) C'est à vous, *Carissimi Signori*, à m'éclaircir?

FIN.

